

Frère assassin

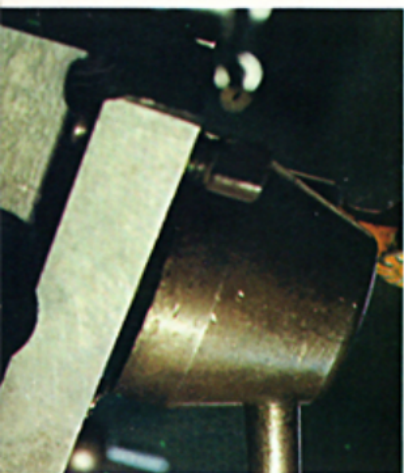
Saberhagen, Fred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**FRED
SABERHAGEN**

2



**FRÈRE
ASSASSIN**

**LES
BERSERKERS**

L'ATALANTE

Fred Saberhagen

LES BERSERKERS

LIVRE SECOND

FRÈRE ASSASSIN

Traduit de l'anglais

Paul Alpérine, Michel Deutsch et Jean-Pierre Pugi

L' ATALANTE

Nantes

LES BERSERKERS

Déjà paru :

Les machine de mort

A paraître :

La planète du berserker

Le sourire du berserker

L'homme berserker

Le trône berserker

Blue Death

Berserker Base

Photo de couverture : cliché l'Atalante, avec l'aimable autorisation de l'E.N.N.A. de Nantes ; remerciements à Françoise Thibault.

BROTHER ASSASSIN

© Fred Saberhagen, 1969

© Librairie l'Atalante, 1991, pour l'édition française

ISBN 2-905158-46—8

ISSN 0993-4855

PREMIÈRE PARTIE
L'HOMME DE PIERRE

Derron Odegard prit le temps d'essuyer ses paumes moites de sueur sur l'ample pantalon de son uniforme et d'ajuster minutieusement son casque. Puis il se pencha en avant dans son fauteuil hypsométrique, se remettant à l'affût de l'ennemi.

Au bout d'une heure à peine de surveillance, il se sentit courbaturé. Le poids de la planète et des quarante millions d'habitants qui avaient survécu semblait lui écraser les épaules. Il se serait passé de supporter la lourde charge de quarante millions d'âmes, mais pour le moment cette responsabilité n'était que trop réelle. En compensation, les officiers de surveillance bénéficiaient d'un plus grand confort et d'une plus grande liberté quand ils n'étaient pas de service, mais il suffisait d'une grossière erreur de Derron ou d'une autre sentinelle des Opérations du Temps pour anéantir la population qui avait survécu sur la planète Sirgol, en la faisant basculer hors de l'époque présente et en la supprimant définitivement, comme si elle n'avait jamais existé.

Les mains de Derron se posèrent avec aisance sur le clavier de commande de sa console. Comme ceux d'un musicien accompli, ses doigts obéirent à sa pensée. Le décor de l'écran de vision incurvé qui

se trouvait devant lui, entrelacs complexe formé par des traces verdâtres de rayons cathodiques, s'effaça dès qu'il appuya sur les touches, puis s'immobilisa, se modifia de nouveau, et les manipulations prudentes du chasseur à l'affût parvinrent à isoler les effets de verdure. L'œil exercé de Derron discerna sur l'écran, là où le décor avait changé, des linéaments de vie animale et végétale, image synthétique et composite de la préhistoire du petit secteur de sa planète qui lui était assigné.

Autour du fauteuil et de la console de Derron Odegard se trouvaient ceux des autres sentinelles, qui s'alignaient en longues files sagement incurvées. Cette disposition était agréable et reposante pour la vue, quand on levait un instant les yeux de son travail. Le même effet bienfaisant résultait des douces ondulations qui traversaient comme des nuages la lumière artificielle répandue depuis la voûte épaisse du plafond. Et il y avait aussi une musique psychique permanente, mélodie en sourdine qui, de temps en temps, se muait en un lourd tam-tam primitif.

Mille hommes montaient la garde avec Derron dans cette casemate souterraine, tandis que murmurait la musique et que passaient de faux nuages. Un air frais ventilait l'immense abri, emportant des brises parfumées qui donnaient l'illusion de vertes prairies et parfois la saveur de la mer, autant de réminiscences du sol fécond et de l'eau vive qui, depuis des mois, depuis l'attaque des berserkers, avaient disparu de la surface de Sirgol.

Une fois de plus, les traces cathodiques symbolisant une vie étroitement apparentée ondulèrent devant Derron sur son écran. Il déplaça dans le passé lointain les détecteurs infra-électroniques reliés à son écran. Aucune branche, aucun animal ne bougea dans les forêts anciennes passées en revue. Les détecteurs planaient juste à l'extérieur de la réalité, sans rien déranger, tout en évitant les filets du paradoxe tendus par la réalité à l'intention des hommes ou des machines qui voyageaient dans le temps. Les détecteurs se cachaient dans le creux des courbes qui différencient le temps probable du temps réel, à même de déceler les lignes de l'organisation puissante de la matière qu'était la vie.

Derron savait que son secteur, près de deux mille ans en arrière, se situait aux alentours de l'arrivée des Premiers Hommes sur Sirgol, mais il n'avait encore jamais vu de trace de vie humaine assez puissante pour ne laisser aucun doute. Il ne cherchait pas des humains précisément. Ce qui importait avant tout, c'était que ni lui ni aucune autre sentinelle n'avait encore enregistré de perturbation signalant l'attaque d'un berserker ; les machines gigantesques qui aujourd'hui assiégeaient la planète n'avaient pas encore découvert la possibilité d'envahir ici le passé.

Comme un bon soldat, il évitait les prévisions hasardeuses dans ses mouvements en patrouillant à son poste. Il envoya son dispositif de reconnaissance à dix ans plus loin dans le passé, puis à huit kilomètres vers le nord, puis le ramena de deux ans vers le présent et à une vingtaine de

kilomètres vers le sud-ouest. A chaque arrêt il observait et prêtait l'oreille, jusque-là en pure perte. Aucun passage de prédateur n'avait encore perturbé cette verdure symbolique. L'ennemi qu'il recherchait n'avait pas de ligne de vie propre, il ne serait visible qu'à travers la mort et les perturbations qu'il semait sur son passage.

— Encore rien, dit-il à haute voix, sentant la présence de son chef à côté. Le chef, un capitaine, regarda encore un moment puis s'éloigna sans autre commentaire. Sans quitter des yeux son écran, Derron fronça les sourcils. Ça l'agaçait de ne pouvoir se rappeler le nom du capitaine. Il n'était en poste que depuis deux jours et, pour autant qu'on sache, Derron ou lui, ou bien tous les deux, pourraient tout aussi bien être transférés sur un autre poste demain. L'organisation de la Section des Opérations du Temps des Forces de Défense planétaire était pour le moins assez fluide. Il y avait à peine quelques mois, les défenseurs s'étaient rendu compte que ce qui n'était au début qu'un siège allait peut-être se transformer en une guerre du Temps. Cette salle de surveillance, tout comme le reste des Opérations du Temps, ne fonctionnait que depuis un mois, et le baptême du feu était encore à venir. Heureusement, les techniques de la guerre du Temps étaient tout aussi nouvelles pour l'ennemi ; les voyages dans le temps n'étaient possibles qu'autour de la planète Sirgol.

Derron ne se rappelait toujours pas le nom du capitaine que déjà la première bataille livrée par les Opérations du Temps venait de commencer.

Pour lui, tout se passa très simplement et sans drame. Une calme voix féminine qui résonna dans ses écouteurs annonça que la flotte spatiale des berserkers venait de lancer vers la planète plusieurs appareils différents des missiles ordinaires. Alors que ces appareils tombaient vers la surface de la planète, ils disparaissaient du champ d'observation direct et on s'aperçut qu'ils étaient dans l'espace de probabilité et qu'ils tombaient dans le passé de la planète.

Il s'agissait de cinq ou six engins – le nombre de six fut bientôt confirmé – qui descendaient à huit, dix, douze mille années. L'alerte fut donnée à tous les postes de sentinelles concernés l'un après l'autre. L'ennemi paraissait savoir que sa pénétration était suivie de près, et les six engins ne s'arrêtèrent qu'une fois franchie la barre de l'an 21 000, à une profondeur dans l'abîme du temps qui rendait toute observation à partir du présent pratiquement impossible.

— Alerte à toutes les sentinelles ! annonça dans les écouteurs de Derron une voix masculine familière à l'accent traînant. Le commandant des O.D.T. vous parle. L'ennemi a établi une tête de pont vers l'an 21 000 du passé probable ; sans doute s'en servira-t-il pour lancer certains engins dans l'Histoire, et nous risquons de ne pas pouvoir les repérer avant qu'ils nous atteignent.

La musique psychique revint. Puis la calme voix féminine s'adressa à Derron pour lui indiquer les coordonnées selon lesquelles il devait régler son dispositif d'exploration. Toutes les sentinelles devaient procéder en ce moment à un réglage,

celles qui étaient les plus proches du point de pénétration de l'ennemi s'efforçant de le cerner et les autres se déployant en deuxième ligne pour assurer la couverture. Le premier assaut pouvait n'être qu'une diversion.

Ces temps-ci, quand un missile ennemi tombait près des habitations, Derron ne se mettait que rarement à l'abri et la peur ne l'effleurait que d'une façon vague et lointaine ; c'était la même chose maintenant alors que la bataille était imminente. Ses yeux et ses mains étaient aussi calmes que s'il s'était agi d'un exercice d'entraînement de routine. Peu lui importait que la mort vienne maintenant ou plus tard, et cette attitude avait ses avantages. Mais il ne pouvait échapper au poids détestable de la responsabilité, et ces quelques minutes de surveillance n'en finissaient pas. A deux reprises l'imperturbable voix féminine modifia son secteur de recherche, puis le commandant des O.D.T. parla à nouveau pour confirmer le déclenchement de l'attaque.

— Ouvrez l'œil et repérez la voie d'accès, ordonna la voix traînante à toutes les sentinelles.

A un peu plus de vingt mille ans dans le passé, dans un lieu encore indéterminé, c'est là que devait s'ouvrir cette voie d'accès – une ouverture de l'espace de probabilité vers le temps réel, par laquelle les six engins des berserkers s'étaient engouffrés.

Si des hommes avaient pu être les témoins oculaires directs de l'événement, ils auraient vu les six machines à tuer, en forme de missiles, se matérialiser hors du néant, formation compacte

qui éclata ensuite avec précision en unités de vol autonomes à une vitesse multisonique.

Tout en se dispersant à vive allure, les six machines ennemies arrosaient de poison le monde impuissant qu'elles survolaient. Produits chimiques radioactifs ou bactériens, il était malaisé, avec vingt mille ans de recul, de définir exactement ce qu'elles utilisaient. Derron Odegard, patrouillant comme les autres sentinelles, ne vit que les effets de cette attaque. Il constata qu'ils diminuaient les chances de survie humaine dans son secteur particulier, avec un changement morbide selon une direction bien déterminée qui, avec le temps, réduirait à zéro toute probabilité de vie dans ce secteur.

Si la planète était morte et contaminée lors de la venue des Premiers Hommes, errant et tâtonnant au hasard, aussi désespérés que des enfants en bas âge, il n'y aurait aucune civilisation humaine sur Sirgol, personne dans les Temps Modernes pour résister au mortel présent. Derron savait que les berserkers détruisaient systématiquement tout ce qui vivait. La crainte que cette planète risquât d'être encore plongée dans le sombre chaos du néant pénétrait chaque fibre de Derron et de ses semblables.

Les coordonnées de la « voie d'accès » furent aussitôt transmises par Derron ainsi que par les autres sentinelles au Commandement des Opérations du Temps. Hommes et ordinateurs s'activèrent ensemble, remontant les rayons vecteurs le long desquels progressaient les mortels

écarts de probabilité.

Cette fois-ci, le Commandement fut satisfait de la manière dont fonctionna le système. Les ordinateurs annoncèrent que les appareils de pointage coiffaient les six machines volantes.

Dans la casemate du Deuxième Stade des Opérations, les missiles étaient prêts, simples fuseaux époutés, reposant sur leurs plates-formes de lancement et entourés de commandes aux mécanismes complexes.

— Sur la voie d'accès, premier missile... feu ! ordonna la voix traînante du commandant.

Aussitôt des bras d'acier massif tirèrent latéralement l'engin de son berceau, tandis qu'un cercle argenté apparaissait au-dessous de lui sur la plate-forme sombre, en chatoyant comme un liquide agité. Les bras lâchèrent le missile qui disparut au moment même de sa chute. Il tomba dans le passé, propulsé comme une onde de probabilité à travers les milliers de kilomètres de rochers en surface. Les calculateurs de guidage firent de constantes corrections, dirigeant leur charge d'hydrogène fissile dans les dédales de semi-réalité vers le point exact en bordure de l'existence normale...

Derron constata que les menaçantes et pernicieuses modifications qui envahissaient furtivement son écran commençaient soudain à reculer. On eût dit un truquage, comme si l'on projetait un film en marche arrière.

— Coup direct sur la voie d'accès ! s'écria le commandant, sans intonation traînante cette fois-ci.

Les six berserkers entraient dans le temps réel, simultanément avec une explosion atomique faite sur mesure pour eux.

Tandis que l'on voyait sur tous les écrans s'éloigner les ondes de la mort, des murmures d'allégresse parcouraient de long en large, comme des vagues, les lignes incurvées des postes de sentinelles. Mais la discipline et l'expérience mettaient une sourdine à cette jubilation.

Dès lors, ce qui resta des six heures de faction se déroula comme un exercice d'entraînement coutumier, selon les techniques du « nettoyage ». On mit des points sur les *i* et des barres aux *t* en affermissant le succès tactique et en le confirmant par des observations et des tests. Les hommes furent relevés, suivant l'horaire prévu, pour les pauses habituelles. Ils se remplacèrent en échangeant des sourires et des clins d'œil. Derron continua sa garde, souriant chaque fois que le regard d'un camarade croisait le sien ; faire comme les autres, avoir la réaction attendue, c'était encore ce qu'il y avait de plus facile. Et il ressentait une certaine fierté après un travail bien fait.

Quand vint l'heure de la relève sans qu'il y ait eu le moindre indice d'une nouvelle action ennemie, il fut indubitable que la première tentative des berserkers pour atteindre les Modernes à travers leur passé avait été repoussée avec pertes et fracas.

Mais les maudites machines reviendraient à la charge, comme d'habitude. Courbaturé, suant et las, sans éprouver précisément la griserie de la victoire, Derron quitta son siège pour céder la

place à la sentinelle de la relève.

— J'ai idée que vous avez fait du bon travail aujourd'hui, lui dit son remplaçant avec une pointe d'envie dans la voix.

Une fois de plus, Derron s'efforça de sourire.

— C'est peut-être vous autres qui aurez la prochaine occasion de vous couvrir de gloire.

Il marqua l'empreinte de son pouce sur le mouchard de la console et l'autre fit de même. Puis, dégagé officiellement de sa responsabilité, il sortit d'un pas traînant de la salle de garde. D'autres co-équipiers prenaient la même direction. Hors de la zone de silence obligatoire, ils formèrent des groupes animés et se mirent à pavoiser un peu bruyamment.

Tout en adressant de joyeux signes de tête à ses camarades et en répondant à leurs plaisanteries, Derron fit la queue pour remettre la bande perforée où se trouvait enregistré son rapport d'activité durant sa faction. Puis il fit une autre queue plus rapide pour donner un compte-rendu verbal définitif à un officier de renseignements. Après quoi il fut libre, aussi libre que n'importe quel citoyen de Sirgol pouvait l'être à cette époque-là.

2

Quand l'énorme ascenseur emporta Derron et une foule de sentinelles depuis les profondes casemates des Opérations du Temps jusqu'au palier des logements, il y avait encore seize mille mètres de rochers au-dessus de leurs têtes.

Les conditions privilégiées de la salle de garde ne se retrouvaient pas ici, ni dans tels autres endroits où une ambiance d'efficacité maximale n'était pas absolument nécessaire. Ici l'air était confiné, la lumière à peine suffisante. Dans la plupart des lieux publics, la décoration se limitait à des panneaux et des affiches qui, au nom du gouvernement, incitaient les gens à plus d'efforts en vue de la victoire ou qui leur promettaient de meilleures conditions de vie. Ici et là, quelques améliorations voyaient le jour. Ainsi, mois après mois, l'air devenait plus frais et la nourriture plus variée et plus appétissante. Compte tenu des réserves pratiquement illimitées d'hydrogène en fusion producteur d'énergie et des richesses minérales des roches environnantes, la garnison assiégée de la planète n'avait pas, du moins, à craindre la famine.

La galerie où Derron disposait d'une chambrette de célibataire était une des principales rues de la métropole souterraine de cette planète.

Cette galerie avait deux étages de haut et elle était aussi large qu'une grande artère d'une des cités du vieux monde à la surface. Les gens qui devaient parcourir une distance considérable dans cette galerie empruntaient les chemins roulants qui en occupaient le milieu. Derron croisa en éclair, sur un des ces chemins, deux policiers en uniformes noirs qui vérifiaient les cartes d'identité des voyageurs. Le Commandement planétaire devait sévir de nouveau contre les réfractaires du travail.

Comme d'habitude, il n'y avait pas grande affluence sur les chemins roulants et les larges trottoirs fixes qui les bordaient de chaque côté. Des hommes et des femmes se rendaient à leur travail ou bien en revenaient, à une allure modérée, portant des combinaisons d'ouvriers qui étaient pour la plupart d'une monotone uniformité. Quelques autres personnes, dont c'était le jour de repos, arborant des habits plus légers et plus attrayants, se promenaient ou faisaient la queue devant les magasins ou les lieux de plaisir.

Une des queues les moins importantes se trouvait devant la succursale de l'Office de la Propriété foncière. Derron s'y arrêta un moment, contemplant les affiches gondolées et les maquettes miteuses de l'étalage. Toutes exposaient divers projets de réaménagement de la surface de la planète après la guerre. FAITES DES MAINTENANT UNE DEMANDE POUR LE TERRAIN QUE VOUS DESIREZ... Ces affiches prétendaient qu'il y aurait alors un terre rénovée, nourrie et protégée par de nouvelles masses d'air et d'eau qui seraient extirpées de quelque façon des profondeurs rocheuses de la

planète.

Les gens qui s'attroupaient devant ces vitrines parcouraient des yeux la publicité avec une expression de convoitise et de vague espoir. La plupart de ceux qui passaient sans s'arrêter y jetaient un coup d'œil avec quelque chose de plus que de l'indifférence. Ils étaient tous capables d'oublier un fait qu'ils n'avaient peut-être jamais réellement compris, à savoir que leur planète était morte.

Ixur vraie planète était morte et incinérée, en même temps que neuf sur dix des habitants qui l'avaient fait vivre.

Neuf sur dix, c'étaient là des statistiques qui ne le touchaient guère, lui pas plus qu'un autre, pensa-t-il. Seul l'individu comptait...

L'image d'un visage familier, un visage aimé, surgit dans son esprit, mais il la chassa et se détourna de la file de gens qui ne cherchaient qu'à consolider leurs espoirs.

Il se dirigea vers sa chambre, puis une impulsion soudaine le fit obliquer vers un étroit passage de bifurcation.

Il savait où il allait. A cette heure de la journée il y aurait probablement peu de monde là-bas. Devant lui, à une centaine de pas, l'extrémité du passage encadrait dans son cintre les cimes verdoyantes d'arbres authentiques...

Au même instant, la secousse d'une puissante explosion se répercuta à travers la roche dans laquelle ce passage avait été creusé.

Derron vit devant lui deux petits oiseaux rouges qui sillonnaient affolés les frondaisons des

arbres. Puis il perçut un fracas étouffé mais pesant. C'était l'impact d'un petit missile qui n'était pas tombé bien loin. L'ennemi envoyait à travers la roche protectrice des ondes de probabilité qui se transformaient en missiles, bien que les hommes fissent l'impossible pour les renvoyer en flammes vers le haut, sur la flotte ennemie dans l'espace.

Sans hésiter ni ralentir son allure, Derron avança vers l'extrémité du passage. Là il s'arrêta, appuyant lourdement les mains sur un garde-fou en rondins naturels, d'où il dominait le parc d'une hauteur de deux niveaux. A six niveaux au-dessus de lui, un soleil artificiel éclairait de ses rayons, avec beaucoup de vraisemblance, la zone de gazon et d'arbres réels qu'il surplombait, ainsi que les oiseaux multicolores qui vivaient dans le parc grâce à des injections de nappes d'air. Un ruisseau gazouillant de son eau véritable traversait ce décor champêtre. Son niveau était si bas ce jour-là que l'on apercevait à moitié les rebords en ciment de son lit.

Une année auparavant – aussi longue que toute une vie – alors qu'il se trouvait dans le monde réel, Derron n'était pas un amoureux de la nature. Il envisageait à cette époque de finir ses études et d'entreprendre les travaux d'un historien professionnel. Même pendant ses vacances il allait visiter des lieux historiques... Il chassa de sa mémoire certaines pensées et un certain visage, comme il le faisait d'habitude. Oui, une année auparavant il passait le plus clair de son temps en compagnie d'ouvrages d'histoire, de films et d'enregistrements, poursuivant des études

universitaires pour obtenir des diplômes. En ce temps-là, les premières lueurs d'espoir pour les historiens d'être à même de prendre un contact visuel direct avec un passé vivant avaient été des promesses de joie désintéressée. Les mises en garde des Terriens dataient de nombreuses décennies, ainsi que la construction des défenses de Sirgol. Tout cela se situait à l'arrière-plan des préoccupations de la vie quotidienne. La guerre des berserkers elle-même était l'affaire d'autres planètes.

Au cours de l'année qui venait de s'écouler, songea Derron, il avait appris plus d'histoire que pendant toutes ses précédentes années d'études. Or, lorsque sonna pour Sirgol la dernière heure de son histoire, s'il avait su que c'était la dernière, il eût essayé de venir dans un des ces parcs, avec la bouteille de vin cachée sous son lit. Puis il aurait tourné la dernière page en portant le plus possible de toasts en hommage à toutes les valeurs mortes ou agonisantes de cette civilisation.

Ses doigts crispés commençaient à se détendre sur le bois du garde-fou, usé par le contact d'autres mains, et il avait complètement oublié l'explosion lorsque les premiers blessés arrivèrent dans le parc en contrebas.

Vint d'abord un homme qui n'avait plus de vareuse et dont le reste de l'uniforme était en lambeaux noircis. Il avait un bras brûlé jusqu'à l'os. L'homme titubait à l'aveuglette parmi les arbres, pareil à un acteur dans un film ayant pour cadre une île déserte. Il tomba de tout son long au bord du ruisseau et se mit à boire avidement.

Un autre homme suivit, plus âgé celui-là, l'air d'un employé ou d'un commerçant, bien qu'il fût trop éloigné pour que Derron distinguât ses insignes. Cet homme avait l'air perdu dans le parc. Apparemment il n'était pas blessé, mais il semblait plus commotionné que le militaire souffrant de brûlures. De temps en temps, ce deuxième homme portait les mains à ses oreilles : il devait avoir des troubles auditifs.

Une femme grassouillette apparut en gémissant, l'air effaré. Elle maintenait en place un lambeau de son cuir chevelu arraché. Deux autres femmes la suivirent ; un flot continu de blessés entra par la petite grille du parc. Ils se répandirent sur la pelouse, perturbant le calme précaire du site. Les murmures de leurs voix, s'amplifiant avec le nombre, protestaient avec véhémence contre l'injustice du sort.

Chacun savait qu'il était extrêmement rare qu'un missile berserker parvînt à franchir les défenses et à pénétrer au fin fond du niveau des habitations.

Pourquoi fallait-il que ce soit arrivé aujourd'hui et qu'ils en soient les victimes ?

Il y avait à présent deux douzaines de blessés dans le parc, rescapés d'une explosion sans doute assez grave. Depuis les passages voisins parvenaient les échos d'ordres lancés à tue-tête par les autorités, et l'on entendait gémir et gronder les lourdes machines. Le service des Réparations était à pied d'œuvre ; on avait expédié dans le parc les blessés capables de marcher pour qu'ils ne gênent

pas les travaux qui devaient être entrepris d'urgence.

Une frêle jeune fille de dix-huit à vingt ans, vêtue d'une simple robe en papier réduite à peu de chose, entra dans le parc et s'appuya contre un arbre comme si elle ne pouvait plus marcher. Sa robe était affreusement déchirée...

Derron se détourna, fermant convulsivement les yeux et secouant la tête, dégoûté de lui-même. Il se faisait l'effet de se tenir là comme un tyran de l'antiquité, vaguement amusé par ce qu'il voyait.

Il devait décider, bientôt, s'il était vraiment encore du côté de la race humaine ou non. Il se hâta d'emprunter un escalier tout proche et descendit dans le parc. Le militaire qui souffrait de brûlures baignait son bras écorché dans le courant d'eau fraîche. Personne ne semblait sur le point de rendre son dernier soupir ou de « se vider de son sang. Seule la jeune fille paraissait défaillir, malgré l'arbre qui la soutenait, et elle pouvait tomber d'un moment à l'autre.

Derron se dirigea vers elle en ôtant sa tunique. Il l'enveloppa dans ce vêtement et l'éloigna de l'arbre.

— Etes-vous gravement blessée ?

Elle secoua la tête et refusa de s'asseoir, mais il la soutint. Elle était grande et mince, et elle devait être belle en temps normal... Non, peut-être pas vraiment très belle, en tout cas pas d'une beauté courante. Mais agréable à regarder. Ses cheveux bruns étaient coupés courts, selon la mode simple préconisée par le Commandement planétaire et que suivaient la plupart des femmes de l'époque.

Elle n'avait ni bijoux ni fards. Elle semblait simplement sous l'effet d'une commotion.

Elle sortit plus ou moins de son étourdissement pour regarder avec stupeur la tunique dont on l'avait recouverte. Ses yeux se fixèrent sur les insignes du col.

— Vous êtes officier, dit-elle d'une voix basse et troublée.

— Si peu, répondit-il. Ne pensez-vous pas que vous feriez bien de vous étendre quelque part ?

— Non. Dites-moi d'abord ce qui se passe... J'étais en train d'essayer de rentrer chez moi... ou ailleurs. Pouvez-vous me dire où je suis ? Que se passe-t-il ?

Elle élevait la voix de plus en plus.

— Du calme, il ne faut pas vous ronger les sangs. Un missile vient de faire explosion. Maintenant, sachez que l'insigne que je porte est censé me donner des droits sur les jeunes filles en détresse. Alors soyez sage ! Ne voulez-vous pas vous asseoir ?

— Non ! Il faut que je trouve d'abord... Je ne sais plus qui je suis, ni d'où je viens, ni pourquoi.

— Je n'en sais pas plus sur moi-même.

C'était la plus franche déclaration qu'il ait faite à qui que ce soit depuis longtemps.

Il craignait qu'en sortant de son état de stupeur la fille ne fût prise de panique. D'autres personnes, passants et médecins, accouraient maintenant dans le parc pour secourir les blessés, et cela créait beaucoup d'agitation. La fille jeta un coup d'œil circulaire d'un air égaré puis se cramponna au bras de Derron. Il décida que ce qu'il y avait de mieux à

faire était de la conduire à un hôpital.

Celui qui jouxtait les Opérations du Temps, non loin de là, était tout indiqué.

— Venez avec moi, dit-il.

La fille marcha docilement à son côté, s'accrochant à son bras qui l'enlaçait.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il tandis qu'ils montaient dans l'ascenseur.

Les autres gens ouvrirent de grands yeux devant la fille qui portait la vareuse de son compagnon.

— Je... ne sais pas.

Plus que jamais elle paraissait effrayée en ce moment. Elle leva la main vers sa gorge, mais il n'y avait aucune chaîne de plaque d'identité autour de son cou. Beaucoup de personnes n'aimaient pas en porter.

— Où m'emmenez-vous ?

— Dans un hôpital où vous recevrez les soins qui vous sont nécessaires.

Il aurait aimé faire une réponse plus farfelue, pour la galerie, mais il ne voulait pas terrifier la jeune fille.

Elle n'eut plus grand-chose à dire après cela. Il la fit descendre de l'ascenseur et ils n'eurent plus longtemps à marcher jusqu'au service des urgences. D'autres victimes de l'explosion, transportées sur des brancards, commençaient à arriver.

Dans la salle, une vieille infirmière entreprit de retirer la vareuse de Derron du dos de la fille. Ce qui restait de la robe suivit le mouvement.

— Vous reviendrez chercher votre veste

demain, jeune homme, ordonna-t-elle d'un ton sec en se hâtant de rhabiller la fille.

— Avec plaisir, acquiesça Derron.

Il ne lui restait plus qu'à faire un signe d'adieu à son inconnue, tandis que le flot de brancardiers et de gens affairés l'entraînait dans le corridor vers la sortie. L'incident de l'infirmière et de sa vareuse le fit rire tout seul. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas ri de quelque chose.

Il avait une vareuse de rechange dans son placard, au vestiaire des officiers de garde des O.D.T., et il s'y rendit pour la prendre. Sur le tableau d'affichage des communiqués, il n'y avait rien de nouveau. Il aurait aimé pouvoir changer de service et ne plus être astreint à six heures de tension quotidienne en restant assis à faire le guet. Mais en vérité ceux qui n'en faisaient pas la demande avaient autant de chance d'être transférés que les autres.

Naturellement, le mari ou l'ami de la fille se présenterait d'ici demain pour la reprendre. Bien sûr, une fille pareille... Quelqu'un se présenterait, une sœur ou un frère peut-être.

Il alla dans la salle de gymnastique voisine, réservée aux officiers, se joignit à une partie de handball en compagnie de son ancien camarade de cours Chan Amling, maintenant capitaine à la Section de Recherche historique. Amling ne pouvait pas jouer sans parier, et Derron gagna une bouteille d'ersatz de boisson sans alcool, qu'il ne se donna pas la peine d'emporter. Dans la salle de gym, les conversations tournaient autour de la première victoire des Opérations du Temps, puis

quelqu'un évoqua l'explosion du missile. Derron leur dit qu'il avait aperçu quelques blessés mais ne dit rien de la jeune fille.

Après une douche, Derron, Amling et deux autres camarades allèrent dans un bar qu'Amling affectionnait, situé au niveau des habitations. Le major Lukas, le chef-psychologue historien aux Opérations du Temps se trouvait là dans un box, occupé à discourir de la psychologie et tels autres mérites des filles nouvellement arrivées dans une boîte, au niveau du dessus, qu'on appelait *la Jarretièrre Rouge*. L'entreprise privée était encore florissante dans certaines branches d'activité.

Une partie de fléchettes, une partie de dés et une histoire à propos des filles de *la Jarretièrre Rouge* : autant d'occasions pour Amling de parier à nouveau. Derron écoutait d'une oreille distraite, se contentant de sourire et de lancer une ou deux plaisanteries. Il ne but qu'un seul verre, ce qui était sa dose habituelle, et s'abandonna au plaisir de la compagnie.

Il mangea au mess des officiers, de meilleur appétit que d'habitude. Puis il regagna enfin sa petite chambre de célibataire. Il se coucha et, pour une fois, s'endormit profondément avant même d'avoir songé à prendre un somnifère.

3

Il se réveilla plus tôt que de coutume, se sentant bien reposé. La petite pendule murale de sa chambre venait juste d'indiquer six heures trente.

Or, ce matin-là, il n'était pas particulièrement pressé. Il avait assez de temps devant lui pour s'arrêter à l'hôpital et prendre des nouvelles de la fille avant d'aller rejoindre son poste.

Il portait sur son bras sa vareuse de la veille quand, ayant suivi les indications d'une infirmière, il trouva la jeune fille installée dans une chambre de repos. Elle regardait la télé, réglée sur la chaîne Gung-Ho, celle consacrée à l'effort de guerre et à la propagande gouvernementale qui s'y rattachait. Cette émission lui faisait assez naïvement froncer les sourcils. Elle portait ce jour-là une robe ordinaire qui ne lui allait pas très bien. Elle était chaussée de sandales et se tenait pelotonnée dans son fauteuil.

Elle se retourna vivement en entendant entrer Derron, se leva aussitôt, souriante.

— Ah, c'est vous ! Il m'est agréable de reconnaître quelqu'un.

Derron serra la main qu'elle lui tendait.

— Moi, il m'est agréable que quelqu'un me reconnaisse. Vous avez l'air d'aller mieux.

Elle le remercia de ce qu'il avait fait pour elle la veille, mais il protesta en disant que ce n'était rien. Elle baissa un peu le volume de la télévision et ils s'assirent pour bavarder. Il se présenta.

Elle aurait voulu lui dire son nom et son sourire s'effaça.

— Je sais, j'ai parlé avec l'infirmière... Ils disent que votre amnésie persiste, mais à part ça tout va bien.

— Oui, à part cela, je me sens bien. En fait, je n'ai pas été blessée physiquement. Je viens de recevoir un nom, en quelque sorte. Pour les besoins de leur fichier, les gens de cet hôpital m'ont inscrite sous le nom de Lisa Gray, qui était le premier sur une liste dont ils disposent à cet effet. Il est évident qu'il y a beaucoup de personnes, à l'étage du dessus, qui ont actuellement des pertes de mémoire.

— Lisa, c'est un joli nom, il vous va bien.

— Merci.

Elle retrouva son insouciance pour quelques instants.

Derron réfléchit puis se hasarda :

— Vous savez, j'ai entendu dire que si on se trouve sur la trajectoire d'un missile, on est touché par la vague de probabilité avant qu'elle ne se matérialise, et ceci peut entraîner l'amnésie. C'est un peu comme si on était largué dans un passé lointain. On efface l'ardoise en quelque sorte.

La fille hocha la tête.

— On m'a dit que lorsque le missile est tombé, hier, je me trouvais avec d'autres personnes dans un camp de réfugiés, au niveau supérieur, que l'on

allait fermer définitivement. L'explosion a détruit quantité de dossiers. Ils n'ont pas pu m'identifier, du moins jusqu'à présent, et personne n'est venu me chercher. Si j'avais de la famille, elle est peut-être morte dans l'explosion.

C'était une histoire somme toute assez banale sur Sirgol, mais cette fois-ci Derron comprenait ce qu'elle avait de douloureux et il changea de sujet.

— Avez-vous pris votre petit déjeuner ?

— Oui. Il y a un petit distributeur automatique dans cette salle, si vous désirez quelque chose. Je reprendrais bien un jus de fruits.

Derron revint avec un verre d'un liquide de teinte orange baptisé jus de fruits, une tasse de thé et deux petits pains sucrés. Lisa regardait de nouveau les scènes de guerre sur l'écran de télé ; la voix de stentor du commentateur s'entendait, Dieu merci, en sourdine.

Derron rapprocha son fauteuil et demanda :

— Vous souvenez-vous de l'ennemi que nous combattons ?

L'écran montrait à ce moment-là une scène qui se déroulait dans l'hyper-espace, et il était difficile de discerner quelque chose. Lisa eut un moment d'hésitation puis secoua la tête.

— Je ne me rends pas bien compte.

— Est-ce que le mot « berserker » a pour vous une signification ?

— Pas vraiment ; je sais seulement qu'il s'agit de quelque chose de terrible.

Derron but une petite gorgée de thé.

— Eh bien, il s'agit de machines. Certaines sont plus grandes que les plus grands astronefs que

nous autres humains, descendants de la Terre, ayons jamais construits. D'autres sont apparues sous diverses formes et dimensions, mais toutes sèment la mort. Les premiers berserkers ont été fabriqués il y a bien des millénaires de cela, pour servir de machines de guerre dans un conflit dont nous n'avons jamais eu connaissance, entre des races que nous n'avons jamais rencontrées.

Derron avait commencé d'un ton neutre et calme mais maintenant ses mots semblaient jaillir d'une inépuisable source d'amertume.

— Parfois les hommes ont combattu victorieusement les berserkers, mais quelques-uns ont toujours survécu et réussi à se dissimuler quelque part pour fabriquer de nouveaux congénères, en les perfectionnant. Ils sont programmés pour détruire la vie partout où ils la trouvent et ils ont traversé la moitié de la galaxie en faisant leur sinistre besogne. Ils la continuent sans cesse, comme la mort elle-même.

— Ne dites pas cela ! protesta la jeune fille, choquée.

— Excusez-moi, je n'avais pas l'intention de divaguer. Pas de si bonne heure !

Il esquaissa un sourire et se dit qu'il n'avait aucune excuse pour se décharger sur cette fille de ses pensées accablantes. Mais il lui était difficile de s'arrêter.

— Nous étions des êtres vivants, sur Sirgol, aussi fallait-il que les berserkers se débarrassent de nous. Mais du moment que ce ne sont que des machines, tout cela n'est qu'un accident, une sorte de plaisanterie cosmique. La volonté du Tout-

Puissant, comme les gens avaient coutume de dire. Nous ne pouvons exercer de représailles sur personne.

Sa voix s'enrouait légèrement dans sa gorge serrée ; il but quelques gorgées de jus de fruits puis repoussa son verre.

— Des hommes d'autres planètes ne viendront-ils pas à notre secours ? s'enquit Lisa.

— Certains d'entre eux combattent aussi les berserkers près de leurs propres mondes. Pour nous tirer d'affaire, du reste, il faudrait qu'une grande flotte de secours puisse être constituée. Cela pose, comme d'habitude, certains problèmes politiques entre les planètes. Je pense que nous recevrons finalement du secours, peut-être d'ici un an.

Le speaker de la télévision énumérait d'une voix monotone mais énergique les victoires remportées sur la lune, tandis que sur l'écran, à l'appui de ses dires, défilaient des images vidéo. On disait que le principal satellite de Sirgol ressemblait beaucoup à la lune qui gravite autour de la Terre. Sa face ronde avait été criblée de manière impressionnante de cratères creusés par impacts, longtemps avant l'existence des hommes ou des berserkers. Durant l'année qui venait de s'écouler, une éruption de nouveaux cratères avait balayé la face de la lune de Sirgol, en même temps que toutes les bases humaines qui s'y trouvaient.

— Je crois que nous recevrons du secours à temps, dit Lisa.

A temps pour quoi ? se demanda Derron.

— C'est ce que je pense, dit-il sans y croire.

On montrait maintenant à la télé la surface de Sirgol, vue en plein jour. Des plaines de boue sèche et craquelée s'étendaient vers un horizon près duquel dansaient des tourbillons de poussière jaune – il restait peu d'atmosphère – sous un ciel d'un bleu agressif. A mi-chemin, dans la boue desséchée, se dressait la carcasse d'acier brillant d'une machine berserker d'invasion, écrasée, tordue par une arme défensive terrifiante de Sirgol. Cela s'était passé au cours de la dernière décade ou du dernier mois. Mais c'était une nouvelle victoire à exalter pour le commentateur monotone.

Lisa détourna son regard de ce spectacle de désolation.

— Il me reste encore quelques souvenirs... de choses belles à la surface, pas comme celles-là.

— C'est vrai, il y avait de belles choses.

— Racontez-moi.

— D'accord, dit-il en esquissant un sourire, préférez-vous que je vous entretienne des créations merveilleuses de l'homme ou bien des merveilles de la nature ?

— Les choses que les hommes ont faites, j'imagine... Oh, je n'en sais rien. L'homme fait bien partie de la nature, après tout, et ce qu'il fait aussi, d'une certaine manière. L'image d'une cathédrale tout en haut d'une colline et d'une échappée de soleil à travers un vitrail surgit dans mon esprit, mais à quoi bon se souvenir ?

— Je ne sais pas si nous faisons vraiment partie de la nature sur cette planète. Vous souvenez-vous de la particularité de notre espace-temps, ici, sur

Sirgol ?

— Vous voulez parler de l'arrivée des Premiers Hommes ici ? Non, la science n'a jamais été mon fort. Allez-y, mettez-moi au courant.

— Eh bien, voilà...

Derron prit un ton un peu doctoral qui ne lui était pas habituel :

— Si vous avez aperçu notre soleil sur cet écran, vous avez vu qu'il ressemble beaucoup à n'importe quel astre qui éclaire une planète de type terrestre. Mais les apparences sont trompeuses. Oh, certes, notre vie quotidienne est la même ici qu'elle serait ailleurs. Et les vaisseaux interstellaires peuvent entrer dans notre système et le quitter – en prenant des précautions. Mais notre continuum local est très compliqué.

« Nous avons été colonisés par suite d'un accident étrange. Il y a une centaine d'années, un astronef d'exploration terrien est tombé par inadvertance dans notre continuum singulier. Il a reculé dans le passé de quelque vingt mille ans ; cet accident n'aurait pu se produire nulle part ailleurs dans l'univers tel que nous le connaissons. Notre planète est unique en ce sens qu'il y est possible de voyager dans le temps passé, sous certaines conditions. D'abord, tous ceux qui remontent dans le temps à plus d'un demi-millénaire environ souffrent de dégénérescence mentale suffisante pour que tous leurs souvenirs soient effacés. C'est ce qui est arrivé aux Terriens à bord de l'astronef. Son équipage a fourni les « Premiers Hommes » — les premières femmes aussi, bien sûr – de notre mythologie. Après avoir

reculé de vingt mille ans, ils n'avaient sûrement plus de souvenirs. Nos Premiers Hommes doivent avoir erré au hasard comme des petits enfants, après l'atterrissage de leur vaisseau.

— Comment ont-ils bien pu survivre ?

— On ne sait pas vraiment. L'instinct... et la chance. La grâce de Dieu, disent les gens qui croient. Nous ne pouvons pas voir les Premiers Hommes même à l'aide d'appareils de reconnaissance et, heureusement, ils sont hors de portée des berserkers. Les premiers humains sur la planète forment un pédoncule évolutif, un véritable commencement. C'est la raison pour laquelle ils sont invisibles, introuvables à partir du futur, quelles que soient les techniques employées.

— Je croyais que l'évolution n'était qu'une suite de mutations dues au hasard, certaines portant des fruits et d'autres non, dit Lisa qui écoutait très attentivement tout en grignotant son petit pain sucré.

— C'est beaucoup plus compliqué que ça, vous voyez, la matière a des énergies organisationnelles en plus de ses énergies plus traditionnelles. Le mouvement de la matière à travers le temps va vers une plus grande complexité, chaque niveau d'organisation s'élevant un peu plus haut au-dessus du chaos – apparemment le cerveau humain serait un des sommets, du moins à ce jour, de ce processus. C'est là la vision optimiste qu'ont la plupart des scientifiques. Mais elle n'a pas l'air de prendre en compte l'existence des berserkers. De toutes façons... où en étais-je ?

— Les Premiers Hommes venaient d'atterrir.

— Ah, oui. D'une manière ou d'une autre, les survivants ont pu subsister et se multiplier. Leurs générations successives ont donné naissance à des civilisations. Quant le deuxième vaisseau explorateur est arrivé, environ dix années terrestres après le premier, nous avions sur toute la planète une civilisation florissante et nous commençons à entreprendre des voyages spatiaux. En fait, ce furent les signaux de nos premiers sondages interplanétaires qui attirèrent ici le deuxième vaisseau terrien. Il s'approcha plus prudemment que ne l'avait fait le premier et se posa dans de bonnes conditions.

« Les nouveaux venus de la Terre n'ont pas tardé à découvrir ce qui était arrivé à notre premier vaisseau. Ils nous également mis en garde contre les berserkers. Ayant emmené certains de nos compatriotes dans d'autres systèmes, ils leur ont montré ce qu'était une guerre galactique. Les habitants des autres mondes furent alléchés par la perspective d'avoir quatre cent millions de nouveaux alliés et ils nous inondèrent de conseils sur la manière de nous fortifier. Nous avons donc passé les quatre-vingts années suivantes à préparer notre défense. Et puis, il y a environ un an, la flotte des berserkers est apparue... Fin de la leçon, fin de l'histoire.

Lisa n'avait pas l'air très troublée par la fin de l'histoire et elle but quelques gorgées de son « jus de fruits » en paraissant se régaler.

— Que faites-vous actuellement, Derron ? murmura-t-elle.

— Oh, diverses bricoles aux Opérations du

Temps. Voyez-vous, l'offensive des berserkers dans le temps a été stoppée. Ils ne peuvent pas nous faire sortir de ces souterrains et, tant que nous sommes ici, il leur est impossible de se construire une base sur la planète ou même d'établir une tête de pont à la surface. Ils ont découvert notre particularité de voyage dans le temps et c'est pourquoi ils essayent maintenant de nous piéger en pénétrant dans notre passé. Lors de leur première attaque, ils ont essayé de massacrer tout ce qui vit, selon leur habitude, mais nous n'avons pas eu de mal à les arrêter. Leur prochaine tentative sera sûrement plus subtile. Ils tueront quelque individu important ou tenteront autre chose pour retarder un point vital de notre processus historique – l'invention de la roue, par exemple ; tout ce qui suivra sera ralenti d'autant. Si la civilisation galactique ne nous avait pas contactés, nous resterions encore au stade du Moyen-Âge ou d'époques plus obscures encore, sans assises technologiques sur lesquelles nous puissions établir nos défenses. A l'heure actuelle, nous serions entièrement effacés de la carte du cosmos.

— Oh, mais je suis persuadée que vous pourrez repousser leurs attaques dans le temps, j'en suis sûre.

Il était difficile d'entamer l'optimiste de cette fille, et Derron ne put que lui sourire et lui souhaiter un prompt rétablissement. Puis il consulta la version du Temps qu'il portait au poignet.

— Je crois qu'il est temps que je m'en aille

livrer mon héroïque bataille quotidienne.

Ce matin-là, l'officier de service au briefing était le colonel Borss. Il prenait sa tâche très au sérieux dans ses détails, avec les sombres vaticinations d'un prophète.

Dans la pénombre de la salle du briefing, la baguette lumineuse du colonel sautillait sur les symboles phosphorescents de son grand écran de démonstration.

Derron, qui était assis devant, remarqua son sourire.

— Mais, ajouta Borss, au point de vue stratégique, nous devons admettre que la situation s'est quelque peu détériorée.

Le colonel poursuivit son exposé en indiquant que cette opinion pessimiste se justifiait par l'existence d'une tête de pont ennemi à plus de vingt mille ans dans le passé, d'où de nouvelles machines berserkers seraient indubitablement propulsées dans les temps historiques réels.

Néanmoins, la situation n'était pas tout à fait désespérée.

— Quand l'ennemi aura fait trois fois irruption dans notre histoire, nous devrions être capable de repérer sa tête de pont et de l'écraser au moyen de quelques missiles. Cela terminera en beauté tout le programme des Opérations du Temps. Bien entendu – et le colonel marqua une pause afin de mieux préparer son effet – nous devons repousser auparavant les trois attaques ennemies. Simple détail !

Tandis que son respectueux auditoire d'officiers

subalternes faisait entendre quelques rires discrets, le colonel présenta sur son écran une sorte de grand arbre généalogique de l'histoire humaine de Sirgol. Il pointa sa baguette vers la partie inférieure de ce frêle tronc d'arbre.

— Nous nous attendons sérieusement à ce que la première attaque soit dirigée, non loin des Premiers Hommes, à l'aube de notre histoire.

Matt, surnommé parfois Chasseur de Lions, sentit le soleil de l'après-midi chauffer ses épaules nues tandis qu'il s'éloignait des dernières bornes familières de son pays natal où il avait passé les vingt-cinq années de son existence.

Matt avait grimpé sur un rocher pour mieux voir les régions inconnues qui s'étendaient devant lui et vers lesquelles il allait fuir avec les quelques Humains qui survivaient. Devant lui, il aperçut des marais, des collines dénudées, rien de bien engageant. Partout, les esprits de la chaleur faisaient trembloter le paysage.

La petite troupe des Humains, pas plus nombreuse que les doigts et les orteils d'un homme, se déplaçait en file indienne le long du rocher sur lequel Matt était monté. Ils étaient de tous âges, vêtus de cuir et d'écorces, et, excepté leur habillement, ils n'emportaient pas grand-chose avec eux. Personne ne traînait en arrière ni n'essayait de dissuader les autres de faire ce voyage. Car même si des dangers mystérieux pouvaient les guetter dans le pays inconnu qui s'étendait devant eux, tous étaient d'accord pour admettre que rien n'était aussi terrible que ce qu'ils fuyaient – ces bêtes nouvelles, ces lions à la chair de pierre brillante, que ni les pierres ni les

flèches ne pouvaient blesser et qui, la nuit comme le jour, d'un seul regard de leurs yeux féroces donnaient la mort.

Durant ces deux derniers jours, dix Humains avaient été surpris et tués. Les autres avaient dû se cacher, osant à peine se mettre en quête d'une flaque d'eau pour y boire ou arracher une racine pour se nourrir.

Matt agrippa d'une main l'arc qu'il portait en bandoulière, le seul dont disposaient les Humains survivants ; tous les autres avaient brûlé avec les hommes qui avaient tenté de s'en servir contre un lion de pierre. Demain, songea Matt, il essaierait de chasser le gibier dans le nouveau pays pour avoir de la viande. Personne ne portait plus de nourriture. La faim faisait pleurer les jeunes enfants et les femmes étaient obligées de leur pincer les lèvres et le nez pour les faire taire.

La file des Humains survivants avait maintenant dépassé Matt. Il la parcourut des yeux puis sauta de son rocher, la mine renfrognée.

Il rattrapa en quelques enjambées ceux qui marchaient en fin de colonne.

— Où est Dart ? demanda-t-il.

Matt ne cherchait pas à contrôler les allées et venues des autres membres du groupe, bien qu'il fût plus que tout autre leur chef ; il voulait seulement savoir tout ce qui se passait, pris qu'ils étaient entre les lions de pierre d'un côté, une terre inconnue de l'autre.

Dart était orphelin mais il avait grandi et personne ne s'en préoccupait beaucoup.

— Il ne cessait de se plaindre de la faim,

répondit une femme. Et puis il a couru vers ces bois marécageux qui sont devant nous. Je pense qu'il est allé chercher quelque chose à manger.

Derron venait tout juste d'offrir un déjeuner à Lisa – au distributeur automatique de l'hôpital car elle était toujours gardée en observation – quand les haut-parleurs publics se mirent à diffuser une liste nominative de personnes appartenant aux Opérations du Temps qui devaient se présenter d'urgence devant le colonel chargé des opérations tactiques. Le nom de Derron figurait sur cette liste.

Il extirpa du distributeur un sandwich qu'il mangea chemin faisant. Le groupe de vingt-quatre était presque au complet quand il entra dans la salle du briefing. Le colonel Borss arpentait la pièce, l'air peu affable.

Sur les pas de Derron, le dernier de la liste arriva, et le colonel prit la parole :

— Messieurs, le premier assaut vient d'être donné, à peu près comme prévu. Le puits d'accès n'a pas encore été repéré, mais il est d'environ trois cents ans postérieur à l'époque présumée des Premiers Hommes. Comme lors de la première attaque, nous affrontons six machines ennemies qui ont opéré une percée dans le temps réel. Mais ce ne sont pas, cette fois-ci, des machines volantes ou même aéroportées. Nous croyons qu'il s'agit d'engins anti-personnels se déplaçant sur des jambes ou des rouleaux et, bien entendu, invulnérables pour les hommes avec les faibles moyens de défense de l'âge néolithique.

« Il est certain que la tactique des berserkers

n'est plus maintenant de se contenter de tuer le plus de monde possible. Nous pourrions dépister la perturbation d'un massacre général jusqu'à leur nouvelle voie d'accès et les démolir une fois de plus. Cette fois-ci, nous croyons qu'ils vont se concentrer pour détruire quelque individu ou quelque petit groupe ayant une importance historique. Nous ne connaissons pas encore au juste celui ou ceux qui sont si importants dans la zone d'invasion, mais, du moment que les berserkers peuvent déceler leur importance, nous le pouvons sûrement aussi et le ferons bientôt.

« Je cède maintenant la parole au commandant Nilos qui va vous donner des instructions sur votre rôle dans les contre-mesures que nous avons prévues.

Nilos, un jeune homme ardent à la voix rauque, alla droit au but :

— Vous êtes ici vingt-quatre hommes ayant tous obtenu d'excellentes notes à l'entraînement comme maîtres sur des androïdes-esclaves. Aucun de vous n'a encore reçu le baptême du feu avec ces androïdes, mais cela ne va plus tarder. A partir de maintenant, vous êtes exemptés de tous autres services.

Eh bien ! moi qui comptais sur un transfert, se dit Derron avec un haussement d'épaules fataliste. Des réactions très diverses, allant de la joie à la consternation, accueillirent cette nouvelle. Les autres hommes étaient tous non-combattants ou officiers subalternes comme lui, venus de différents services des Opérations. Il en connaissait la plupart, encore que de très loin.

Les murmures de satisfaction ou de crainte provoqués par cette nouvelle affectation et par l'imminence des combats se poursuivirent tandis que les deux douzaines d'hommes étaient dépêchés dans une salle d'attente voisine. Au bout de quelques minutes, un ascenseur les descendit au Troisième Stade des Opérations, le niveau le plus profond et le plus puissamment fortifié que l'on ait jusque-là creusé.

Le Troisième Stade était une immense caverne aux échos sonores, avec les dimensions d'un hangar à avions. Un chemin en corniche contournait l'intérieur de la caverne, tout près de sa voûte renforcée ; à cette passerelle étaient suspendus vingt-quatre androïdes. Ils avaient l'air de scaphandres spatiaux tenus par des ficelles comme des marionnettes.

Comme une escouade d'infanterie cuirassée, les unités-esclaves se tenaient sur le plancher du bas, chacune directement placée sous son maître. Les esclaves étaient les plus grands, dominant les hommes de leur taille et de leur carrure, donnant une apparence de nains aux techniciens qui s'affairaient en ce moment auprès d'eux pour effectuer les derniers contrôles de leur dispositif de combat.

Derron et ses camarades opérateurs reçurent leurs consignes individuelles, avec des cartes du terrain où ils allaient être lâchés et tous les renseignements utiles sur les nomades du Néolithique qu'ils devaient essayer de protéger. D'une façon générale, ces renseignements se réduisaient à peu de chose. Après quoi, les

opérateurs passèrent une rapide visite médicale, revêtirent des combinaisons léopard et montèrent vers le chemin en corniche.

A cet instant, l'ordre fut donné de suspendre momentanément l'opération. Un immense écran tendu sur un des murs du Stade s'illumina, laissant apparaître l'image de la tête chauve et massive du commandant planétaire en personne.

— Mes amis... tonitrua la voix familière, très amplifiée.

Puis le chef suprême s'interrompit, fronça les sourcils en regardant quelqu'un hors-champ.

— Vous les faites *attendre* à cause de moi ? Continuez, mon vieux, continuez l'opération ! Je peux faire des discours n'importe quand !

La voix du commandant planétaire fut coupée au milieu d'une phrase et l'image disparut. Derron avait l'impression que le chef suprême avait eu beaucoup de choses à dire ; compte tenu du manque d'intérêt qu'il portait à sa propre carrière militaire, il fut bien content de ne pas les entendre. Sans plus de retard l'activité reprit et deux techniciens vinrent l'aider à s'introduire dans sa carapace de maître, pareille à quelque lourd scaphandre de plongeur suspendu à des câbles. Mais une fois qu'il fut à l'intérieur, il put remuer les bras et les jambes du maître et faire pivoter le corps volumineux avec une liberté parfaite et une aisance qui devait tout au système servo-énergétique.

— Envoyons l'énergie, annonça une voix dans le casque de Derron.

Alors il lui sembla qu'il n'était plus suspendu dans la marionnette aux libres mouvements. Tous ses sens furent instantanément transférés dans le corps de son unité-esclave qui se tenait debout sur le plancher en contrebas. Il sentit que l'androïde commençait à se pencher tandis que ses servo-mécanismes l'actionnaient conformément à la posture du maître, et il déplaça le pied de l'esclave pour garder l'équilibre, aussi naturellement que si c'était le sien. Renversant la tête en arrière, il put, à travers les yeux de l'unité-esclave, apercevoir l'unité-maître avec lui-même à l'intérieur qui se tenait dans la même attitude complexe de suspension.

— En colonne par un pour le lancement ! ordonna une voix dans son casque.

Autour de Derron la salle souterraine retentit des échos des techniciens qui sautaient ou filaient pour dégager la piste. L'escouade des formes humaines en métal constituait une seule file sinueuse en tête de laquelle le plancher du Stade donna soudain naissance à un disque brillant de mercure.

— Trois, deux, un, lancez-vous !

Derron sentit dans toutes ses fibres qu'il habitait un des corps géants de cette file et qu'ils couraient tous avec une puissance et une aisance prodigieuse vers le cercle qui éclairait le sol obscur. La silhouette qui se dressait devant lui atteignit ce cercle et disparut. Puis ce fut son tour de bondir dans le cercle argenté.

Ses pieds foulèrent soudain l'herbe. Il chancela un moment car il venait d'atterrir sur un sol

inégal, au beau milieu d'une forêt touffue, plongée dans la pénombre.

Il se dirigea aussitôt vers la carrière la plus proche d'où il lui fût possible de bien voir le soleil. Celui-ci était bas du côté du couchant. Il consulta une montre dans le poignet de l'esclave et en conclut qu'il avait manqué le moment prévu de son arrivée à quelques heures près, sinon à quelques jours, à quelques mois ou bien quelques années.

Il en rendit compte immédiatement, parlant en sourdine dans son casque pour réduire au silence le porte-voix de l'esclave.

— Très bien, Odegard, lui répondit-on, mettez-vous en chasse et nous allons essayer de vous dépanner.

— Compris.

Il se mit à marcher le long d'une piste qui sinuait à travers les bois. Bien entendu il restait aux aguets de l'ennemi, mais le but principal de sa manœuvre était de propager quelques ondes dans la réalité, de créer de légères perturbations dans l'histoire de la vie régionale, qu'une habile sentinelle, à quelque vingt mille ans dans l'avenir, serait capable de repérer.

Quand il eut marché pendant une dizaine de minutes en spirale, effrayant une centaine de petits animaux, broyant peut-être des milliers d'insectes sous ses pieds, écrasant d'innombrables feuilles et brins d'herbe, la voix impersonnelle se fit de nouveau entendre :

— Très bien, Odegard, nous vous avons détecté. Vous êtes au bon endroit, mais avec trois

ou quatre heures de retard. Le soleil doit être en train de se coucher.

— En effet.

— Parfait. Portez-vous à environ deux cent quarante degrés du nord magnétique. Il est difficile à cette distance de localiser exactement vos gens, mais si vous suivez cette direction pendant environ une demi-heure, vous devez arriver quelque part dans leur voisinage.

— Compris.

Au lieu d'être en mesure de reconnaître le terrain avant que ses protégés ne s'y aventurent, il était en fait à leur poursuite dans un ultime effort pour devancer l'ennemi. Derron s'orienta et partit en ligne droite. Le terrain boisé qui s'étendait devant lui descendait progressivement vers une zone de marais derrière laquelle se dressaient de basses collines rocheuses, à deux ou trois kilomètres de distance.

— Odegard, nous relevons la trace d'une nouvelle petite perturbation, juste dans votre secteur. Elle est probablement causée par un berserker. Nous regrettons de ne pouvoir la cerner de plus près.

— Compris.

Il préférait ce genre de travail à l'immobilité dans son fauteuil de sentinelle ; mais, une fois de plus, il lui sembla que la responsabilité des quarante millions de vies humaines lui pesait sur les épaules.

Quelques minutes passèrent. Derron avançait lentement, essayant de surveiller sans cesse les alentours tandis qu'il cherchait une bonne piste

pour la lourde unité-esclave à travers les marécages, quand le silence fut troublé par un bruit facile à reconnaître : le cri perçant d'un enfant.

— Opérations ? Je suis sur la piste de quelque chose.

Il y eut un nouveau cri. L'unité-esclave avait de bonnes oreilles, pourvues d'un sens très précis de l'orientation. Derron changea de direction, lança l'esclave au pas de course, le faisant sauter par-dessus les parties du terrain qui paraissaient les plus molles, s'efforçant d'aller vite avec le minimum de bruit.

Quelques secondes plus tard, il s'immobilisa silencieusement. Au sommet d'un arbre, à un jet de pierre devant lui, était perché celui qui avait crié : un garçon d'une douzaine d'années qui se cramponnait étroitement de ses jambes et de ses bras nus à la cime effilée du tronc, s'agrippant de toutes ses forces pour ne pas être jeté au bas de l'arbre par une secousse. Chaque fois qu'il cessait de hurler, essoufflé, une nouvelle et vigoureuse trépidation parcourait l'arbre, et l'enfant se remettait à crier de plus belle. Le tronc était épais à sa base, mais des broussailles au pied de l'arbre dissimulaient le monstre capable de le secouer comme si ce n'était qu'un arbrisseau. Il fallait une force d'éléphant pour y parvenir. Or il n'y avait pas d'animaux semblables ici. Ce ne pouvait être que le berserker, qui se servait du jeune garçon comme d'un appât dans l'espoir que ses cris attireraient les adultes de sa tribu et les inciteraient à venir à la rescousse.

Derron avait pour mission de protéger un groupe particulier de gens, et l'un d'entre eux, au moins, était en danger de mort. Il s'avança sans hésiter. Mais le berserker le détecta avant qu'il ne l'ait vu.

Seul un faux pas accidentel de l'esclave sur le sol glissant lui évita, à ce moment-là, de recevoir la première décharge. Tandis que Derron trébuchait, un rayon de laser rosâtre passa en crépitant près de son oreille.

L'instant d'après, une sorte de houle souleva les broussailles. Derron n'eut qu'une brève vision de quelque chose qui le chargeait, quelque chose de bas sur quatre pattes, large comme un camion. Il abaissa d'un coup sec sa mâchoire à l'intérieur de son casque, appuyant de la sorte sur la détente de son propre émetteur de laser. Un pâle jet lumineux fusa en crépitant au milieu du front de l'esclave, automatiquement pointé sur la cible que fixaient les yeux de l'androïde. Le rayon effleura les boules de métal tenant lieu de face au berserker qui chargeait et alla exploser en pulvérisant un arbuste dans un nuage de flammes et de vapeur.

Le coup aurait pu faire des dégâts, car il brisa net l'élan du berserker en pleine course, l'obligeant à s'aplatir en toute hâte derrière un monticule garni de touffes d'herbe, précaire abri d'à peine un mètre cinquante de haut.

Quelque peu surpris de sa propre audace, Derron contre-attaqua aussitôt, faisant ramper son unité-esclave autour du monticule. Deux voix provenant des Opérations tentèrent au même instant de lui donner des conseils mais, si valables

qu'ils fussent, il était trop tard et Derron ne pouvait plus reculer.

Il chargea en plein tournant le berserker, hurlant dans son casque tout en envoyant une décharge de son laser. Le monstre qui se trouvait devant lui avait l'apparence d'un lion de métal, mais trapu et très large ; à la faveur d'une seconde d'hésitation, Derron aurait pu battre en retraite car, malgré son entraînement, il avait l'illusion très nette d'être sur le point de catapulte sa propre chair sur le monstre de métal.

Toujours est-il que les circonstances ne lui permirent pas de flancher. L'esclave fonça à toute vitesse sur le berserker, et la collision des deux machines ébranla les arbres du marais.

Très vite Derron se rendit compte que le choix d'une machine de combat anthropomorphe dans cette opération n'avait guère été judicieux. Il sautait aux yeux qu'une lutte au corps à corps n'avait aucune chance de réussir contre un ennemi dont les réactions n'étaient pas limitées par la lenteur des nerfs protoplasmiques. Malgré toute l'énergie infusée à l'unité-esclave, Derron ne pouvait que tenir bon désespérément, s'agrippant au berserker dans une sorte de double prise de tête, tandis que ce dernier se cabrait et dansait comme une bête de somme sauvage, essayant de se débarrasser de ce fardeau qu'était l'androïde mixte.

Maintenant que le combat était engagé, chacun voulait veiller au grain. Les voix d'au moins deux officiers supérieurs des Opérations du Temps braillaient des ordres et des objurgations aux

oreilles de Derron, tandis que la verte forêt tourbillonnait autour de lui, trop vite pour que ses yeux et son cerveau puissent en trier les images. Dans une pensée-éclair, il s'aperçut que ses pieds s'agitaient inutilement au bout de ses jambes d'acier, écrasant des arbrisseaux, tandis que le monstre le faisait tourner. Il essaya de faire pivoter sa tête de manière à braquer l'œil de cyclope de son laser sur l'ennemi, mais il n'y avait rien à faire. Il tentait désespérément d'enserrer par une prise plus forte de ses bras d'acier le cou épais du berserker, quand soudain ce dernier se dégagea ; Derron dut reculer.

Avant même que l'unité-esclave ait eu le temps de bondir vers un abri, le berserker lui sauta dessus, plus rapide qu'un taureau furieux. Derron actionna rageusement son laser. A la pensée que le berserker allait fouler aux pieds et démolir l'unité-esclave sans que lui-même ressentît la moindre douleur, il eut une folle envie de rire. La bataille allait être perdue et il pourrait abandonner la partie.

Mais ce fut à cet instant que le berserker prit la fuite devant les fulgurations du laser déchaîné de Derron. La machine sauta parmi les arbres avec la légèreté d'un cerf et disparut. En proie au vertige – car l'unité-maître avait bien entendu pivoté sur ses montures en même temps que pivotait l'esclave –, Derron tenta de se dresser sur son séant, au flanc du fameux petit monticule contre lequel il avait été rejeté. Il comprenait à présent pourquoi le berserker s'était retiré si spontanément. Un organe important de l'esclave avait été démoli, de sorte

que ses jambes d'acier traînaient, aussi flasques et inutiles que celles d'un homme à l'épine dorsale brisée.

Mais le laser de l'unité-esclave était toujours en état de fonctionner. L'ordinateur cérébral du berserker avait décidé qu'il n'avait rien à gagner en restant là, à échanger des coups mortels avec un adversaire estropié mais encore dangereux, alors qu'il pouvait poursuivre ailleurs la besogne pour laquelle il était programmé, c'est-à-dire tuer des êtres vivants.

Les voix firent un dernier commentaire :

— Odegard, pourquoi diable... ? Oh, débrouillez-vous !

Puis il y eut un déclic dans les écouteurs quand elles se turent, écoeurées. Il les imagina comme un vol de vautours prêts à s'abattre sur une autre victime. Si ses collègues rencontraient semblables difficultés depuis leur parachutage sur le terrain, l'ensemble de l'opération courait à un bide d'une envergure telle que chacun chercherait d'abord à se couvrir personnellement...

De toute façon, il se trouvait toujours à pied d'œuvre, avec seulement une moitié d'unité opérationnelle, et il se sentait encore plus écoeuré par son échec. Son espoir d'arranger rondement les choses d'une manière ou d'une autre s'était évanoui, en même temps que sa hantise des responsabilités, du moins pour l'instant. Tout ce qu'il souhaitait maintenant, c'était de faire une nouvelle tentative contre l'ennemi.

En se servant des seuls bras de l'esclave, il prit une position assise, en contre-pente du flanc

conique d'une sablière détrempée de dix à quinze mètres de diamètre. Rien n'y poussait.

Il regarda autour de lui. La plupart des arbres les plus proches étaient en piètre état ; ceux qui n'avaient pas été brisés au cours du combat étaient tout noirs et fumants de ses jets de laser désordonnés.

Qu'était devenu le jeune garçon ?

Jouant des mains avec acharnement, Derron parvint à remonter vers un endroit proche du rebord en forme d'entonnoir de la fosse. Il reconnut, à quelque distance, le grand arbre en haut duquel le garçon s'était réfugié pour sauver sa peau. Mort ou vif, l'enfant avait disparu.

Soudain, une petite avalanche fit glisser une fois de plus l'esclave éclopé vers le fond de l'entonnoir sablonneux.

Un entonnoir ?

Derron finit par reconnaître l'endroit où l'unité-esclave venait de tomber.

C'était le piège d'un prédateur fouisseur, une espèce de carnivore qui avait été – ou serait – exterminée au cours de la préhistoire. Au même instant, son regard rencontra deux yeux grisâtres, enfoncés dans une tête terrifiante émergeant du borbier qui comblait le fond de la fosse.

Matt se tenait juste derrière le petit Dart lorsque tous deux risquèrent très prudemment un coup d'œil à travers les broussailles sur le piège du fouisseur. Les autres Humains attendaient à quelques centaines de pas plus loin, se reposant de leur marche tout en grignotant des larves et des racines.

Matt n'eut qu'un bref aperçu d'une tête au-dessus du rebord de l'entonnoir. Certainement pas une tête de fouisseur. Celle-là était presque aussi arrondie et lisse qu'une goutte d'eau.

— Je crois que c'est un lion de pierre, chuchota Matt.

— Oh, non ! répondit Dart dans un souffle. C'est un homme, un géant, l'homme de pierre dont je t'ai parlé. Ah ! comme il s'est battu avec le lion de pierre ! Mais je n'ai pas attendu de voir la fin, j'ai sauté de l'arbre et je me suis sauvé.

Matt hésita puis fit un signe de tête à Dart. Ils se courbèrent tous deux et rampèrent en avant puis, s'abritant derrière un autre buisson, risquèrent un nouveau coup d'œil. Maintenant ils pouvaient plonger leurs regards dans la fosse.

Matt ouvrit la bouche et faillit crier d'émerveillement. Le fouisseur des bas-fonds avait émergé de sa vase et s'élançait brusquement en

avant. Alors l'homme de pierre se contenta de donner une simple claque sur le nez de la bête, comme on frappe un enfant, et, se mettant à hurler comme un enfant corrigé, le fouisseur plongea de nouveau dans son eau bourbeuse.

L'homme de pierre murmura des paroles désolées dans une langue étrange, comme s'il évoquait des esprits, frappant en même temps ses jambes qui semblaient mortes. Puis, à la force des bras, il tenta de se creuser un chemin pour se hisser hors de la fosse. L'homme de pierre faisait voler le sable, aussi Matt songea-t-il qu'il arriverait tôt ou tard à ses fins, bien que cela parût demander beaucoup d'efforts.

— Me crois-tu maintenant ? chuchota Dart d'une voix mordante. C'est bien lui qui a combattu le lion de pierre, je l'ai vu.

— Oui, oui, je te crois.

Tout en restant accroupi hors du champ de vision de l'être qui se trouvait dans la fosse, Matt entraîna le jeune garçon vers le reste du groupe. Il supposait qu'une lutte entre deux titans pareils pouvait être à l'origine des arbres brûlés ou brisés qui l'avaient d'abord intrigué ainsi que du raffut que les Humains avaient entendu. Tandis qu'ils rebroussaient chemin, il tourna en rond parmi les arbres dans l'espoir de découvrir un énorme cadavre brillant. Il avait très envie de voir un lion de pierre mort ; cette image chasserait peut-être cette autre de son esprit : l'image de ce qu'un lion de pierre avait fait à ses deux jeunes épouses.

Sous le couvert des buissons, Matt discuta des événements avec les adultes les plus intelligents.

— Je veux m'approcher de cet homme de pierre, dit-il, j'aimerais essayer de l'aider.

— Pourquoi ?

Il avait du mal à trouver les mots pour répondre. Il brûlait du désir de s'allier avec n'importe quelle puissance capable de s'opposer à un lion de pierre. Mais il y avait autre chose ; en effet, cet homme de pierre paraissait à bout de forces.

Les autres l'écoutaient, marmonnant leurs doutes. Finalement, la plus vieille femme de la tribu ouvrit un petit sac en peau de lézard où elle conservait également la semence du feu et en tira les phalanges des doigts de sa devancière. Par trois fois elle secoua ces osselets, puis elle les jeta par terre et en étudia la disposition.

Mais l'homme de pierre n'apparaissait pas dans les osselets, et elle ne pouvait donc formuler aucun conseil.

Plus il y songeait, plus s'affermissait la résolution de Matt.

— Même s'il se montrait hostile, il ne pourrait pas nous pourchasser avec ses jambes mortes. Aussi je veux l'aider.

Cette fois-ci, l'oreille fine de l'esclave décela l'approche des Humains, malgré leurs efforts pour ne faire aucun bruit.

— Il m'arrive de la compagnie, annonça-t-il à voix basse.

Il n'obtint pas de réponse immédiate des trop nombreux chefs qui contrôlaient l'opération ; et il s'en accommodait fort bien pour l'instant.

Maintenant, les Humains approchaient et les plus audacieux venaient d'apparaître, contournant les troncs d'arbres et les buissons qui les cachaient pour jeter des regards inquiets sur l'unité-esclave. Quand ils lui virent la tête levée, qui les regardait, ils s'avancèrent à découvert, montrant leurs mains sans armes. Derron leur fit un signe amical en ouvrant une de ses mains métalliques ; il avait besoin de l'autre pour maintenir l'esclave dans la position assise.

Les Humains étaient rassurés par son calme, ses gestes pacifiques et surtout par son infirmité évidente. Ils ne tardèrent pas à se montrer tous les vingt au grand jour, échangeant des réflexions à mi-voix, les yeux baissés vers la fosse.

— Quelqu'un m'écoute-t-il ? murmura Derron dans son micro. Il y a foule ici. Procurez-moi un linguiste.

Depuis le début des Opérations du Temps, les Modernes avaient fait un effort désespéré pour apprendre toutes les langues mortes de Sirgol en déposant des microphones camouflés dans diverses époques du passé où existaient des peuplades que l'on voulait étudier. On avait poussé très loin le programme, mais la tâche était immense ; seules deux personnes avaient réussi à apprendre des rudiments du langage de ces semi-nomades du Néolithique, et ces personnes étaient à l'heure actuelle des gens très occupés.

— Odegard ! — L'appel tonitrué dans son casque fit tressaillir Derron. On eût dit la voix du colonel Borss. — Ne laissez pas s'en aller ces gens-là, même si votre unité est endommagée, elle peut

encore les protéger !

Derron soupira tout bas :

— Compris. Fait-on le nécessaire pour mon linguiste ?

— Nous essayons de vous en procurer un. Vous vous trouvez en zone vitale. Essayez de protéger ces gens jusqu'à ce que nous puissions vous envoyer du secours.

— Compris.

Rude situation que celle d'un Néolithique assiégé par les berserkers ; mais, tout compte fait, peut-être valait-il mieux se trouver ici, enfermé dans son unité-esclave, que là-bas, dans le désordre et la confusion qui devaient régner à la Section.

— Un homme de cette taille doit forcément beaucoup manger, dit quelqu'un à Matt sur un ton réprobateur.

— Avec ses jambes mortes, je ne pense pas qu'il survive assez longtemps pour manger beaucoup, répondit Matt.

Il s'efforçait de persuader un de ses compagnons de lui prêter la main pour sortir l'homme de pierre de la fosse. Lequel les observait tranquillement, comme s'il avait confiance en leur aide.

L'homme qui s'opposait à Matt fut enchanté de lui renvoyer la balle.

— S'il ne doit pas vivre longtemps, à quoi bon essayer de le secourir ? De toute façon, il n'appartient pas à notre tribu.

— Non, il n'est pas des nôtres, mais c'est égal...

Matt cherchait ses mots pour exprimer sa pensée, pour tirer au clair ses propres sentiments. Cet homme de pierre qui avait risqué sa vie pour sauver Dart faisait partie de quelque communauté plus vaste à laquelle appartenait également la tribu. Une communauté de tous les humains, qui s'opposait aux bêtes féroces et aux démons qui tuaient des hommes jour et nuit.

— Il y a peut-être d'autres géants de sa tribu aux alentours, intervint un autre compagnon. — Quelques-uns jetèrent des coups d'œil inquiets derrière eux. — Il serait bon d'avoir des amis de cette force.

Cette suggestion ne trouva pas d'écho ; l'idée d'amitié ou d'hostilité vis-à-vis d'autres groupes n'avait guère d'importance dans la vie de la tribu.

— Celui-ci veut être notre ami, gazouilla le jeune Dart.

— C'est ce que voudrait n'importe quel infirme qui aurait besoin d'aide, raila la doyenne.

Une voix féminine domina le bourdonnement de ruche qui s'assourdit dans le casque de Derron et lui donna une traduction plutôt hésitante d'une partie de la discussion. Mais au bout de quelques instants, la fille fut appelée ailleurs pour venir en aide à un autre opérateur. Derron surprit des conversations qui provenaient de la salle des Opérations ; il apprit que jusqu'à présent deux berserkers avaient été détruits mais que dix unités-esclaves étaient perdues. Et bien souvent l'aspect de ces unités terrifiait et faisait fuir ceux qu'elles étaient censées protéger.

— Dites-leur de faire semblant d'être éclopés, conseilla Derron. Quant à moi, tant pis, je me passerai de linguiste. Ça m'évitera le risque de me tromper sur tel ou tel mot. Mais pourriez-vous larguer quelques-unes de nos armes défensives pour mes gens ? Si nous attendons le retour du berserker, il sera trop tard.

La machine contre laquelle il s'était battu s'était éloignée, sans doute à la recherche d'un autre groupe, mais il n'était pas exclu qu'elle revienne.

— Il faudrait des grenades, reprit-il, pas des flèches. Il n'y a qu'un seul homme dans le tas qui possède un arc.

— On vous prépare tout de suite des armes défensives. Il est dangereux de les leur remettre, sauf absolue nécessité. Imaginez qu'ils s'en servent les uns contre les autres ou contre l'esclave ?

— A mon avis, il est encore plus dangereux d'attendre. Vous pouvez au moins les déposer dès maintenant dans le corps de l'esclave.

A l'intérieur du torse épais de l'unité-esclave il y avait un réceptacle où des objets peu encombrants pouvaient être largués depuis l'avenir sur demande.

— Nous faisons le nécessaire.

Derron ne savait pas s'il fallait le croire ou non, vu la tournure des événements.

Les Humains semblaient toujours en train de discuter au sujet de l'unité-esclave, tandis que l'opérateur maintenait l'androïde assis dans une attitude qu'il espérait patiente et digne de confiance. D'après la brève traduction que Derron avait entendue, le jeune homme de haute taille qui portait un arc en bandoulière plaidait en faveur d'une assistance à l'homme de pierre.

L'homme à l'arc, qui paraissait vaguement le chef de cette tribu, finit par persuader un autre compagnon de lui venir en aide. Ils s'approchèrent d'un des jeunes arbres qui avaient été cisailés au cours du combat et l'arrachèrent de sa souche en tranchant les rudes filaments de l'écorce à coups de hache de silex. Puis les deux audacieux allèrent se pencher sur le piège du fouisseur en tenant l'arbre par les branches, de façon à tendre son extrémité coupée vers l'intérieur de la fosse où l'esclave parvint à l'agripper.

Les deux hommes se mirent à tirer, mais le poids du fardeau les fit grogner de stupeur. Le jeune garçon qui s'était réfugié dans l'arbre vint leur donner un coup de main.

— Odegard, ici le colonel Borss, fit une voix pressante dans le casque. Nous savons maintenant quel est l'objectif des berserkers. Le premier langage écrit de la planète est né tout près des lieux où vous vous trouvez. Il est possible que ce soit chez les descendants des gens avec qui vous êtes en contact en ce moment même. Nous n'en sommes pas sûrs et les berserkers non plus ; en tout cas, votre tribu fait certainement partie de leur objectif.

Derron s'accrochait des deux mains tandis que l'unité-esclave était tirée vers le haut de la fosse.

— Merci du renseignement, mon colonel. A propos, quand recevrai-je les grenades que j'ai demandées ?

— Nous vous expédions en vitesse deux autres esclaves, mais nous avons des problèmes techniques. Trois engins ennemis ont été détruits à présent... Des grenades ? — Il y eut une brève interruption. — On me dit qu'on vous envoie quelques grenades.

La voix du colonel fut coupée par un déclic.

Le sauvetage terminé, toute la tribu recula de quelques pas, plongée dans le silence et observant avec soin la machine. Derron se redressa sur un bras et réitéra ses gestes pacifiques de l'autre.

Dès que les assistants se sentirent rassurés sur le compte de l'esclave, ils furent repris par d'autres préoccupations. Le soleil couchant les rendait

nerveux et ils se retournaient sans cesse pour le regarder tout en discutant. Derron n'avait pas besoin de linguiste pour comprendre qu'ils s'inquiétaient de trouver un abri pour la nuit où ils seraient en sécurité.

En un tournemain ils rassemblèrent leurs quelques objets personnels et se mirent en route avec l'allure de gens qui reprenaient leur activité habituelle. L'homme à l'arc s'adressa plusieurs fois à l'unité-esclave et parut déçu que ses paroles ne soient pas comprises, mais il ne pouvait pas s'attarder. Et on laissa l'homme de pierre se débrouiller comme il pouvait.

Derron se traîna donc en queue de colonne. Il ne tarda pas à constater qu'en terrain plat il pouvait faire avancer assez bien l'androïde qui marchait sur les jointures de ses mains comme un singe à l'échine brisée. Les Humains se retournaient souvent pour jeter un coup d'œil sur cette monstruosité pathétique en manifestant des émotions diverses. Mais, plus fréquemment encore, ils regardaient derrière eux, redoutant quelque chose qui pouvait être sur leur piste.

Eux ne s'attendaient peut-être pas au retour du berserker, mais pour Derron, cela ne faisait aucun doute. Les traces de l'unité-esclave qui traînait les jambes rendraient l'ennemi un peu plus prudent mais ne l'empêcheraient sûrement pas de revenir à la charge.

Le colonel Borss reprit la communication :

— Odegard, sur nos écrans le champ de perturbation du berserker s'est éloigné vers le sud mais il revient dans votre secteur ; vous aviez

raison quand vous avez parlé de fausse piste. C'est le seul sur lequel nous n'ayons pas encore mis le grappin, mais il occupe le secteur le plus vital. Voici, à mon avis, ce que nous allons faire : les deux esclaves qui vous sont envoyés en renfort seront en place dans quelques minutes. Ils marcheront de part et d'autre de votre itinéraire, en léger retrait ; je ne veux pas effrayer et faire fuir vos gens avec trop d'apparitions d'hommes en métal, nous avons eu assez d'ennuis avec ça aujourd'hui. Lorsque votre tribu s'arrêtera quelque part pour la nuit, vous resterez avec elle et nous placerons les deux nouveaux esclaves en embuscade.

— Compris.

Derron poursuivit sa marche sur les bras ; l'unité-maître se soulevait et retombait, épousant les soubresauts de l'esclave sur le terrain défoncé. Il fallait que d'une certaine manière l'opérateur se sente réellement présent dans le passé.

Derron passa le plan du colonel en revue : il lui parut raisonnable. Et, s'il s'en tenait à son interprétation de la loi des moyennes, d'ici peu tout devrait aller bien.

Le crépuscule tombait, noyant le paysage dans une sorte de sombre beauté. Les Humains déambulaient entre la vallée marécageuse, à demi boisée, qu'ils avaient à main droite et de basses collines rocheuses, à proximité sur la gauche. L'homme à l'arc, dont le nom paraissait être Matt, observait constamment ces collines tout en marchant.

— Que deviennent ces grenades ? Opérations ?

Quelqu'un m'entend-il ?

— Nous sommes en train de préparer l'embuscade, Odegard. Nous n'avons pas envie que vos gens lancent des grenades sur *nos* machines.

Le raisonnement tenait debout, se dit Derron. Et son esclave ne pouvait rien lancer avec précision tant qu'il lui fallait avancer sur les mains sans perdre son équilibre.

Matt, le guide, changea de direction et se mit à escalader vivement une colline. Ses compagnons s'empressèrent de le suivre. Derron vit qu'on les dirigeait vers l'entrée étroite d'une caverne qui se découpait dans une falaise abrupte et basse, comme une porte dans la façade d'une maison. Un peu avant d'arriver à la caverne, tout le monde s'arrêta. Derron les avait presque rattrapés lorsqu'il vit Matt préparer son arc et encocher une flèche. Puis un autre homme jeta une grosse pierre dans les ténèbres de la grotte. Juste à l'entrée, un coude en *L* empêchait toute visibilité.

Aussitôt les entrailles de la caverne répercutèrent un grognement qui fit détalier les Humains, dont l'instinct de conservation était souvent mis à rude épreuve.

Lorsque l'ours des cavernes vint répondre à la porte, il ne trouva que l'esclave, infirme abandonné sur le seuil.

L'esclave, dans sa condition présente, n'avait pour ainsi dire aucune espèce d'équilibre, aussi le premier coup de patte de l'ours le fit-il basculer. Bien que couché sur le dos, Derron riposta, écrabouillant le museau du plantigrade, ce qui lui fit pousser un hurlement à glacer le sang.

Plus coriace qu'un fouisseur, l'ours voulut happer dans ses crocs la tête de l'unité-esclave. Toujours aplati sur le dos, Derron souleva l'animal de ses bras d'acier et lui fit dévaler la colline. Du large !

Le premier hurlement n'avait été qu'une timide vocalise comparé au second. Derron n'avait pas l'intention de briser la ligne de vie de quiconque, même d'un animal, mais le temps passait. Il projeta l'ours un peu plus loin cette fois. La bête ne fit qu'un seul bond, retomba sur ses pattes et se mit à filer en vitesse tout droit dans le marais. L'écho de ses hurlements se perdit vite au loin.

Les Humains se rassemblèrent de nouveau autour de l'entrée de la caverne, oubliant pour une fois de regarder derrière eux. Derron eut le sentiment qu'ils étaient sur le point de tomber à genoux et de l'adorer. Avant qu'une pareille chose n'arrive, il traîna son intermédiaire dans la caverne et sonda l'obscurité – les yeux de l'esclave s'adaptèrent aussitôt aux longueurs d'ondes disponibles – pour s'assurer qu'elle était inoccupée. Matt venait de faire là une bonne trouvaille ; il y avait assez de place à l'intérieur de cette caverne, étroite et haute, pour y abriter toute la tribu, et elle disposait d'une deuxième ouverture, plus petite et qui ressemblait à une fenêtre, au fond en haut de la paroi.

En sortant il trouva les Humains occupés à ramasser du bois mort sous les arbres en bordure du marais afin de pouvoir allumer un grand feu à l'entrée de la caverne. Très loin, de l'autre côté de la vallée marécageuse, une petite étincelle orange

indiquait le campement de quelque autre tribu, dans la brume violacée de plus en plus dense de la nuit tombante.

— Opérations ? Comment se présente cette embuscade ?

— Les deux autres unités s'installent à leurs postes en ce moment pour prendre l'ennemi au piège. Ils ne vous perdent pas de vue à l'entrée de la caverne où vous vous trouvez.

— Parfait.

Que les Humains allument donc leur feu et attirent le berserker. Ils seraient en sécurité dans une caverne bien gardée tandis que l'ennemi tomberait dans la chausse-trape.

Une des vieilles femmes tira d'un petit sac fait d'une sorte de peau de lézard coriace un fagot d'écorces qu'elle déroula pour en extraire un tison fumant. Avec force incantations et grâce à l'emploi judicieux de débris de bois, elle eut tôt fait d'allumer un feu de camp. Ses premières flammes éclairèrent vivement la nuit tombante.

L'androïde entra le dernier dans la caverne, juste derrière Matt. Derron le fit asseoir en l'appuyant contre la muraille, dans la courbe en forme de *L*, et il put enfin relâcher ses bras avec un grand soupir de soulagement. Bien qu'aidé par les servomoteurs, il avait fait beaucoup d'exercice.

Soudain, dans la nuit extérieure se déchaîna un crépitement de lasers et un choc de machines blindées qui s'affrontaient. Dans la caverne, les gens se levèrent d'un bond.

A la lueur des rayons laser, Derron vit Matt saisir son aie tandis que d'autres hommes ramassaient des pierres et que Dart grimpait sur un

haut rocher au fond de la caverne. Par la petite fenêtre dans la muraille rocheuse le garçon regardait ce qui se passait au-dehors, les reflets des lasers éclairant son visage terrifié.

Les éclairs et le fracas cessèrent tout à coup. Le monde plongea dans un silence de mort. De longues secondes s'écoulèrent.

— Opérations ? Opérations ? Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé à l'extérieur ?

— Oh, mon Dieu... — La voix était si tremblante qu'il ne put l'identifier. — Rayez les deux unités-esclaves ! On dirait que cette maudite machine a des réflexes irrésistibles...

Le feu de camp vint exploser subitement dans la caverne, sans doute propulsé par un pied d'acier griffu, de sorte qu'une pluie d'étincelles et de brandons ricocha sur la muraille inclinée juste en face de l'entrée étroite et vint mourir sur le sol de la caverne. Le berserker devait s'assurer qu'il n'y avait pas une deuxième issue par où les hommes pouvaient fuir. Il devait savoir que l'unité-esclave endommagée se trouvait à l'intérieur, mais son cerveau froid avait appris à mépriser ce que les esclaves androïdes des Opérations du Temps étaient capables de faire contre lui. Certain que sa proie ne pouvait plus lui échapper, il entreprit de franchir le seuil de la caverne.

A cet instant retentit un formidable grincement métallique : apparemment, l'entrée n'était pas tout à fait assez large pour le monstre.

— Odegard, nous sommes prêts à vous envoyer maintenant une douzaine de flèches. Des charges percutantes d'explosif sont modelées dans leurs

pointes.

— Des *flèches* ? Je voulais des grenades. Je vous ai dit que nous n'avions qu'un seul arc et que la place nous manque pour...

Mais l'ouverture au fond de la cave pouvait servir de meurtrière à un archer.

— Soit, envoyez des flèches, mais envoyez quelque chose !

— Les flèches sont larguées. Odegard, nous avons un opérateur tout prêt dans une autre unité-maître. Nous pouvons vous faire relever...

— Inutile. Je me suis habitué à manœuvrer cet androïde à l'échine brisée, et lui ne saurait pas.

Le berserker était en train de racler et de marteler le renflement rocheux qui le séparait de sa proie dans un vacarme infernal. Un signal dans son casque prévint Derron de l'arrivée des flèches et, en se servant des mains de l'unité-esclave, il tira les verrous et ouvrit le torse de métal. Tandis que la tribu entière l'entourait dans l'ombre, arborant des mines graves et fixant sur lui des regards étonnés, il sortit une dizaine de flèches de son cœur de métal et les offrit à Matt.

Matt n'avait pas besoin de mode d'emploi pour ces flèches, malgré leur apparition magique. Le chasseur hésita une seconde, puis il prit avec respect les projectiles tout en s'inclinant légèrement devant l'esclave. Il fila ensuite vers le fond de la caverne et gravit le rocher qui donnait accès à la fenêtre naturelle. Celle-ci lui aurait procuré une embrasure bien abritée pour le tir à l'arc... s'il n'y avait eu les rayons laser.

Mais du moment que les lasers existaient, l'unité-esclave devait avoir pour tâche d'attirer sur elle le premier rayon et de retenir le plus longtemps possible l'attention du berserker. Pourvu que Matt fût un tireur adroit ! Centimètre par centimètre, Derron déplaça son corps de métal éclopé vers la courbe du *L*. Il sentait les coups du berserker se répercuter à travers le rocher qui lui servait de support et il avait l'impression qu'il lui suffirait d'étendre le bras pour le toucher. Il attendit, le regard tourné vers le fond de la grotte, et, quand il vit Matt encocher une flèche sur son arc, il contourna brusquement le coin, avec sa façon ridicule de marcher sur les mains.

Le berserker venait justement de reculer pour prendre un nouvel élan vers le seuil. Bien entendu, son rayon devança celui de Derron. Mais l'armure

de l'esclave tint bon et Derron avança à quatre pattes et riposta en tirant à bout portant. Si le berserker aperçut Matt, il n'en tint pas compte, persuadé qu'un tir de flèches ne jouerait aucun rôle dans l'affrontement.

Mais la première fut décochée droit au but. Derron vit le fut du projectile s'écarter mollement tandis que la pointe explosait en un globe de feu qui laissa un trou gros comme le poing dans l'armure du berserker, entre le paleron et une patte de devant.

La machine perdit l'équilibre, alors même que son laser était dardé sur Matt. Derron continua d'avancer vers le monstre de guerre sur ses mains d'acier sans cesser de braquer son rayon. Les buissons surmontant la petite falaise avaient pris feu, mais Matt se dressa bravement et décocha sa deuxième flèche avec autant de précision que la première. La charge atteignit le berserker sur le flanc et le fit chanceler sur ses trois pattes indemnes. Et c'est alors qu'il devint incapable de se servir de son laser, car Derron s'était suffisamment approché pour balancer son lourd poing de métal et fracasser le verre épais de l'œil-projecteur.

Alors la lutte commença. La force de l'esclave, qui n'avait plus que ses deux bras, égalait celle du berserker qui n'avait plus qu'une patte antérieure fonctionnelle. Mais les réflexes de l'ennemi restaient toujours supérieurs à ceux de l'homme. Derron tenait le coup de son mieux, mais le décor ne tarda pas à tourner de nouveau autour de lui et il se retrouva à terre.

Il agrippa une des jambes qui l'écrasaient et s'y cramponna comme il put, essayant d'immobiliser le berserker comme une cible. Pourquoi ne tirait-on plus de flèches ?

Le laser de Derron était démoli. Le berserker était encore trop grand, trop lourd, trop rapide. Tandis que l'androïde saisissait une de ses pattes fonctionnelles, les deux autres continuaient à marcher lourdement et à piétiner... arrachant net un des pieds inutiles de l'unité-esclave. L'homme de métal allait être mis en pièces. Pour une raison inconnue, on ne tirait plus de flèches...

Ensuite Derron n'eut qu'une vision rapide d'un corps qui arrivait en trombe. C'était Matt qui se jetait directement dans la mêlée, brandissant dans chaque main une poignée de flèches magiques. Hurlant, comme s'il était pourvu des ailes d'un dieu, il plongea ses engins porteurs de foudres dans le dos de l'ennemi.

Les charges explosèrent dans les entrailles mêmes du berserker. Puis il y eut une formidable déflagration à l'intérieur du monstre, qui fit éclater les deux machines. Ainsi prit fin de combat.

Derron parvint à extraire l'épave surchauffée de l'unité-esclave coincée sous la masse de métal incandescent, tordu et bouillonnant : son ex-ennemi. Puis il dut s'arrêter pendant quelques instants, épuisé. Il vit Dart sortir en courant de la caverne, le visage ruisselant de larmes, tenant l'arc de Matt dont la corde cassée pendait.

Derron redressa son androïde sur son séant. La plupart des Humains s'attroupaient autour de quelque chose qui était étendu non loin de là sur le

sol. Matt gisait à l'endroit où la dernière convulsion de l'ennemi l'avait projeté. Il était mort, éventré, les mains carbonisées, le visage écrasé, méconnaissable... Puis les yeux s'ouvrirent dans ce visage mutilé. Matt haleta convulsivement, frissonna et continua de respirer.

Les Humains s'écartèrent sur son passage tandis que Derron traînait son androïde défoncé au côté de Matt et relevait doucement le jeune homme. Les femmes pleuraient et quelques hommes se mirent à entonner un chant lancinant. Matt était trop à bout de forces pour tressaillir au contact du métal brûlant.

— Bon travail, Odegard ! fit le colonel Borss dont la voix s'était affermie. Cela met fin à l'opération. Nous allons vous faire parvenir une trousse de secours pour votre gars, sa ligne de vie a peut-être de l'importance.

— Il est en bien trop mauvais état. Emmenez-le avec ma machine.

— Je ne suis pas autorisé à ramener quelqu'un...

La voix s'assourdit, hésitante.

— Ici, sa ligne de vie est brisée, mon colonel, quoi que nous fassions. C'est lui qui a gagné pour nous la bataille, et le voici éventré.

— Très bien, nous allons l'amener. Tenez-vous prêt pendant que nous mettons au point le réglage.

Entre-temps, la tribu avait craintivement formé le cercle autour de l'unité-esclave et du moribond. Il était probable que cette scène serait assimilée en quelque sorte à un mythe encore existant ; on retrouverait peut-être un jour la légende du héros

agonisant et de l'homme de pierre parmi les premiers écrits de Sirgol. Les mythes, se dit Derron, ont bon dos pour expliquer toutes sortes de miracles.

Sur le seuil de la caverne, la vieille femme avait des ennuis avec son amadou en essayant de rallumer le feu de camp. Une jeune fille qui se tenait près d'elle hésita un moment, puis descendit en courant vers la carcasse du berserker et embrasa une branche desséchée à sa flamme. Agitant cette branche pour qu'elle reste brillante, elle remonta la colline en esquissant un pas de danse.

A présent, Derron était assis dans un cercle de lumière pâissante sur le sol noir du Troisième Stade des Opérations. Le cercle disparut et deux brancardiers accoururent vers lui. Il ouvrit ses bras métalliques pour permettre aux médecins d'emporter Matt, puis, à l'intérieur du casque, ses dents trouvèrent l'interrupteur d'énergie et il immobilisa l'unité-maître.

Il laissa pendre la liste de contrôle de fin de mission. En quelques secondes il s'était dépêtré de l'unité-maître et dévalait les marches depuis la passerelle en corniche. Ruisselant de sueur dans sa combinaison, il se fraya un chemin à travers la foule des techniciens, des opérateurs, des infirmiers et de tous ceux qui avaient envahi le Stade, écartant ceux qui s'approchaient de lui pour le féliciter. Il arriva auprès de Matt au moment où les médecins le faisaient emporter sur le brancard. Des pansements humides enveloppaient déjà les intestins mis à nu du blessé qui était déjà sous

traitement intraveineux.

Matt avait les yeux grands ouverts, encore que son regard n'exprimât bien entendu que de la stupeur. Pour lui, Derron ne représentait qu'une silhouette étrange parmi tant d'autres, mais cette silhouette marchait à son côté, lui serrant l'avant-bras au-dessus de sa main brûlée, jusqu'à l'instant où il perdit connaissance.

Le bruit s'était répandu, comme à la suite d'une information officielle, qu'un homme avait été ramené vivant du fin fond de la préhistoire. Quand ils eurent emporté Matt dans le plus proche hôpital, il était fort naturel que Lisa, comme toute personne qui en avait la possibilité, fût accourue le voir.

— Il est seul, murmura-t-elle, baissant les yeux sur le visage tuméfié dont les paupières clignotaient parfois et se soulevaient. Si seul... tellement perdu. — Elle se tourna anxieusement vers un docteur : — Il vivra maintenant, n'est-ce pas ?

Le médecin eut un pâle sourire.

— Du moment qu'il a survécu jusqu'ici, j'espère que nous pourrons le sauver.

Lisa poussa un profond soupir de soulagement. Bien entendu, sa sollicitude était toute naturelle et partait d'un bon cœur.

— Bonjour, Derron.

Elle lui sourit et se pencha de nouveau au-dessus du brancard, le plus près possible. Elle avait parlé d'une voix absente et n'avait guère prêté attention à Derron.

DEUXIÈME PARTIE

LE CASQUE AILÉ

1

Sa barbe grise et sa robe noire flottant au vent, Nomis se tenait debout, les bras levés, sur une saillie de rocher dominant de trente mètres le furieux bouillonnement des flots. De blancs oiseaux de mer plongeaient dans sa direction puis s'éloignaient avec des cris aigus et ténus, telles des âmes en peine. De chaque côté de Nomis et derrière lui se hérissaient d'autres pitons déchiquetés. Face à ces falaises littorales de basalte noir, c'était l'immensité vibrante de la mer.

Jambes écartées, Nomis était au centre d'une figure compliquée tracée à la craie sur la surface plate du rocher. Alentour étaient disposés les accessoires nécessaires à l'exercice de son art – choses mortes et sèches, choses anciennes et corrompues, que la plupart des hommes auraient préféré voir détruites et oubliées. Et sa mélopée grêle et insistante s'élevait dans le vent :

*Amassez-vous, nuées d'orage, jour et nuit,
Amassez-vous, éclairs, et dévorez le navire !
Dévorez-le, avalez-le, gobez-le.
Le grand vaisseau qui porte mes ennemis !*

Le chant ne s'arrêtait pas là et Nomis le répétait inlassablement. Ses bras maigres tremblaient,

fatigués de brandir bien haut les fragments d'épaves provenant de navires coulés ; au milieu des cris des oiseaux, le vent plaquait sa barbe grise et clairsemée sur son visage.

Aujourd'hui, il ne parvenait pas à se défaire de l'idée que son labeur était vain. Aucun présage de succès ne l'avait visité comme c'était parfois le cas : rêves brûlants, transes ténébreuses coupées d'étranges moments de clairvoyance, surprenants soubresauts mentaux.

Nomis n'avait appelé le malheur sur la tête de ses ennemis que bien rarement au cours de son existence, beaucoup moins souvent que ne le croyaient ceux qui le considéraient avec une terreur respectueuse. Il ne doutait pas un instant qu'on pût accéder par la magie aux forces élémentaires du monde, mais la réussite dépendait autant de la chance que de l'habileté. C'était la troisième tentative qu'il faisait en vue d'engendrer une tempête. L'une seulement avait été apparemment couronnée de succès mais le doute hantait son esprit : peut-être cette tempête aurait-elle de toute façon éclaté, peut-être qu'il était impossible pour un être humain d'asservir et de contrôler pareille force.

Pourtant, si sceptique qu'il fût quant à la réussite de son entreprise, il persistait à œuvrer de son rocher secret comme il le faisait depuis trois jours sans dormir ou presque, tant étaient puissantes sa peur et sa haine de l'homme qui, il le savait, cinglait vers lui, accompagné d'un nouveau dieu et de nouveaux conseillers, pour imposer sa loi à ce pays qui avait nom Queensland.

Son regard sombre était désespérément fixé sur l'horizon. Une troupe d'oiseaux piailleurs passa au large, moqueurs. Nul signe de tempête naufrageuse...

Les falaises du Queensland étaient encore à un jour de mer, droit devant. Dans la même direction mais un peu plus près, un grain se préparait. Le front plissé, les mains négligemment posées sur l'aviron de queue, Harl regardait au loin les risées qui griffaient le gris visage de la mer.

Il suffisait aux trente rameurs, affranchis et guerriers, de tourner la tête pour voir ce courroux marin aussi bien que Harl, et ils avaient assez d'expérience pour parvenir à la même conclusion que lui : si on ralentissait l'allure, le gros des rafales serait passé avant que le bâtiment n'atteigne l'endroit critique, et l'épreuve serait un peu moins rude. Aussi, d'un accord tacite, les rameurs relâchaient-ils leur effort.

Une brise fraîche et légère se leva, faisant claquer les oriflammes en haut des mâts dépourvus de voiles, et les franges de l'auvent de la tente écarlate dressée en travers du pont frémirent. Le jeune homme que Harl appelait son seigneur et roi y était enfermé, seul avec ses pensées. L'expression de Harl se rasséra quand il songea qu'Ay était sans doute en train de faire des plans en vue de la bataille qui ne manquerait probablement pas de s'engager. Il était certain que les tribus indifférentes au nouveau dieu et au vieil empire ne se feraient pas faute de mettre à l'épreuve la volonté et le courage du jeune maître du

Queensland, quoique rien ne permît de mettre en doute sa détermination et sa vigilance.

Harl sourit : il se disait que son jeune seigneur n'était peut-être point en train de dresser des plans de bataille mais plutôt occupé à préparer une campagne pour apprivoiser la princesse Alix. Le mariage lui apporterait un royaume et une armée. On disait belles toujours les princesses, mais la rumeur courait que celle-ci avait aussi de l'esprit. Si elle ressemblait à telle ou telle des jeunes filles de haut lignage qu'Harl avait eu l'occasion de rencontrer, la conquête d'Alix risquerait d'être aussi difficile que celle de n'importe quel chef barbare. Et plus encore au goût d'un robuste guerrier !

Les traits de Harl, qui étaient devenus aussi joviaux que le permettaient les cicatrices qui le balafraient, se renfrognèrent à nouveau. Peut-être que le roi était plongé dans la lecture. Ay était depuis longtemps un fervent des livres et il en avait emporté deux avec lui. Qui sait même s'il ne faisait pas oraison, s'il ne priait pas son nouveau dieu, son dieu de douceur, son dieu esclave ? Car, en dépit de sa jeunesse et de son équilibre, il arrivait parfois au jeune Ay de prendre cette histoire de culte au sérieux.

Ces réflexions n'entamaient en rien la vigilance de Harl, toujours en alerte. Un léger bruit d'eau qui gicle lui fit tourner la tête à bâbord. Instantanément, les pensées qu'il remuait dans sa tête se figèrent comme son sang de guerrier dans ses veines.

La tête d'un dragon de légende, une gueule de

cauchemar, se dressait devant le bateau, se découpant sur l'horizon et le lointain fond de nuages. Elle approchait. C'était à peine si un homme eût pu ceindre de ses deux bras le cou miroitant du monstre, et seuls les démons de la mer savaient à quoi pouvait ressembler son corps invisible. Ses yeux étaient des soleils nébuleux, larges comme des plats d'argent. De puissantes écailles grises recouvraient sa tête et son cou. Le rictus de sa gueule évoquait un cercueil au couvercle à peine entrouvert et intérieurement garni de poignards.

Et ce cou massif, étiré comme un câble, se précipitait droit en direction du plat-bord. Les premiers cris des hommes furent des hurlements indignes de guerriers mais, dans l'instant qui suivit, tous empoignèrent bravement leurs épées. Le grand Torla, le plus fort, se dressa d'un bond sur le banc de nage, et son épée fut la première à s'abattre sur le cou gigantesque et oscillant du monstre.

Mais c'était en vain que l'acier sonnait sur les écailles épaisses dont l'éclat était celui du fer mouillé. Le dragon ne se retourna même pas. Sa tête oscillante s'immobilisa face à la porte de la tente écarlate et de sa gueule effrayante jaillit un hurlement de défi. Harl, qui avait passé son existence entière à guerroyer, n'avait jamais rien entendu de semblable.

Déjà alerté par les clameurs de ses hommes, Ay n'avait pas besoin de cette sommation pour se préparer. Le rugissement de la créature marine ne s'était pas encore tu que le panneau de la tente fut

arraché de l'intérieur, et le jeune roi surgit, casqué, l'écu au bras et l'épée au poing.

Harl ressentit une immense fierté en voyant que le jeune homme ne bronchait pas devant le spectacle qui l'attendait, et sa dextre revint à la vie. Il étreignit le manche de la hache d'acier fixée à sa ceinture.

Le fer glissa sur l'un des yeux d'argent terni du monstre sans lui faire aucun mal tandis que, tous crocs dehors, le mufler terrifiant se catapultait soudain en direction du roi. Ay affronta l'assaut avec vaillance, visant de son épée le sombre gouffre du gosier du dragon.

Mais son coup n'eut pas plus d'effet qu'une piqure d'abeille. Les mâchoires claquèrent, broyant Ay en se refermant. Au bout de son cou démesuré, la tête monstrueuse battit alors en retraite et l'on put voir l'espace d'un instant les bras et les jambes brisées du jeune roi pendant horriblement dans l'étau de sa gueule. Puis il y eut à nouveau un lugubre bruit d'éclaboussures, et l'odieux prodige disparut. La mer brasillante roulait ses flots immuables sous le soleil, refermée sur les secrets qu'elle recelait.

Les heures s'écoulèrent dans un silence presque complet. Le bâtiment tournait en rond, paré pour la bataille, mais il n'y avait rien contre quoi engager le combat. Le grain s'approcha et s'éloigna. Les hommes prirent les mesures nécessaires pour l'affronter sans presque se rendre compte de son passage. Quand la nuit s'annonça, la mer avait retrouvé sa sérénité.

Clignant des yeux face au soleil couchant, Harl

laissa tomber un mot – un seul – d'une voix enrouée :

— Repos !

Il avait récupéré sa hache émoussée et l'avait passée dans sa ceinture. Du drame de tout à l'heure, il ne restait aucun témoignage hormis quelques morceaux de bois arrachés au plat-bord par les écailles dures comme le métal, le casque ailé d'Ay et quelques taches de sang sur le pont.

2

Derron Odegard, récemment promu major, assistait en qualité d'aide de camp à la conférence extraordinaire qu'avait convoquée le nouveau chef des Opérations du Temps, et c'était avec un intérêt autant professionnel qu'amical qu'il suivait l'exposé de son vieux compagnon d'études Chan Amling, à présent major au service de la Recherche historique.

— ... Ainsi que nous nous y attendions plus ou moins, disait ce dernier, les berserkers ont jugé bon de diriger cette fois leur attaque contre un individu. Ils ont naturellement choisi quelqu'un dont l'arrachement à la continuité historique aurait des conséquences désastreuses pour nous.

Amling esquissa un léger sourire tout en balayant du regard les têtes présentes.

— Leur objectif était Ay, le roi du Queensland. IL y a peu de temps encore, la plupart des spécialistes doutaient même de l'historicité de ce personnage, mais certaines observations ont pleinement confirmé et son existence historique et son importance.

Amling alluma une carte électrique et poursuivit avec les gestes d'un professeur faisant un cours magistral :

— Nous voyons représentée ici la phase

intermédiaire du processus de désagrégation et de désorganisation de l'Empire continental qui aboutit à son écroulement final. C'est dans une très large mesure grâce à l'action et à l'influence d'Ay que le Queensland a pu se maintenir au moins dans un état de semi-civilisation et fournir ainsi une base solide à l'essor ultérieur de la civilisation proprement dite de cette planète.

Le nouveau chef des O.D.T. — on disait que son prédécesseur était présentement en route pour la lune ou, en tout cas, pour la surface de Sirgol, en compagnie du colonel Borss et de quelques autres — leva la main comme un élève :

— J'avoue que je suis un peu dépassé. Ay n'était-il pas plus ou moins un barbare, lui aussi ?

— En effet, initialement c'en était un, c'est incontestable. Mais quand il s'est enfin trouvé à la tête d'un territoire, il s'est assagi et l'a fort bien défendu. Il connaissait les méthodes des pirates et nombre de ceux-ci le connaissaient... et préféraient s'en prendre à quelqu'un d'autre.

Personne n'ayant d'autre question à lui poser, Amling s'assit. Un commandant de la section Analyse des Probabilités lui succéda, qui commença d'une voix émue :

— Nous ignorons comment Ay est mort mais nous savons où il a été tué. Sa ligne de vie est maintenant brisée... ici, c'est-à-dire lorsqu'il s'est rendu pour la première fois au Queensland. — L'officier désigna un enregistrement vidéo effectué à partir d'un écran sondeur. — Comme vous pouvez le constater, les lignes de vie des autres membres d'équipage sont

demeurées intactes. L'ennemi escompte sans aucun doute que le dommage historique sera encore aggravé si l'on suppose que ce sont ses propres compagnons qui ont liquidé Ay, et une telle réaction ne me paraît que trop vraisemblable.

Amling avait l'air de vouloir intervenir, pour contester ou, plus vraisemblablement, pour prendre des paris ; Derron se dit que la section des Probabilités lui aurait mieux convenu.

L'orateur s'était interrompu le temps de boire une gorgée d'eau ; il enchaîna :

— A parler franc, la situation semble extrêmement grave. L'onde de choc historique de l'assassinat d'Ay nous atteindra d'ici dix-neuf ou vingt jours et ses conséquences seront très... très sérieuses. Et je me suis laissé dire que nos chances de focaliser le point d'accès de l'ennemi avant dix-neuf jours sont très faibles.

Autour de la table, les visages s'étaient crispés. Seul le nouveau chef des O.D.T. parvenait à garder une expression détendue.

— J'ai bien peur que vous n'ayez raison sur ce point, commandant, dit-il. Certes, nous ne ménageons aucun effort pour le trouver, mais l'ennui est que l'adversaire devient de plus en plus habile à couvrir ses traces. Cette fois, il a attaqué avec une seule machine au lieu de six, ce qui ne facilite pas notre travail, et tout indique que cette unique machine s'est mise à l'abri dès qu'elle a eu commis le meurtre. Elle doit être restée tapie quelque part, prête à faire avorter toutes nos tentatives en vue de rétablir la continuité ; d'ici là, elle se gardera bien de susciter aucun changement

qui nous permettrait de retrouver sa piste.

La discussion prit un tour hautement technique. Evidemment, c'étaient les scientifiques qui menaient le jeu, mais ils étaient loin d'être d'accord sur les mesures que l'on pouvait ou que l'on devait prendre. Quand des attaques personnelles commencèrent de se mêler aux émotions et aux formules qui s'échangeaient, le chef des O.D.T. proposa une interruption de séance d'une demi-heure.

Pour mettre à profit ce répit inattendu, Derron Odegard appela le foyer des infirmières du complexe hospitalier voisin. Lisa y logeait à présent. Elle suivait des cours de formation professionnelle pour devenir soignante. Elle était chez elle et elle était libre. Quelques minutes plus tard, Derron et elle se promenaient dans le parc où ils avaient fait connaissance.

Derron avait une entrée en matière toute prête mais, ces derniers temps, Lisa revenait sans cesse à son sujet de conversation favori.

— La guérison de Matt fait des progrès si rapides que les médecins n'en reviennent pas !

— Bravo ! Il faudra que je passe le voir un de ces jours. Mais peut-être vaut-il mieux attendre que nous puissions nous parler.

— Ah, mais il parle, maintenant !

— Dans notre langue ? Déjà ?

Elle était ravie de pouvoir le confirmer et de pouvoir broder un peu aussi.

— Ils disent que c'est parce qu'il vient d'un passé extrêmement reculé. Ils parlent des effets

que la remontée de vingt mille ans d'évolution a sur l'individu, ils disent quelles énergies d'organisation physiques et cérébrales se déploient alors et s'intensifient. La plupart de ces commentaires m'échappent. Ils parlent de la fusion du matériel et de l'immatériel...

— Oui.

— ... et Matt comprend probablement ce qu'ils disent autant que moi si ce n'est mieux, à présent. Il est presque tout le temps debout. On lui laisse une grande liberté. Il n'entre pas dans les pièces qu'on lui a interdites, il ne touche pas aux choses dangereuses et cætera...

— Oui.

— Oh ! Est-ce que je vous ai dit que le traitement facial a été interrompu ? Les médecins veulent être sûrs qu'il sache parfaitement comment il désire que soit son nouveau visage.

— Oui, j'en ai entendu parler. Lisa, jusqu'à quand allez-vous continuer d'habiter l'hôpital ? Etes-vous vraiment décidée à faire ce métier d'infirmière ou est-ce seulement pour... faire quelque chose ?

Il avait failli dire « pour Matt ».

— Oh... — Lisa se rembrunit un peu. — Je pense parfois que je ne suis pas faite pour cette profession mais je n'envisage pas de quitter l'hôpital dans l'immédiat. Je subis un traitement quotidien de restauration de la mémoire, et c'est pratique d'être sur place.

— Et ce traitement a-t-il du succès ?

Derron savait quel était le diagnostic du corps médical : Lisa s'était trouvée sur la trajectoire du

missile berserker alors que celui-ci n'était encore qu'une onde de probabilité. Pendant un temps, on avait retenu l'hypothèse que la jeune fille était peut-être une émissaire ou une exilée du futur que la descente dans le temps avait rendue amnésique.

Mais les écrans sondeurs n'avaient décelé aucune inversion de ligne de vie. Jamais ni un engin ni un message en provenance de l'avenir n'avait fait intrusion dans le monde moderne. Ou bien les gens de l'avenir avaient de bonnes raisons pour s'abstenir de toute communication, ou bien la future Sirgol était vide d'hommes. Autre possibilité encore : la phase présente de la guerre des berserkers était peut-être entièrement isolée par des paradoxes nodaux. Aucune machine berserker lancée de l'avenir n'était passée à l'attaque. C'était déjà une consolation.

— Non, le traitement ne fait pas grand-chose, murmura Lisa.

La mémoire de sa vie personnelle avant sa rencontre avec le missile était toujours presque entièrement effacée. D'un geste de la main elle coupa court à ce sujet et se remit à parler de Matt.

Derron ne l'écoutait pas. Les yeux fermés, il savourait la sensation de vie qu'il éprouvait chaque fois qu'il était en compagnie de Lisa. Le contact de la main de la jeune fille sur la sienne, la présence du sol sous ses pieds, la chaleur du pseudo-soleil sur sa figure...

Et tout cela risquait de disparaître d'une seconde à l'autre. Une onde missile pouvait traverser des kilomètres de roche protectrice.

L'effilochage du fil tranché de la vie du roi Ay pouvait se propager plus vite que prévu à travers la trame du tissu de l'Histoire.

Derron rouvrit les yeux. Il vit les murs couverts de fresques entre lesquels était enclos le parc souterrain avec ses improbables oiseaux chanteurs. Comme d'habitude, des couples et des solitaires s'y pressaient en foule. Ici et là, le gazon tenace montrait des traces d'usure et les jardiniers avaient dû protéger l'herbe avec des clôtures de fil de fer. Somme toute, c'était là un bien médiocre succédané du monde réel, mais, quand Lisa était à ses côtés, le parc valait pour Derron un lieu de délices.

— Tiens... fit-il. Voici justement l'arbre au pied duquel vous étiez quand je suis accouru à votre secours. Ou plutôt quand vous êtes venue à mon secours.

— Moi ? Je vous ai sauvé ? De quel sort affreux ?

— Sans vous, je serais mort de solitude au milieu de quarante millions de gens. Lisa, je voudrais que vous quittiez le dortoir de l'hôpital.

— Mais où vivrais-je ?

Elle baissa les yeux.

— Avec moi, bien entendu. C'est ce que j'essaye de vous proposer. Vous n'êtes plus une petite fille perdue, vous faites des études pour devenir infirmière, vous êtes une adulte insérée dans la société ; je peux donc vous faire cette proposition. Il y a quelques appartements vides dans le secteur et, si je prends une compagne, j'aurai droit à un assez beau logement. Surtout

maintenant que je suis monté en grade.

Elle lui étreignit la main mais ce fut sa seule réaction. Silencieuse, elle contemplait le sol d'un air songeur.

— Qu'en dites-vous, Lisa ?

— Que m'offrez-vous exactement, Derron ?

— Ecoutez... hier, quand vous me parliez des problèmes de votre nouvelle amie, vous sembliez ne rien ignorer de la nature des relations entre les hommes et les femmes.

— Vous voulez vivre temporairement avec moi, c'est bien cela ?

Sa voix restait tranquille et réservée.

— Rien ne saurait être permanent en ce monde, Lisa. A la conférence d'état-major que je viens de quitter... Mais je n'ai pas le droit de vous parler de cela. Toujours est-il que la situation est inquiétante. Je désire partager avec vous les derniers moments agréables qui nous restent peut-être.

Retombant dans son mutisme, Lisa se laissa guider vers le petit ruisseau qui courait à travers le parc.

— Peut-être souhaitez-vous une cérémonie de mariage, Lisa ? Peut-être aurais-je dû commencer par là et vous demander protocolairement votre main. En vérité, rares seraient ceux qui se scandaliseraient si nous ne nous marions pas en bonne et due forme. En outre, sacrifier le rite nuptial nous ferait gagner du temps et nous éviterait des démarches. Vous croyez que nous agirions mal en nous passant d'une cérémonie de noces officielle ?

— Non, je... je ne le pense pas. Ce qui me tracasse, c'est votre façon de dire que tout est provisoire. J'imagine que c'est valable pour les sentiments ?

— Oui, puisque tout le reste est éphémère. Ce n'est pas que cela me plaise particulièrement, mais qui est capable de dire ce qu'il éprouvera, ce qu'il pensera ou ce qu'il fera le mois prochain ? L'année prochaine ? Il est plus que probable que, dans un an...

Derron laissa sa phrase en suspens.

Lisa trouva enfin les mots qu'elle cherchait :

— Derron, à l'hôpital j'ai appris que la vie des êtres pouvait être rendue moins provisoire. Que les gens devaient s'efforcer de construire, de réaliser, même s'ils n'ont peut-être pas longtemps à vivre.

— Vous avez appris cela à l'hôpital ?

— Enfin... je l'ai peut-être toujours pensé.

Il y avait eu une époque où Derron l'avait pensé, lui aussi. Un an et demi auparavant. Une éternité... Quelqu'un d'autre était alors à ses côtés. Le visage féminin qu'il ne pouvait ni ne voulait effacer de son souvenir remonta à sa mémoire.

— Regardez Matt, par exemple, poursuivit Lisa. Rappelez-vous dans quel état il était. Regardez l'effort de volonté qu'il a fait pour survivre et se rétablir...

Derron l'interrompt :

— Excusez-moi... — Il regarda l'heure, cherchant une excuse plausible pour rompre l'entretien. — Il faut que je me dépêche. Je vais arriver en retard à la conférence.

3

Une unanimité avait fini par se dégager chez les scientifiques, fruit d'une combinaison de calculs et de discussions. A la reprise de la séance, leur porte-parole expliqua la conclusion à laquelle ils étaient parvenus :

— S'il existe une chance de réparer la rupture intervenue dans la ligne de vie d'Ay, il nous faut tout d'abord immobiliser la partie touchée pour minimiser les dommages. Comme lorsqu'on pose une attelle à un os fracturé.

— Et comment met-on une attelle à une ligne de vie ? s'enquit le chef des O.D.T.

L'autre eut un geste empreint de lassitude.

— La seule suggestion que je puisse vous faire, mon commandant, est la suivante : arrangez-vous pour substituer provisoirement quelqu'un à Ay. Quelqu'un qui abordera au Queensland et y tiendra son rôle pour quelques jours au moins. Grâce au communicateur dont il sera muni, cet agent pourra recevoir des instructions au jour le jour. Et si les berserkers ne bronchent pas, il lui sera peut-être loisible de reconstituer tout le reste de la vie d'Ay en ce qui concerne ses aspects essentiels, assez pour assurer notre survie.

— Combien de temps croyez-vous possible de tenir pareil rôle de manière convaincante ?

demanda quelqu'un.

— Je n'en sais rien, répondit le scientifique en ébauchant un sourire. J'ignore si une substitution de cet ordre peut réussir ou non, messieurs. L'expérience n'a jamais été tentée. Cette opération devrait en tout cas nous donner un répit de quelques jours que nous mettrions à profit pour tâcher d'imaginer autre chose.

Le chef des O.D.T. frotta son menton rugueux d'un air méditatif.

— Cette idée est la seule avancée jusqu'à présent. Mais Ay se trouve à quelque chose comme douze cents ans dans le passé. Donc il n'est pas question d'envoyer un Moderne prendre sa place. Exact ?

— Sans doute, hélas, fit un biophysicien. La dégénérescence mentale et la perte de mémoire viennent à partir du seuil de quatre cents ans à peu près.

La voix monotone du chef du Bureau s'éleva à nouveau. Il réfléchissait tout haut :

— Et si nous utilisions une unité-esclave pour cette mission ? Cela marcherait-il ? Non, je ne le crois pas. Leur apparence humaine est insuffisante. Qu'envisager d'autre ? Recruter un contemporain d'Ay capable de se charger de ce travail ?

— L'aspect physique n'est pas un problème majeur, fit l'un des assistants. On ne connaissait pas Ay au Queensland, sinon de réputation, avant son arrivée.

Le colonel Lukas, officier de psychologie aux Opérations du Temps, s'éclaircit la gorge :

— Nous devrions pouvoir faire accepter un

substitut à l'équipage d'Ay, à condition qu'ils *désirent* avec assez d'ardeur que leur seigneur soit vivant et que nous puissions les aspirer dans le présent pendant quelques jours.

— Ça n'est pas impossible, si c'est nécessaire, répondit le chef des O.D.T.

— Bien, poursuivit Lukas en griffonnant sur un bloc qu'il avait sous les yeux. Il faudrait d'abord avoir recours à des drogues pacifiantes... Nous pourrions ensuite découvrir ce que nous avons besoin de savoir sur cet assassinat... Après quoi, quelques jours d'hypnose... Je suis certain qu'on peut y arriver.

— De bonnes idées, Luke. — Le commandant jeta un regard circulaire. — Maintenant, messieurs, avant que ça nous sorte de l'esprit, réglons le premier problème, le plus important : qui sera la doublure d'Ay ?

Il n'y a qu'une réponse à cette question, se dit Derron, et je ne suis sûrement pas le seul à la voir. Cependant, il ne voulait pas être le premier à la formuler. A cause de... bon, juste à cause. Eh bien, *non !* Vingt dieux, pourquoi pas ? On le payait pour penser et il avait la conscience la plus tranquille du monde. Il s'éclaircit la gorge et fit tressaillir ceux qui avaient oublié sa présence.

— Vous voudrez bien rectifier si je me trompe, messieurs. Mais je crois que nous avons sous la main une personne susceptible d'être expédiée à l'époque d'Ay sans risquer de perdre ses capacités intellectuelles, dans la mesure où elle est elle-même originaire d'un passé encore plus lointain.

Harl ne pouvait rien faire d'autre que de continuer à cingler vers le Queensland. Une fois arrivé, il irait trouver le roi Gordobuc et la princesse et, les yeux dans les yeux, il leur dirait ce qu'il était advenu d'Ay. Mais il prenait peu à peu conscience que peut-être on ne le croirait pas. Que faire alors ?

Cette nouvelle responsabilité échappait au moins aux autres guerriers de l'équipage. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que le monstre marin avait attaqué, et ils continuaient d'obéir sans discussion aux ordres de Harl. Celui-ci, bien que le soleil fût bas sur l'horizon, avait l'intention d'obliger les hommes à ramer toute la nuit afin de prévenir les furieuses manifestations de chagrin auxquelles ils ne manqueraient pas de se livrer s'ils se retrouvaient oisifs. Ils ramaient, ils ramaient en aveugles, comme des malades, comme des cadavres ambulants, sans s'inquiéter de savoir où le bateau les menait, les traits figés par la fureur, intérieurement bouleversés.

Parfois, les avirons cessaient leur cadence, s'entrechoquaient ou égratignaient maladroitement la surface de la mer : nul ne le remarquait. Tout en pesant sur sa rame, Torla avait entonné plaintivement un chant funèbre. Malheur à celui qui, le premier, l'affronterait au combat !

A l'intérieur de la tente écarlate, sur le coffre renfermant les trésors d'Ay (encore un problème pour Harl, ce coffre, et un problème qui deviendrait de plus en plus préoccupant à mesure que sa rage et son chagrin s'apaiseraient), le casque ailé trônait à la place d'honneur. Tout ce

qui restait du défunt, désormais...

Dix ans auparavant, Ay était un vrai prince, fils d'un vrai roi. Sa barbe commençait alors à peine à pousser quand Harl était entré à son service – il était devenu le bras droit de l'adolescent. C'était à la même époque que la jalousie et la soif de pouvoir avaient commencé d'exercer leurs ravages parmi la parenté d'Ay – ses oncles, ses frères et ses cousins. Et à présent, son père et presque tous étaient morts, son royaume était perdu, divisé entre des étrangers.

De sa hoirie, il ne restait plus que le pont d'un navire de guerre. Mais cela avait été égal à Harl. Il n'avait jamais protesté contre le goût de la lecture de son jeune maître, ni même contre le culte que ce dernier rendait à un dieu qui s'était fait homme, dieu esclave qui avait prêché l'amour et la miséricorde et qui était mort, les os rompus, sous les éclisses.

Une embardée secoua soudain le bâtiment qui s'inclina et oscilla. Cela ne dura qu'un instant et Harl se demanda si le dragon n'était pas remonté des profondeurs et si ce n'était pas son échine qui avait raclé la quille.

Abandonnant les avirons, les rameurs avaient sorti leurs armes. Mais de dragon, nulle trace. On ne voyait d'ailleurs pas grand-chose. Le brouillard s'était levé avec une rapidité quasi surnaturelle, noyant le bateau. Les derniers rougeoiements du soleil s'étaient métamorphosés en une lueur blême et diffuse derrière cet écran. Regardant autour de lui, la hache de guerre à la main, Harl constata que même les vagues n'étaient plus pareilles. L'air

s'était réchauffé et l'odeur de la mer avait changé.

Les hommes s'entre-regardaient dans cette lumière étrange, serrant nerveusement leurs épées et parlant à mi-voix de sortilèges.

— Souquez doucement droit devant ! ordonna Harl tout en replaçant sa hache dans sa ceinture. Il jugeait préférable qu'ils demeurent occupés, bien qu'il eût pour une fois totalement perdu son sens de l'orientation.

Il passa la barre à Torla et alla se poster en vigie à la proue ; puis, avant que cinquante coups de rames eussent été donnés, il leva la main pour que les hommes s'immobilisent. L'eau gargouillait et faisait des remous autour des pelles arrêtées. Face à la proue, à un petit jet de javelot, une plage de sable avait surgi dans la grisaille. Impossible de dire quelle sorte de terre s'étendait derrière cette plage.

Les murmures de l'équipage se firent plus bruyants à ce spectacle. Chacun savait que, quelques minutes plus tôt, on était loin de toute terre.

— C'est sûrement de la terre ferme.

— On dirait. Je ne serais pas étonné qu'elle disparaisse dans un nuage de fumée. C'est de la sorcellerie !

C'était un tour de sorcellerie : tout le monde était d'accord là-dessus. Mais ce qu'il fallait faire, à supposer que l'on pût faire quelque chose, c'était une autre histoire.

Harl reconnut son ignorance et réunit un conseil de guerre. Après un bref conciliabule, il fut décidé que l'on s'éloignerait de la plage à force de

rames afin de voir s'il était possible de s'arracher au sortilège qui s'était abattu sur l'expédition.

Le soleil était sûrement couché depuis longtemps à présent, mais l'éblouissante lumière qui filtrait à travers la brume ne s'atténuait pas. Au contraire, elle s'intensifiait à mesure que le brouillard se faisait plus ténu.

Lorsque le vaisseau émergea de la brume – Harl commençait à espérer que le sortilège était brisé –, il s'en fallut de peu qu'il ne s'écrasât sur une muraille noire et sans limites qui jaillissait de la mer, rempart incurvé dont on ne distinguait ni le faite ni les abords et qui enveloppait la mer et la masse de brouillard. Au pied de ce mur, dans leur minuscule esquif, les hommes, la tête levée, avaient l'impression de contempler le fond d'une monstrueuse coupe posée à l'envers. Maintenant, l'îlot de brouillard était illuminé par les reflets de feux aussi éblouissants et aussi lointains que des fragments de soleil.

On hurla des prières à l'adresse de tous les dieux et de tous les démons vivants, on s'exclama que l'on avait abordé au ciel, que l'on avait atteint les étoiles, que l'on était arrivé au bout du monde. Les rameurs brisèrent presque leurs avirons dans leur hâte à virer de bord pour s'enfoncer à nouveau dans la brume.

Harl était aussi secoué que ses hommes mais il serait mort plutôt que de le montrer. Un homme s'était effondré sur le pont et il gisait là, les mains sur les yeux, répétant sans cesse : « Enchantement, enchantement... » A coups de pieds, Harl le fit se relever et se saisit de cette idée :

— Ce n'est qu'un nouvel enchantement, voilà tout ! lança-t-il d'une voix tonnante. Ni ce ciel ni ces astres ne sont réels. C'est une illusion suscitée à nos yeux par magie. Eh bien, s'il y a des sorciers qui nous veulent du mal, croyez-moi : ils répandront leur sang et mourront comme n'importe quels hommes ! S'ils veulent s'amuser, nous aussi, nous connaissons un ou deux tours !

Les paroles de Harl leur redonnèrent courage. Ici, dans le brouillard, le monde restait normal et l'on pouvait regarder autour de soi sans risquer de perdre l'esprit.

D'une voix presque ferme, Harl ordonna aux rameurs de rallier la plage entraperçue tout à l'heure.

Ils obéirent et celui qui s'était effondré se mit à ramer le plus fort, toisant ses compagnons de nage comme s'il les défiait de faire une remarque. Mais les plaisanteries ne fuseraient pas avant longtemps.

Ils atteignirent bientôt la plage. Elle était toujours là, bien réelle, bien solide. L'étrave crissa contre le sable et Harl fut le premier à sauter à terre, l'épée au poing. L'eau était plus chaude qu'il ne s'y attendait et, quand elle lui éclaboussa les lèvres, il constata qu'elle n'était pas salée. Mais il n'en n'était plus à s'étonner de pareilles vétilles.

L'instructeur passa devant Derron, frappa à la porte et l'ouvrit. Glissant la tête dans l'entrebâillement, il dit d'une voix nette et distincte :

— Matt, l'homme qui a combattu avec vous dans votre temps est là. Il désire vous parler.

Derron entra dans la chambre et le patient assis dans un fauteuil devant la télévision se leva. Il était grand et se tenait droit. Il portait une robe de chambre et des chaussons réglementaires.

Il ne ressemblait en aucune façon au sauvage mourant que Derron avait conduit à l'hôpital. On lui avait rasé le crâne et ses cheveux qui commençaient tout juste à repousser formaient une sorte de courte brosse d'une couleur indécise. La majeure partie de sa figure était recouverte d'une membrane plastique faisant office de peau en attendant que reprenne le traitement facial interrompu. Sur la table de chevet, en partie cachés par des manuels scolaires de niveau secondaire, étaient disposés plusieurs croquis et quelques photos composites représentant diverses variations sur un même modèle de base : un visage de jeune homme. Derron avait en poche un cliché différent : le portrait d'Ay pris par un sondeur à la forme d'un oiseau, qui avait pu frôler le jeune roi

le jour où il s'était embarqué pour son voyage fatal au Queensland. Aucune machine des Modernes n'avait été capable de s'approcher davantage du site spatio-temporel de l'assassinat, l'espace-temps opposant une forte résistance aux interférences répétées en un même point.

— Je suis heureux de vous rencontrer, Derron.

C'était la formule rituelle, mais Matt était sincère. Sa voix était grave et il suffirait d'un petit ajustement pour l'accorder à celle d'Ay qu'on avait enregistrée au moment de la photo. Comme l'instructeur lorsque celui-ci s'adressait à lui, il parlait lentement et distinctement.

— Et moi, je suis heureux de voir que votre santé se rétablit, répondit Derron. Je constate avec plaisir que vous vous habituez rapidement aux mœurs d'un monde nouveau pour vous.

— Je suis heureux de voir que vous êtes en bonne santé. Et je constate avec plaisir que votre esprit a quitté l'homme-métal dans lequel il combattait, car cet homme-métal a été très endommagé.

Derron sourit et fit un signe de tête en direction de l'instructeur qui se tenait dans l'embrasure de la porte à la façon d'un geôlier ou d'un serviteur.

— Ne donnez pas dans le panneau et ne les croyez pas quand ils vous racontent que mon esprit était ici ou là. Je n'ai jamais été en danger alors que vous y étiez, vous.

— Quel panneau ?

— Derron veut dire qu'il ne faut pas vous apprendre des choses fausses. Il plaisante, dit l'instructeur.

Matt hoch la tête. Plaisanter, il comprenait. Mais il avait quelque chose de sérieux à dire.

— Mais c'était votre esprit qui habitait l'homme-métal ?

— Enfin... disons que c'était ma présence électronique.

Matt posa les yeux sur la télévision encastrée dans le mur. Il avait baissé le volume à l'entrée de ses visiteurs.

— J'ai quelques notions d'électronique. Elle déplace mon esprit d'un lieu à un autre.

On donnait présentement une sorte de documentaire historique.

— Vous voulez dire qu'elle meut vos yeux et vos pensées.

— Les yeux, les pensées et l'esprit, laissa tomber Matt sur un ton catégorique après un temps de réflexion.

L'instructeur intervint à nouveau :

— Cette orientation spirituelle lui appartient en propre, major. Nous n'y sommes pour rien.

— Je comprends.

Pour les Opérations du Temps, cette fermeté d'opinion était essentielle. C'était une excellente chose pour autant que les opinions professées fussent justes. Il était désormais possible d'enseigner très rapidement une multitude de choses à un sujet intelligent, mais le caractère, lui, ne s'apprenait pas.

— Soit. Je me suis battu à vos côtés en esprit, Matt, mais sans risquer ma peau comme vous avez risqué la vôtre. Quand vous vous êtes rué sur ce berserker, armé d'une poignée de flèches, c'était

pour me sauver, je le sais. Je vous en suis reconnaissant et je suis heureux de pouvoir vous le dire.

— Voulez-vous vous asseoir ?

Matt désigna le second fauteuil et se rassit. L'instructeur resta debout, un peu en retrait.

— Ma pensée, reprit Matt, était en partie de vous sauver. Elle était en partie de sauver mon peuple. Et en partie de voir le... le berserker mourir. Mais j'ai appris après mon arrivée ici que tous les peuples, y compris le vôtre, seraient peut-être morts si nous n'avions pas gagné cette bataille.

— C'est vrai. Et un autre combat tout aussi capital est en train de se dérouler en d'autres temps et en d'autres lieux.

C'était là le point de départ de l'argumentation que Derron était chargé de développer pour recruter Matt, mais il n'entra pas immédiatement dans le vif du sujet. Il regrettait que les O.D.T. n'eussent pas envoyé quelqu'un d'autre. Mais les experts avaient été d'avis que Matt réagirait de façon beaucoup plus favorable si c'était l'homme aux côtés duquel il avait combattu qui lui présentait la chose. D'ailleurs, l'idée d'embaucher Matt venait de Derron, après tout. Ses pensées butaient là-dessus. Il n'avait pas revu Lisa depuis leur dernière promenade au parc... Avait-il cherché à l'éviter ? Pourquoi diable n'avait-il pas gardé le silence pendant la conférence ? Enfin, s'il se récusait maintenant, quelqu'un d'autre se verrait confier la tâche.

Derron soupira imperceptiblement et se lança à

l'eau.

— Vous avez déjà beaucoup fait pour nous, Matt. Pour chacun de nous. Mais mes chefs vous demandent d'en faire encore plus.

Et il expliqua de façon simplifiée à son interlocuteur les grandes lignes de la situation : les berserkers, ennemis de toute la tribu des hommes, avaient grièvement blessé un grand chef dans une autre partie du monde, et il fallait de toute urgence que quelqu'un prenne la place de ce chef.

Matt écoutait sans bouger, son regard attentif braqué sur Derron au-dessus de l'épiderme plastique qui cachait la partie inférieure de son visage.

— Qu'arrivera-t-il quand le grand chef aura retrouvé ses forces ? demanda-t-il.

Ce fut la première question qu'il posa.

— Il reprendra sa place et l'on vous ramènera ici. Vous vivrez alors dans notre monde. Nous pensons pouvoir vous faire revenir sain et sauf mais nous ne vous cachons pas que vous serez en danger. Nous sommes incapables de déterminer la gravité de ce danger, car c'est la première opération de ce genre que nous tenterons. Toujours est-il que tout le voyage constituera un risque.

Il faut le lui dire, major... mais, naturellement, gardez-vous de pousser les choses trop au noir. Il appartenait, semblait-il, au major Odegard de trouver la teinte exacte de gris qui convenait. Eh bien, tant pis pour les O.D.T. ! Derron se refusait à dorer la pilule sous prétexte de convaincre Matt d'accepter une mission pour laquelle lui-même ne se serait pas porté volontaire car les chances de

succès étaient par trop incertaines. La mort ne faisait pas peur à Derron, mais le risque était beaucoup trop gros : l'émissaire pourrait fort bien rencontrer un sort inimaginable quelque part dans l'espace probabiliste de la semi-réalité que la science des Modernes avait encore à peine effleuré.

— Et si, malgré toutes les médecines, le grand chef mourait et ne reprenait jamais sa place ?

— Il vous faudrait alors rester et continuer de tenir son rôle. Nous vous dirions que faire quand cela sera nécessaire. Substitut de ce roi, vous connaîtrez une vie meilleure que celle qu'ont menée la plupart des hommes au cours de l'histoire. Et lorsque le terme de ses années sera atteint, nous essayerons de vous ramener ici et vous serez chargé d'honneurs.

— Qu'est-ce que c'est, les honneurs ?

L'instructeur s'efforça de le lui expliquer. Matt parut comprendre et passa à une autre question :

— Emmènerai-je d'autres flèches magiques pour combattre les berserkers à la place de ce roi ?

— Je suppose que vous pourrez en prendre quelques-unes. Toutefois, votre tâche essentielle ne sera pas de combattre les berserkers mais de jouer le personnage du roi.

Matt acquiesça.

— Tout cela est tellement nouveau, tellement étrange... dit-il de sa voix lente et précise. Il faut que je réfléchisse.

— Naturellement.

Derron était sur le point d'ajouter qu'il reviendrait le lendemain prendre sa réponse, mais Matt n'en avait pas fini :

— Que se passera-t-il si je refuse et si vous ne trouvez personne pour prendre la place du chef blessé ?

— Nous n'avons aucun moyen de vous obliger à accepter. Nos sages pensent que si personne ne va là-bas, la guerre sera perdue. Alors, il est probable que nous serons tous morts avant un mois.

— Et je suis le seul qui puisse y aller ?

— Peut-être. En tout cas, c'est sur vous que nos sages comptent en premier lieu.

Derron présumait qu'il existait un plan en vue de récupérer un ou deux sujets de remplacement dans le passé. Mais l'éventuel élu aurait plusieurs jours de retard sur Matt dont la formation était déjà bien avancée, et chaque heure était précieuse.

Matt tendit vers Derron ses mains cicatrisées.

— Je dois vous croire, vous qui m'avez sauvé la vie. Je ne veux pas mourir et voir tout le monde mourir dans un mois. Je partirai donc et prendrai la place de ce roi si j'en suis capable.

Derron poussa un nouveau soupir. Des sentiments contradictoires l'agitaient. Il sortit la photo de sa poche.

Le chef des O.D.T., qui suivait la scène grâce à un capteur espion, secoua affirmativement la tête. Il était à la fois satisfait et vaguement surpris. Astucieux, ce jeune Odegard ! Il avait su présenter les arguments qu'il fallait pour convaincre l'autre de se porter volontaire. Un garçon qui n'avait pas sa langue dans la poche !

Maintenant, l'opération pouvait commencer. Le chef des O.D.T. fit pivoter son fauteuil et regarda le colonel Lukas enfiler une ample tunique blanche qui cachait la cote de mailles en plastique destinée à le protéger du cou aux genoux.

— Luke, vous avez le visage et les mains à découvert, lui fit-il remarquer d'un ton désapprobateur. Il n'a pas été facile de trouver des officiers psy de votre niveau. N'oubliez pas que les gars que vous allez rencontrer portent de vrais couteaux.

Lukas le savait parfaitement.

— Nous n'avons pas le temps d'élaborer des tenues de protection à toute épreuve, fit-il en avalant sa salive. Croyez-moi, je n'ai aucune chance d'inspirer confiance si j'ai l'air d'un démon masqué.

Le chef des O.D.T. se leva en grommelant pour aller se placer derrière l'opérateur radar et saisir

l'image d'un bateau sur la plage ainsi qu'une grappe de petits points verts – l'équipage qui mettait pied à terre. Puis il se dirigea vers la fenêtre, un large trou percé à même le rocher, et s'efforça de distinguer quelque chose entre les deux lourdes catapultes et leurs canonnières prêts à l'action. Les générateurs de brouillard se trouvaient très près de la fenêtre, et on ne voyait que le déferlement des vagues de blancheur opaque. Il chaussa une paire de grosses lunettes qu'utilisaient aussi les canonnières, et le brouillard disparut ; à une centaine de mètres, les hommes attendaient devant leur bateau, avec en toile de fond la grande étendue plane du Réservoir.

— D'accord, dit-il enfin. J'espère qu'on pourra vous voir agiter le bras... s'ils ne sont pas tous autour de vous. Auquel cas, levez les bras au-dessus de la tête, et on avisera.

— Surtout, que personne ne tire sans raison, insista Lukas qui regardait les canonnières d'un air inquiet. Nous allons devoir travailler dans la dentelle, avec ces hommes là-bas. Je préfère utiliser la manière douce, les amadouer, me servir des drogues, leur poser des questions tout en m'imposant à eux...

Le chef des O.D.T. haussa les épaules.

— C'est votre idée. Vous avez votre masque à gaz ?

— Oui. En bref, nous essayerons de nous débrouiller en versant les tranquillisants dans les boissons ; ils sont déjà fatigués et cela suffira peut-être bien à les endormir. Mais n'hésitez pas à utiliser les gaz.

Lukas jeta un dernier coup d'œil autour de lui.

— On dirait que quelques-uns s'éloignent de la plage, signala l'homme au radar.

Lukas claqua des talons.

— Bon, j'y vais. Où sont mes serviteurs ? Ils sont prêts ? Dites-leur de rester à l'intérieur d'abord. Allons-y !

Ses pieds chaussés de sandales résonnèrent sourdement dans l'escalier.

La plage sablonneuse s'élevait en pente douce. Bientôt elle céda la place à une plaine de graviers où poussait une herbe clairsemée. Harl avait choisi six hommes pour explorer les environs. Le reste de la troupe était resté sur le rivage afin de protéger le navire ou de lui faire prendre le large, le cas échéant.

La patrouille de reconnaissance avançait lentement à travers le brouillard. Elle n'eut pas à aller bien loin. A peine les éclaireurs avaient-ils franchi la première colline qu'une silhouette émergea de la brume, celle d'un homme de haute taille vêtu de la tunique blanche des bons enchanteurs des anciennes religions.

L'homme s'immobilisa, les mains levées en signe de paix, sans manifester la moindre surprise ni le moindre effroi au spectacle imprévu des sept guerriers armés.

— Lukas est mon nom, dit-il simplement dans la langue des nouveaux venus.

Son accent était mauvais mais Harl avait entendu pire.

— On va poser quelques questions à notre manière à ce sorcier, fit Torla en portant la main à

son poignard.

L'homme à la tunique blanche haussa le sourcil et souleva légèrement son bras droit. Peut-être pour exprimer une protestation, peut-être pour donner – ou se préparer à donner – un signal.

— Attendons ! lança vivement Harl.

Avec le brouillard, on ne voyait guère qu'à quelques pas de distance, et la brume pouvait fort bien dissimuler une armée entière. Aussi Harl jugea-t-il préférable d'incliner courtoisement la tête et de se nommer, lui et ses compagnons.

Celui qui s'appelait Lukas s'inclina gravement à son tour. Ses mains avaient retrouvé leur immobilité.

— Ma demeure est proche, dit-il. Permettez-moi de vous offrir l'hospitalité, au moins le temps d'un repas.

— Nous vous remercions, répondit Harl qui n'aimait pas le ton indécis que prenait sa propre voix.

L'assurance imperturbable de son interlocuteur était troublante. Il aurait bien voulu lui demander en quel pays ils avaient abordé mais il hésitait à trahir ainsi son ignorance.

L'autre insistait :

— Daignez accepter ne serait-ce que le couvert, je vous en prie. Si vous désirez laisser quelques-uns de vos hommes garder votre vaisseau, j'ordonnerai que des boissons leur soient portées.

Harl bafouilla quelques mots indistincts. Il ne savait quelle décision prendre. Quel aurait été le comportement d'Ay en face d'une pareille civilité empreinte d'autant de confiance ?

— Soit, dit-il enfin. Nous vous accompagnerons tous les sept.

Il revint sur ses pas pour expliquer la situation au reste de l'équipage. Plusieurs de ses hommes étaient d'avis de s'emparer du sorcier sans autre forme de procès et de le questionner à la pointe de l'épée.

Harl hocha la tête.

— Nous pourrons le faire quand nous le voudrons, mais lorsqu'un homme a répandu son sang et qu'on s'aperçoit qu'on a fait une erreur, il est difficile de le lui remettre dans les veines. Nous nous contenterons de l'observer attentivement jusqu'à ce que nous en sachions davantage. Si l'on vous apporte des aliments et des boissons, je vous recommande de vous montrer courtois.

Ayant donné ses instructions, Harl rejoignit Lukas, et le petit groupe se mit en marche. Les six marins calquaient leur attitude sur celle de leur chef : à les voir, c'était pure coïncidence, eût-on dit, s'ils encadraient le présumé sorcier comme un prisonnier. Lukas, quant à lui, ne paraissait pas le moins du monde embarrassé.

La brume s'épaississait à mesure que l'on s'enfonçait à l'intérieur des terres. Bientôt, Harl remarqua que les nappes grises tombaient de la cime d'un alignement de falaises basses qui se dressaient comme un mur, leur barrant la route. La demeure du sorcier était érigée au pied de cette muraille. C'était un simple édifice de pierre, assez grand et assez massif pour être un manoir ou une petite forteresse. Elle avait la fraîcheur du neuf. En fait, ce n'était sûrement pas une forteresse : les

fenêtres étaient larges et basses et la porte béante.

Plusieurs personnes aux vêtements rustiques, sans doute des serviteurs, sortirent et saluèrent Lukas et ses hôtes. Avec un certain soulagement, Harl constata qu'ils étaient on ne peut plus tangibles et humains. Les servantes étaient avenantes et apparemment bien de ce monde. Elles regardèrent les guerriers d'un air tout guilleret et disparurent en pouffant à l'intérieur de la maison.

— Il n'y a pas de sorcières de contes de fées ici, grommela Torla. N'empêche qu'elles connaissent certains sortilèges, pour sûr !

Et il entra le premier, précédant Lukas. Les autres les suivirent sur les talons de l'homme en robe blanche. Harl, la main sur sa hache, fermait la marche, lançant des coups d'œil derrière son épaule. Quelqu'un qui accueillait ainsi sept étrangers armés chez lui, ce n'était pas normal !

Mais il n'y avait rien qui pût justifier la méfiance de Harl, sinon l'étrange climat de confiance qui régnait en ces lieux. Il se trouvait dans une immense salle seigneuriale comportant assez de bancs et de tables pour que tout l'équipage eût pu prendre place. Devant la gigantesque cheminée, un domestique paisible et souriant surveillait la broche sur laquelle tournait un gros animal. Le rôti, brun et juteux, était presque à point. Il devait y avoir plusieurs heures qu'on l'avait mis à rôtir.

Bien que le jour entrât à flots avec le brouillard par les fenêtres grandes ouvertes, les murs étaient garnis de torches à la lumière éclatante. A travers les interstices de la tapisserie qui garnissait celui

du fond, on apercevait fugitivement les serviteurs qui vaquaient à leurs besognes dans les pièces attenantes, lesquelles s'enfonçaient sous la falaise. Impossible, évidemment, de savoir combien de gardes étaient peut-être tapis à l'intérieur ou aux aguets dehors, mais, en dehors des couteaux de table, il n'y avait pas une seule arme en vue.

Un domestique disposait huit couverts à la table d'honneur. Les assiettes et les chopes d'argent étaient précieuses sans être ostentatoires. Lukas s'installa au bout de la table.

— Veuillez vous asseoir, dit-il avec un geste d'invite gracieux. Il y a du vin et de la bière à votre choix.

— De la bière ! s'exclama Harl d'une voix lourde de sous-entendus.

Il existait des drogues dont la saveur se mêlait intimement à celle du vin. D'ailleurs, même une honnête lippée était à proscrire : ses hommes et lui avaient besoin de garder toute leur lucidité. Saisissant l'allusion, ses compagnons réclamèrent de la bière à leur tour. Torla, néanmoins, paraissait déçu.

La compagnie prit place autour de la table et deux servantes surgirent qui se mirent en devoir de remplir les chopes. Harl s'assura que l'on servait le sorcier avec le même carafon, et il attendit que son hôte essuyât l'écume qui perlait à ses lèvres pour boire à son tour. Encore se contenta-t-il d'une gorgée parcimonieuse.

La bière n'était ni trop forte ni trop faible. Elle avait cependant un goût un peu particulier. Mais en un lieu où tout était étrange, comment la bière

ne l'eût-elle pas été également ? se demanda Harl. Et il porta de nouveau le gobelet à sa bouche.

— La bière de votre pays est forte et bonne, laissa-t-il tomber, flatteur. Sans doute avez-vous avez-vous des hommes nombreux et vigoureux, au service d'un puissant roi.

— C'est la vérité, convint Lukas.

— Et quel est le nom de votre roi ?

— Le roi actuel s'appelle Commandeur Planétaire. — Le sorcier fit claquer sa langue. — Et vous, au service de qui êtes-vous ?

Une plainte monta du groupe des convives. Les chopes cliquetèrent quand elles furent soulevées à l'unisson, et lorsqu'elles retombèrent avec un bruit sourd, elles étaient plus légères. Seul Harl n'avait pas bu. Il ne décelait toujours aucun signe de perfidie mais il était tout de même fermement décidé à rester tempérant pour le moment.

— Au service de qui sommes-nous ? s'exclama-t-il. Notre jeune et gentil seigneur est mort.

— Le jeune Ay est mort ! rugit à son tour Torla.

Une servante s'approcha de lui pour remplir sa chope. Il la prit par la taille et la fit asseoir sur ses genoux. Mais comme elle résistait doucement à ses caresses, il renonça à ces tentatives exploratrices tandis qu'une cocasse expression d'hébétude envahissait ses traits.

Harl s'en étonna. Il avait l'esprit parfaitement clair. Cependant, il aurait dû se sentir moins assuré, plus vigilant...

— La mort du jeune Ay serait une triste nouvelle si elle était vraie, dit calmement Lukas.

Le sorcier paraissait s'affaïsser dans son siège ;

il était complètement détendu, comme oublieux de sa dignité.

Chose bizarre, nul ne s'offensa de l'injure implicite que contenaient ces mots mettant en question la véracité d'une aussi grave assertion. Un murmure affligé s'éleva à nouveau et ce fut tout.

— Nous l'avons vu mourir !

— Vraiment ?

Les poings de Harl se crispèrent au souvenir du drame auquel il avait assisté, impuissant.

— Nous l'avons vu mourir d'une mort à laquelle j'ai encore moi-même peine à croire, par tous les dieux !

Lukas se pencha en avant avec intérêt.

— Et comment donc est-il mort ?

Harl le lui expliqua d'une voix hésitante. Il avait la gorge sèche. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il porta machinalement la chope à ses lèvres. Le récit de l'attaque du dragon, si véridique qu'il fût, sonnait comme un mensonge maladroit. Quelles chances y avait-il que le roi Gordobuc y attachât foi ?

Quand Harl se tut, Torla essaya de se lever pour dire quelque chose ; la jeune fille assise sur ses genoux dégringola et atterrit mollement sur son séant en poussant un petit cri. Torla se pencha avec une expression de sollicitude insolite chez lui, comme pour l'aider à se relever, mais elle s'esquiva et il resta ainsi, penché en avant, jusqu'au moment où il se rassit, la tête posée sur la table. Il se mit à ronfler incontinent.

Les autres marins, du moins ceux qui n'étaient pas sur le point de se mettre eux-mêmes à ronfler,

se bornèrent à s'esclaffer. Pareille fatigue...

Non. Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Une ou deux chopes de bière n'auraient pas dû suffire à les enivrer ; et s'ils étaient ivres, pourquoi personne n'était-il d'humeur querelleuse ? Harl médita sur ce problème ; il but une nouvelle gorgée, l'air songeur, et jugea préférable de se mettre debout.

— Votre roi n'est pas mort, disait le sorcier de sa voix monotone. Pas mort, pas mort, pourquoi croire qu'il l'est ?

— Pourquoi ? Nous avons vu le dragon l'emporter !

Mais Harl n'était plus aussi sûr de ce qu'il avait vu. Il n'était même plus sûr de ses souvenirs. Mais que se passait-il donc ? Titubant sur ses jambes, il tira à moitié son épée du fourreau et glapit :

— Trahison ! Réveillez-vous !

Mais ses hommes avaient un regard vitreux. Quelques-uns battaient des paupières. Plusieurs firent mine de se lever, mais ils retombèrent sur leurs sièges tandis que leurs armes, oubliées, glissaient sur le sol.

— Sorcier, implora quelqu'un, répète-nous que notre roi est en vie !

— Il est en vie et il continuera de vivre.

Harl recula en vacillant et acheva d'extraire la lame de sa gaine. Blesser quelqu'un pour quelque raison que ce soit serait une chose terrible, mais son effroi était tel que cela pourrait bien arriver.

— En arrière ! lança-t-il à l'adresse du sorcier.

Celui-ci se leva à son tour. Il n'avait pas grand-chose à craindre : la table s'interposait entre Harl

et lui. Il sortit des plis de sa robe un masque semblable à un groin qu'il appliqua sur son visage.

— Nul ne vous causera aucun tort ici, fit sa voix assourdie. J'ai partagé avec vous le breuvage qui pacifie les hommes.

Harl pivota sur ses talons et se rua vers la porte. Dehors, le brouillard lui brûla soudain les poumons. Quand il eut atteint la colline du haut de laquelle on apercevait le navire échoué, il constata que les hommes auxquels il en avait confié la garde étaient tous morts ou mourants. Une demi-douzaine de monstres à l'apparence presque humaine en dépit de leur mufle grisâtre s'achevant par une espèce de groin étaient occupés à aligner leurs corps sur la plage. Les guerriers qui étaient encore capables de bouger, loin de leur opposer la moindre résistance, se laissaient conduire comme des bêtes de somme.

C'était là une situation déplorable. Machinalement, Harl tâtonna à la recherche de son épée et de sa hache. Il se rappela alors qu'il avait laissé ses armes quelque part.

La voix de Lukas s'éleva, apaisante, derrière lui :

— N'ayez pas d'inquiétude.

Comme Harl se retournait, le sorcier poursuivit :

— Vos hommes sont endormis. Ils ont besoin de repos, ne les réveillez pas.

— Ah ! c'est bien vrai, s'exclama Harl avec soulagement.

Il aurait dû savoir qu'il n'y avait rien à craindre sur cette île douce où la bière était aussi pétillante

que l'air, peuplée de gens amicaux qui ne disaient que la vérité. A présent il se rendait compte que les monstres à groin n'étaient en réalité que des hommes portant un masque identique à celui du sorcier et qu'ils prenaient soin de ses compagnons. Il se tourna vers Lukas et attendit avec confiance d'apprendre d'autres bonnes nouvelles.

Lukas poussa un soupir derrière son masque et parut se détendre.

— Venez, ordonna-t-il, et il le conduisit au rivage, là où les vaguelettes léchant le sable humide le rendaient parfaitement lisse.

Du bout du doigt, le mage dessina grossièrement les contours d'une tête grotesque.

— Supposons que ce soit le dragon que vous croyez avoir vu. Que s'est-il passé exactement, selon vous ?

Harl émit un grognement de lassitude et se laissa tomber à genoux, bras ballants, les yeux fixés sur le dessin rudimentaire. Maintenant que la tension l'avait abandonné, il se sentait très fatigué. Il dormirait bientôt. Mais pour l'instant, il devait concentrer toute son attention sur ce que Lukas lui montrait.

— Il a pris Ay. Dans sa gueule.

— Comme cela ?

Le sorcier dessina une silhouette dont les membres pendaient, inertes, entre les dents du dragon. Les vaguelettes recouvraient les traits, les brouillaient.

Harl se laissa lourdement choir sur son séant et approuva :

— Comme ça.

— Mais maintenant, tout s'efface, psalmodia Lukas. Tout s'efface. Et quand cette mauvaise chose aura disparu, on pourra alors écrire la vérité – ce que nous voulons, vous et moi, qui soit la vérité.

Les vagues effaçaient le dragon. Harl pouvait dormir.

La préparation de Matt se poursuivait. Un jour, il demanda :

— Ainsi le roi Ay est mort et non pas seulement blessé comme on me l'a dit au début ?

— Nous avons dit qu'il était blessé parce qu'il peut être ramené à la vie. Si vous réussissez, ses blessures et sa mort n'auront alors jamais existé... ou ce sera tout comme.

— C'est-à-dire que si j'échoue, quelqu'un d'autre fera une nouvelle tentative ? Et que si je suis tué là-bas, la vie pourra m'être rendue, à moi aussi ?

Le regard grave des instructeurs était une réponse suffisamment éloquente, mais ils entrèrent néanmoins dans les explications :

— Tout ce que vous voyez ici, tous ces efforts ont un seul but : faire revenir un homme à la vie. Si nous réussissons, les autres vies qui l'entouraient et qui ont été altérées, modifiées, reprendront leur cours. Mais pas la vôtre, parce qu'elle n'appartient pas à la trame originelle. Si vous mourez là-bas, votre mort sera réelle et définitive. Aussi réelle, aussi définitive que le sera la nôtre, à tous, si vous échouez. Personne d'autre ne sera capable d'effectuer une nouvelle tentative.

L'une des prérogatives attachées au nouveau

grade de Derron était la mise à sa disposition d'un minuscule bureau personnel et, pour l'heure, il maudissait en silence cette promotion qui fournissait à Lisa un lieu idéal pour l'acculer dans un coin d'où il ne pouvait s'échapper. Il ne l'avait jamais vue aussi furibonde.

— De qui est-ce la faute si ce n'est la vôtre ? s'écria-t-elle. Vous reconnaissez que c'est vous qui avez suggéré d'utiliser Matt. Pourquoi n'avez-vous pas plutôt proposé qu'on aille chercher quelqu'un d'autre dans le passé ?

Jusque-là, Derron prenait patience.

— Les O.D.T. ne vont pas s'amuser à extraire quelqu'un de l'Histoire chaque fois qu'ils en ont envie. Les compagnons d'Ay constituent un cas particulier. Ils réintégreront leur temps d'origine. Et Matt est, lui aussi, un cas à part : il était sur le point de mourir quand on l'a extrait. On a finalement réussi à intégrer deux hommes qui étaient à l'article de la mort dans leur espace-temps spécifique, mais ils n'ont pas eu le temps d'apprendre où ils se trouvent et encore moins pour quelle mission on désire faire appel à leurs services. Quand ils sauront, il se peut qu'ils refusent.

— Qu'ils refusent ? Quelle possibilité Matt a-t-il eue de refuser quand vous l'avez sollicité ? Il vous prend pour une espèce de héros grandiose. Par bien des côtés, c'est encore un enfant !

— Désolé de vous contredire, mais ce n'est pas un enfant, loin de là ! Et il ne sera pas réduit à l'impuissance. Avant de l'expédier, il sera entraîné à se servir de tout ce dont il aura besoin, qu'il

s'agisse du maniement des armes ou des arcanes de la politique.

— Des armes ?

Par bien des côtés, elle était encore une enfant, elle aussi.

— Mais bien sûr. Même si nous espérons qu'il ne restera pas plus de quelques jours au Queensland et qu'il n'aura pas à se battre. Une fois Ay réhabilité, nous tâcherons de le faire revenir avant le mariage.

— Le mariage ?

Derron s'empressa d'enchaîner :

— Matt saura se défendre et il est capable de mener cette mission à bien. C'est un chef-né. Un homme qui a su être le guide d'une tribu néolithique...

— Tout cela, je m'en moque ! — Lisa était au bord des larmes. — Naturellement ! Il sera capable de le faire s'il le faut. S'il est vraiment le seul qui puisse se rendre sur place. Mais pourquoi est-ce vous qui avez eu l'idée de l'envoyer là-bas ? Juste après que je vous ai parlé de lui. Pourquoi ? Pour vous assurer qu'il était bien provisoire, lui aussi ?

— Quel homme croyez-vous donc que je suis, Lisa ?

Ses yeux, flamboyants de fureur, ruisselaient de larmes. Elle courut vers la porte.

— Je ne sais pas ! Je ne vous connais plus !

Et elle s'enfuit.

La feuille de plastique qui lui recouvrait la face était tombée depuis plusieurs jours. Sa nouvelle peau, grâce à la magie des Modernes, était déjà

tannée, et sa jeune barbe que l'on voyait presque pousser à vue d'œil au début avait maintenant un rythme de croissance normal.

Le départ allait avoir lieu aujourd'hui. Debout devant le miroir, Matt examinait son nouveau visage, très différent de l'image que lui renvoyaient les étangs du Néolithique. Tournant la tête d'un côté puis de l'autre, il étudiait sous tous les angles possibles les joues, le nez, le menton d'Ay, se demandant si l'esprit qui se cachait derrière ce masque avait suffisamment changé, lui aussi. Car il n'avait pas le sentiment de posséder l'esprit d'un roi.

— Encore quelques questions, sire, et ce sera tout, dit l'instructeur qui se tenait près de lui.

Depuis quelques jours, les moniteurs employaient exclusivement la langue d'Ay et affichaient l'attitude respectueuse qui convient à des subordonnés s'adressant à un chef de guerre. Mais ce n'était qu'une comédie qui ne contribuait en rien à modeler l'esprit.

Le moniteur consulta ses notes.

— Première question : comment passerez-vous la soirée le jour de votre arrivée au Queensland ?

Se détournant du miroir, Matt répondit d'un ton patient :

— C'est là un des points d'incertitude. Nous ne pouvons savoir à quel moment exact la vie d'Ay a été tranchée. Je jouerai mon rôle et éviterai de prendre des décisions, surtout des décisions importantes. Je me servirai de mon communicateur si j'estime avoir besoin d'être aidé.

— Et si vous voyez la machine au corps de

dragon qui a tué votre prédécesseur ?

— Je tâcherai de faire en sorte qu'elle se lance à ma poursuite et, en tout cas, qu'elle se déplace le plus possible afin de vous permettre de localiser la faille pour que vous annuliez le dragon et tout le mal qui a été fait.

Un autre moniteur, près de la porte, enchaîna :

— A tout moment, les Opérations vous observeront et seront prêtes à intervenir avant que le dragon ne vous fasse de mal.

— Oui, oui, et mon épée me donnera quelque chance de me défendre.

Les questions succédèrent aux questions jusqu'à l'heure du départ. Un groupe de techniciens fit son entrée, chargé d'habiller Matt. Ils apportaient la reproduction fidèle des vêtements que portait Ay quand il s'était embarqué pour le Queensland.

Ils traitaient Matt plus comme une effigie qu'on pare que comme un souverain. Quand il ne resta plus que les derniers détails à régler, l'un des costumiers demanda :

— Où est le casque original ? On ne sait jamais : s'ils ont décidé de l'employer...

— Ils sont tous les deux au Réservoir, répondit quelqu'un. L'équipe des transmissions travaille encore sur les casques.

Les instructeurs posèrent les questions de dernière minute qui leur venaient à l'esprit, et Matt y répondit avec tout autant de patience tandis que les habilleurs lui faisaient revêtir un cache-poussière en matière plastique. Enfin un officier arriva pour le conduire au petit train qui le mènerait par un tunnel jusqu'au réservoir H.

Il avait déjà utilisé une fois le train pour aller voir les hommes endormis et le navire. Il éprouvait une certaine appréhension à l'idée de monter à bord du bateau. Comme s'il devinait ses pensées, un des instructeurs consulta son chronomètre et lui tendit une pilule. Matt la savait destinée à combattre le mal de mer.

A mi-chemin du réservoir, le train fit halte et deux hommes montèrent à bord, celui qu'on appelait le patron des Opérations du Temps et un autre que Matt reconnut d'après les portraits qu'il en avait vus : c'était le commandeur planétaire. Ce dernier s'assit en face de lui, le scrutant attentivement du regard. Il se balançait un peu car le convoi avait redémarré.

Matt ruisselait de sueur, et ce n'était pas seulement dû au cache-poussière qui l'enveloppait comme une housse. C'est donc à cela que ressemble un roi en chair et en os, songeait-il. Le commandeur était plus lourd et en même temps moins granitique qu'il paraissait l'être à la télévision. Il est vrai que c'était un Moderne et que l'esprit régalien qui l'habitait n'était sans doute pas analogue à l'esprit régalien en vigueur à l'époque d'Ay.

— Si j'ai bien saisi, demanda le chef des Modernes, vous avez jugé nécessaire de me voir avant de partir ? — Comme Matt ne répondait pas, il ajouta : — Est-ce que vous me comprenez ?

— Oui. Apprendre la langue d'Ay ne m'a pas fait oublier la vôtre. J'ai en effet présenté cette requête parce que je voulais voir de mes yeux ce qui d'un homme fait un roi.

Ces paroles donnèrent envie de rire à quelques-unes des personnes qui se trouvaient là, mais elles se maîtrisèrent et leurs traits reprirent aussitôt leur impassibilité.

Le commandeur planétaire demeura imperturbable mais il jeta un coup d'œil en coulisse au chef des O.D.T. avant d'interroger Matt :

— On vous a dit ce que vous devrez faire si la machine-dragon se lance à vos trousses ?

Le chef des O.D.T. hocha imperceptiblement la tête.

— Oui, répondit Matt. Il faudra que je me laisse prendre en chasse et que je l'oblige à bouger le plus possible. Et vous essayerez de me ramener...

Le commandeur parut satisfait. Quand le train s'arrêta, il ordonna d'un geste à sa suite de descendre. Lorsqu'il fut en tête à tête avec Matt, il reprit la parole :

— Je vais vous confier le secret de la royauté. Pour être roi, on doit être prêt à sacrifier sa vie à son peuple à tout moment, si cela s'avère nécessaire.

Il ne mentait pas. Il le pensait vraiment – ou croyait le penser. Mais peut-être ces mots avaient-ils un sens plus profond car, après les avoir prononcés, il parut craindre d'en avoir trop dit et se mit à prodiguer à Matt des paroles d'encouragement en lui tapotant l'épaule, comme ils quittaient le train.

Derron attendait sur le quai de la caverne basse de plafond qui avait été creusée dans le roc. Il

noua ses mains à celles de Matt selon la coutume en usage à l'époque d'Ay, et Matt chercha Lisa des yeux. Mais il n'y avait là que des gens qui avaient une tâche à exécuter. Il associait vaguement Lisa à Derron dans son esprit et se demandait pourquoi ses deux amis ne s'unissaient pas. Peut-être prendrait-il lui-même Lisa pour compagne s'il revenait de cette mission – et si elle acceptait. Il s'était déjà dit que peut-être elle accepterait mais il n'avait pas eu le loisir de s'en assurer.

Les instructeurs le poussèrent dans une petite salle d'attente où il fut autorisé à se débarrasser de son cache-poussière, ce qu'il fit avec soulagement. Il entendit une porte s'ouvrir quelque part et la pièce s'emplit de l'odeur pure de l'eau stockée en quantité considérable dans le réservoir pendant le siège.

Sur la table était posée l'épée que les sorciers modernes avaient confectionnée à son intention. Matt la sortit du fourneau et l'examina avec curiosité. La lame en était acérée mais cela n'avait rien d'anormal. A l'œil nu, on ne distinguait pas ce que les Modernes lui avaient fait voir à l'aide d'un microscope : l'ultrafil qui sortait du tranchant apparemment ordinaire quand sa main, et sa main seule, étreignait le pommeau de l'épée. L'épée, alors, s'enfonçait dans le métal comme dans du beurre, tailladait une plaque de métal comme s'il se fût agi d'une bille de bois sans que la lame s'émoussât pour autant. Les Modernes avaient dit à Matt qu'elle avait été forgée à partir d'une unique molécule. Cela, il n'avait pas besoin de le comprendre et n'avait pas essayé.

Cependant, il avait compris bien des choses. Au cours des derniers jours, qu'il dormît ou qu'il fût en état de veille, on l'avait gorgé de notions d'histoire. L'Histoire avait ruisselé dans son esprit comme un fleuve qui roule. Et, dans son esprit, il y avait une force nouvelle. Les Modernes n'y étaient pour rien. Ils l'expliquaient en disant qu'elle était née de la remontée temporelle, du saut de vingt mille ans qu'il avait accompli et qui l'avait projeté dans le présent.

Grâce au savoir qui lui avait été infusé et grâce à cette force, Matt voyait maintenant avec une parfaite clarté que c'étaient les Modernes qui représentaient la culture aberrante, les avortés de l'histoire de Sirgol. Chronologiquement, ils étaient beaucoup plus proches d'Ay que celui-ci n'était proche du peuple originel de Matt. Mais au niveau des modalités spirituelles et affectives fondamentales, Ay et les Humains étaient infiniment plus près l'un de l'autre et plus près du reste de l'humanité.

C'étaient seulement les pouvoirs matériels dont les Modernes disposaient maintenant qui détruiraient les berserkers – de même que c'étaient eux qui les avaient créés. Mais, dans le domaine spirituel, les Modernes n'étaient que des enfants arriérés. Ces pouvoirs d'ordre physique avaient leur source dans leur esprit détraqué – à moins que ce ne fût le contraire : il était malaisé de le savoir. Toujours était-il qu'ils avaient été dans l'incapacité d'expliquer à Matt comment faire pour se donner l'esprit d'un roi alors qu'on exigeait de lui qu'il soit maintenant roi.

Matt avait encore compris autre chose : que les esprits de la vie étaient très puissants dans l'univers. Sinon, en effet, il y a longtemps qu'ils auraient été chassés par la machinerie berserker des accidents, de la maladie et de la haine, indépendamment des machines de métal elles-mêmes. Aussi, comme l'aurait fait Ay avant de s'embarquer pour un périlleux voyage, Matt leva-t-il les mains, dessinant le signe de l'éclisse de la religion du jeune roi en murmurant une brève prière dans les termes que ce dernier, pensait-il, eût employés.

Ne voyant pas de raison de s'attarder davantage, il ceignit son épée, ouvrit la porte et sortit de la petite salle.

Une grande agitation régnait au-dehors comme il s'y attendait. Officiers et employés civils s'empressaient, couraient dans tous les sens, lançaient des ordres, échangeaient des informations. Certains travaillaient seuls, d'autres par petits groupes. La plupart étaient totalement absorbés par leurs tâches, mais quelques visages se tournèrent vers Matt quand il émergea de la pièce où on l'avait enfermé en attendant que le moment fût venu de s'occuper de lui. Et ceux qui se retournaient ainsi le regardaient d'un air chagrin, craignant qu'il ne vienne déranger les préparatifs.

Matt cessa de prêter attention à ces visages assombris quand il vit le casque d'Ay qui l'attendait sur une étagère. Il s'en approcha, le saisit et posa lui-même le heaume alifère sur sa tête.

C'était été un geste instinctif et, à en juger par

l'expression de ceux qui l'observaient, son instinct ne l'avait pas trompé. Non que les visages des techniciens eussent trahi le moindre contentement. Leur silence hostile témoignait de la royauté de Matt. Ils se remirent à leur besogne avec le bruyant enthousiasme des gens pratiques, se désintéressant autant qu'ils pouvaient du nouveau venu.

Plusieurs instructeurs s'approchèrent en hâte de Matt sous prétexte qu'ils avaient encore quelques dernières questions à lui poser, et il devina qu'ils éprouvaient brusquement le besoin de se confirmer à leurs propres yeux qu'ils étaient toujours ses précepteurs et non ses sujets. Il ne leur donnerait pas cette consolation. A présent, ils n'avaient plus pouvoir sur lui et il fit comme s'ils n'existaient pas.

En quête du commandeur planétaire, il se fraya sa voie avec agacement à travers les groupes de techniciens. Quelques-uns d'entre eux levaient les yeux avec irritation quand il les bousculait, mais à sa vue ils se taisaient et s'effaçaient pour le laisser passer. Bientôt il fut face à face avec le commandeur et plongea son regard dans les yeux cernés de rides.

— Je m'impatiente. Mon navire et mes hommes sont-ils prêts, oui ou non ?

Et le dirigeant de Sirgol le regarda, l'air d'abord surpris puis avec une nuance d'envie, avant d'acquiescer.

La première fois qu'il s'était rendu au réservoir H, Matt avait vu les guerriers d'Ay endormis. Des machines étiraient leurs muscles pour les durcir, des lampes solaires projetaient leur lumière sur leur figure et sur leurs bras pour entretenir leur hâle, et des diffuseurs électroniques leur susurraient inlassablement que leur jeune seigneur était vivant.

Cette fois, les hommes étaient debout mais ils marchaient comme des somnambules, les yeux toujours fermés. On leur avait remis des vêtements et leur harnachement, on leur avait rendu leurs armes. On était en train de les faire sortir du manoir de Lukas comme un troupeau et de les hisser à bord du vaisseau. Le plat-bord endommagé par les écailles du dragon avait été remplacé et tout le reste laissé tel quel. Le générateur de brouillard était coupé depuis longtemps et l'ancre qu'était le réservoir H avec l'étroit croissant de sa plage et la lointaine et noire coupole de son couvercle formait une vision saisissante. Là-haut, sous la voûte, des projecteurs semblables à de petits soleils froids plaquaient des pétales d'ombre autour de chaque homme, de chaque objet qui se trouvait sur la grève.

Matt toucha la main de Derron et celle d'une

ou deux autres personnes puis il entra d'un pas vif dans l'eau et se hissa sur le pont. Une machine s'ébranla pour pousser le bateau. Le chef des O.D.T. rejoignit Matt pour une brève inspection qui mena les deux hommes jusqu'à la tente royale.

— Respectez les directives qui vous ont été données, et tout particulièrement les instructions concernant le dragon. Si vous le débusquez, tâchez de le forcer à se déplacer le plus possible, même si cela doit provoquer des dommages ou des accidents de personnes. Ces bavures pourrons s'annuler...

Il se tut. Matt s'était tourné vers lui, tenant entre les mains une réplique du casque ailé dont il était coiffé. Il avait pris le second casque sur le coffre au trésor.

— On m'a déjà dit ce que je dois faire et je le sais par cœur, fit-il. Reprenez ce casque et allez faire la leçon à ceux qui sont sous vos ordres. Quittez mon navire à moins que vous n'ayez l'intention de manier la rame.

Le chef des O.D.T. regarda le casque superflu d'un air indigné, s'en saisit et s'en fut. Dès lors, Matt oublia tout du monde des Modernes. Il alla se poster près de Harl, figé comme une statue devant l'aviron de queue. Les autres étaient assis, inconscients, sur les bancs de nage. Leurs mains caressaient imperceptiblement le bois des rames comme si elles se sentaient heureuses de les retrouver et vérifiaient qu'elles étaient bien à leur place.

Un bourdonnement de moteur s'éleva et le bateau s'éloigna de la plage. Matt vit un cercle

scintillant se former derrière lui. Ce fut à peine s'il y eut une éclaboussure. Les lumières de la voûte, l'eau noire, la caverne – tout s'évanouit d'un seul coup.

Les oiseaux de mer piaillaient dans le ciel matinal, surpris de la soudaine apparition du bâtiment. Une brise salée fouettait les joues de Matt et le pont dansait au gré de la houle sous ses pieds. Comme on le lui avait annoncé, il distinguait à l'horizon une vaste ligne bleuâtre : le Queensland. Le disque rougeoyant du soleil de l'aube émergeait à tribord.

— Harl ! lança-t-il d'une voix tonitruante.

En même temps il assena une claque si brutale sur l'omoplate du timonier que celui-ci faillit s'étaler les quatre fers en l'air. Harl ouvrit les yeux.

— Alors ? Il ne suffit pas que je fasse la vigie toute la nuit ? Je dois continuer en plein jour ?

On lui avait dit que ces mots réveilleraient l'équipage. Ce fut ce qui se produisit. Les guerriers battirent des paupières, émergeant en grognant de leur long sommeil. Certains commencèrent d'appuyer sur les rames avant même d'avoir repris pleinement conscience de leur corps. En l'espace de quelques secondes néanmoins, les pelles attaquèrent les flots de façon régulière et puissante.

Matt passa entre les bancs, s'assurant que tout le monde avait repris ses esprits, distribuant jurons et bourrades amicales aux rameurs comme nul autre n'aurait eu l'audace de le faire, et la routine familière s'installa à nouveau avant qu'aucun marin n'eût le temps de s'étonner. Et si, malgré

l'ordre de tout oublier qui leur avait été donné, l'un d'eux avait encore dans sa mémoire la vision d'un dragon et du massacre de leur seigneur, il serait sans doute plus qu'heureux de laisser la lumière du jour dissiper les miasmes de ce cauchemar.

— Qu'on souque ferme, les enfants ! Voyez se profiler devant nous le pays où, dit-on, toutes les femmes sont des reines !

Le port qui les attendait était hospitalier. Blanium, la capitale, comptait huit à dix mille âmes. C'était une grande cité pour l'époque. Juste au-delà de la rade se dressait une colline que couronnait le donjon gris d'un petit château. Sans aucun doute, la princesse Alix observait-elle le vaisseau du haut des créneaux dans l'espoir d'apercevoir de loin son futur époux.

Huit à dix bâtiments – navires marchands ou de course – étaient à l'ancre. C'était peu pour la saison et le quai paraissait presque désert. D'année en année, le commerce impérial s'amenuisait. Tout le monde, hommes de mer ou terriens, connaissait des jours sombres. Mais si Ay vivait, une partie de l'univers civilisé survivrait à cet orage.

Le peuple de Blanium dévalait les rues escarpées de la ville en ruisseaux humains convergeant vers le quai où la foule s'amassait tandis que le vaisseau faisait son entrée dans le port. Bientôt les rameurs purent entendre les cris joyeux qui les accueillaient. Près d'un millier de personnes de toutes conditions se pressaient sur le môle pour voir Matt aborder. Du château où, bien

sûr, le bateau avait été signalé alors qu'il était encore au large, étaient descendus deux grands chars de bois doré tirés par des animaux bossus. Ils s'étaient immobilisés devant le rivage. Des personnages de qualité avaient mis pied à terre et attendaient.

Et ce fut l'accostage. Des chants éclatèrent, on jeta des fleurs en signe de bienvenue. Une équipe d'ouvriers des docks se saisit des cordes lancées par les marins, et l'on amarra la galère au quai dont elle était protégée par un butoir de paille tressée. Matt sauta à terre en réprimant un soupir de soulagement à l'idée que c'en était fini du roulis et du tangage. Il était heureux pour la réputation d'Ay que le voyage n'eût pas duré plus longtemps.

La délégation de notables, exprimant de manière plus explicite les sentiments du peuple, souhaita avec chaleur la bienvenue au visiteur. Le roi Gordobuc le pria de l'excuser : son état de santé ne lui avait pas permis de l'accueillir en personne.

Matt savait que le monarque était âgé et que, historiquement, il n'avait guère plus d'un mois à vivre. Il n'avait pas d'héritier mâle et l'aristocratie du Queensland n'accepterait pas longtemps de se soumettre au joug d'une femme. Par ailleurs, si Alix se mariait avec l'un des nobles de la cour, cela risquerait, tant le déplaisir des autres serait vif, de déclencher la guerre civile que son père et elle cherchaient désespérément à éviter. C'était pourquoi le roi Gordobuc avait pensé à Ay, prince de sang royal, jeune, capable, respecté – sinon aimé – de tous, et dont le loyalisme était acquis

d'avance puisqu'il n'avait pas de royaume propre.

Ayant chargé Harl de surveiller le déchargement et de s'occuper de l'hébergement de l'équipage, Matt prit dans le coffre d'Ay les bijoux dont on lui avait dit qu'ils siéraient le mieux comme présents à offrir à un roi et à une princesse puis il monta dans l'un des chars qui se lança à l'assaut de la colline.

Les Modernes lui avaient expliqué que dans certaines régions de l'univers il existait des bêtes dont la structure anatomique permettait qu'on les monte à califourchon. Par chance, ce n'était pas le cas sur Sirgol. Apprendre à conduire un char n'avait pas été sans difficulté, et Matt était bien aise que les rênes fussent en d'autres mains que les siennes : il avait besoin d'une main pour se cramponner et de la seconde pour saluer la foule. Le véhicule gravissait dans un tintamarre assourdissant les ruelles en pente et les gens sortaient de toutes parts, poussant des clameurs de bon accueil. Le peuple comptait sur cet aventurier des mers pour préserver l'unité du pays ; Matt espérait qu'il ne commettrait pas d'impair.

Les hautes murailles du château approchaient. Enfin les chars franchirent un pont-levis et pénétrèrent dans une cour étroite. Matt fut salué de la lance et de l'épée, et collectivement présenté à une centaine de notables de second ordre et de nobliaux.

Une vingtaine de personnages de plus haute importance étaient rassemblés dans la grande salle du château. Il y avait là des hommes et des femmes. Quand Matt fit son entrée au son des

trompettes et des tambours, rares furent ceux qui manifestèrent un enthousiasme rappelant celui de la populace. Il identifiait nombre des visages d'après leur ressemblance avec les vieux portraits ou les photos prises en secret. Il connaissait l'histoire et savait que la plupart suspendaient leur jugement, que leurs sourires n'étaient que des sourires de politesse et qu'ils attendaient. Et il y avait aussi des sourires totalement hypocrites. Il reconnut sur-le-champ Nomis à sa haute taille et à sa robe blanche. Il avait été mis en garde contre le mage qui était l'ennemi juré d'Ay.

Mais une joie intense se lisait sur le visage ridé et ravagé du roi Gordobuc qui se leva de son trône pour accueillir son hôte, bien que ses jambes fussent trop faibles pour lui permettre de rester debout plus de quelques instants. Lorsque les salutations protocolaires eurent été échangées, le vieux monarque se rassit et ajouta d'une voix chevrotante :

— Jeune homme, votre père et moi avons partagé maintes batailles et maints festins. Puisse-t-il avoir bon courroux, ce soir et à jamais, dans le Palais des Guerriers !

Un tel vœu eût fait sourciller Ay, et Ay était homme à exprimer ses sentiments à haute voix.

— Je vous rends grâce, majesté, de l'intention obligeante qui préside à ce souhait. Puisse son esprit reposer éternellement au Jardin des Bienheureux.

Gordobuc fut subitement pris d'une quinte de toux, peut-être en partie volontaire car elle lui permettait de ne pas s'offenser d'être ainsi corrigé

en public. Mais Nomis s'avança, désireux de ne pas laisser échapper l'occasion de faire un éclat.

— Ô nobles du royaume ! s'exclama-t-il sans un regard à Matt. Garderez-vous donc le silence quand on insulte les dieux de vos pères ?

Il semblait que oui. Peut-être n'étaient-ils pas sûrs de l'insulte, peut-être des dieux. Certains grommelèrent entre leurs dents des paroles inaudibles. Matt, les nerfs tendus, les entendit pourtant.

— Je n'ai voulu insulter personne, répliqua-t-il en haussant légèrement le ton.

A peine avait-il parlé qu'il se demanda si la riposte n'avait pas été trop feutrée, trop voisine d'une excuse qui ne serait pas venue aux lèvres du véritable Ay. Nomis ricanait ouvertement et quelques-uns des nobles regardaient Matt d'un œil nouveau.

La tension diminuait à mesure que l'accès de toux de Gordobuc se calmait, et le roi ordonna que sa fille fût introduite. Elle arriva, escortée par des femmes. Derrière le voile vaporeux, les yeux d'Alix sourirent fugitivement à Matt et ce dernier songea que les Modernes n'avaient pas menti : il y aurait eu des lignes de vie beaucoup moins agréables à suivre jusqu'à leur terme que celle d'Ay !

Tandis que le rite de l'échange des cadeaux se préparait, un jeune seigneur favorablement disposé à son égard souffla à l'oreille de Matt que, sauf objection de sa part, le roi souhaitait que la cérémonie des fiançailles eût lieu immédiatement. Certes, pareille précipitation était inhabituelle, mais la santé du roi Gordobuc était précaire.

— Je comprends, répondit Matt. Si Alix y consent, je suis prêt.

A nouveau et tout aussi fugacement, le regard de la princesse étincela. Quelques instants plus tard, les deux jeunes gens étaient debout l'un à côté de l'autre, la main dans la main.

A la requête du roi, Nomis s'approcha, la loyauté l'emportant sur la réticence, afin d'officier. Toutefois, au milieu de la cérémonie, quand il posa la question rituelle : quelqu'un a-t-il une objection à formuler à rencontre de ce projet de mariage ? il balaya l'assistance des yeux. Et il ne manifesta pas le moindre étonnement quand l'homme qu'il dévisageait lança d'une voix sonore :

— Je m'y oppose ! Je désire depuis longtemps qu'Alix soit mienne. Et mon épée sera, me semble-t-il, une compagne qui conviendra mieux à ce coureur de mers.

Le ton était peut-être un rien trop forcé pour que la confiance qu'il cherchait à exprimer fût réelle, mais l'interrupteur était impressionnant : grand, jeune, bien découplé, et ses avant-bras étaient épais comme des cuisses.

Nul doute que Gordobuc eût souhaité intervenir pour empêcher ce duel, mais il s'agissait là d'un défi formel dans le cadre de la cérémonie. Les annales ne soufflaient mot d'un duel qu'Ay aurait eu le jour de ses noces et les chroniqueurs n'auraient vraisemblablement pas omis de mentionner pareil événement. Matt avait-il déjà fait un faux pas en plaçant tout à l'heure dans la bouche d'Ay une répartie trop timide provoquant au défi ?

Quoi qu'il en fût, sa ligne de conduite était maintenant toute tracée. Il glissa les pouces dans sa large ceinture et gonfla ses poumons.

— Voudriez-vous dire votre nom ?

Le géant répondit d'une voix tendue et quelque peu hésitante :

— Je n'ai besoin d'être présenté à aucune personne de qualité présente. Mais pour que vous puissiez vous adresser à moi avec tout le respect qui convient, sachez que je suis Yunguf, de la maison de Yung, et que je réclame la princesse Alix comme épouse.

Matt s'inclina. Il était très courtois, comme Ay l'eût été.

— Puisque vous êtes un homme honorable, Yunguf, nous pouvons régler sur-le-champ cette affaire, les armes à la main. A moins que vous n'ayez une raison pour différer la rencontre ?

Yunguf devint écarlate ; il faillit perdre son contrôle et Matt comprit que cet homme avait peur. C'était incontestable.

Alix écarta son voile et regarda gravement le pseudo-Ay. Elle l'avait attiré un peu à l'écart et parlait à mi-voix :

— Que la Fortune vous soit propice, seigneur. Je n'ai jamais voué affection à cet homme.

— Princesse, vous a-t-il déjà demandé de l'épouser ?

— Oui, il y a deux ans. — Alix baissa les yeux avec une modestie virginale. — Comme bien d'autres. Mais après mon refus, il n'en fut plus jamais question.

— En ce cas...

Les yeux de Matt se posèrent un court instant sur Nomis en train de bénir les bras de Yunguf selon le rituel de l'ancienne foi. L'homme devait se maîtriser pour ne pas esquiver les gestes du sorcier. Non, ce n'était pas la mort ou les blessures que Yunguf craignait dans un combat, c'était autre chose.

Matt était capable d'affronter d'un cœur serein le danger qui le menaçait directement. Il avait passé le plus clair de sa vie dans une atmosphère de violence bien que, membre du peuple des Humains, il lui fût rarement arrivé d'avoir été menacé par un autre être humain. Et les Modernes, outre la dextérité, lui avaient fait acquérir une rapidité nerveuse hors du commun ; ils lui avaient donné l'agilité, la puissance d'impact et l'endurance d'Ay. Sans compter l'épée qu'ils avaient façonnée pour lui et qui, à elle seule, était une garantie de victoire. Il ne craignait pas les prouesses de Yunguf. Ce qui le tracassait, c'étaient les modifications que ce duel apporterait à l'Histoire.

Tout le monde, à l'exception du roi, de sa fille et des deux protagonistes, paraissait satisfait à l'idée qu'un peu de sang allait couler, et les assistants piaffaient d'impatience car il fallait attendre que l'on apporte le bouclier d'Ay qui se trouvait à bord. Matt avait déjà l'épée au poing. Il songea un moment à s'absenter pour signaler le développement de la situation aux O.D.T. Mais on ne pourrait rien lui suggérer qui pût empêcher le duel d'avoir lieu. Aussi passa-t-il le temps à essayer de converser aimablement avec les dames tandis que Yunguf, maussade et presque silencieux, patientait au milieu d'un groupe apparemment formé de parents et de proches.

Harl, à bout de souffle, ne tarda pas à faire son entrée avec le bouclier, montrant visiblement qu'il avait hâte que le combat commence – sans doute dans l'espoir que cette impatience affichée contribuerait à démoraliser Yunguf un peu plus. La compagnie quitta la salle. Le roi et son trône furent installés là où la vue était la meilleure : en bordure d'une arène dallée manifestement consacrée à l'exercice des armes, à en juger par les épais écrans de bois tailladés et éclatés de toutes parts qui se dressaient à l'extrémité du champ clos.

La haute noblesse prit place autour du roi ; les autres s'assirent comme ils purent. Le jeune seigneur qui, le premier, avait soufflé mot des fiançailles au prince Ay revint demander à voix basse s'il pouvait assurer l'arbitrage. Matt acquiesça d'un signe de tête.

— Bien, monseigneur, prenez place dans l'arène.

Matt s'avança vers le centre de l'arène dallée, assez grande pour que les duellistes pussent se déplacer à leur aise, et dégaina son épée. Quand il vit Yunguf se diriger vers lui, l'épée haute et le bouclier dressé, à pas lents, massif comme une tour de siège, il se rendit compte que le combat était engagé. De toute évidence, donner la mort s'entourait de moins de rituel que se marier.

Le soleil avait dépassé le zénith, il faisait chaud et l'exercice physique faisait rapidement transpirer. Après quelques feintes précautionneuses, Yunguf chargea. Matt rompit vivement, parant du bouclier, de l'épée, du bouclier encore, la triple botte combinée. Il avait espéré que la lame de son adversaire se briserait en heurtant la sienne, mais le contact n'avait duré que le temps d'un éclair et l'arme de Yunguf était bien trempée. Matt comprit d'ailleurs que si une épée se brisait, elle serait aussitôt remplacée ; si deux ou trois épées venaient à céder successivement, on crierait à la sorcellerie. Seule une blessure pouvait décider du duel.

Matt se dégagea et revint au centre de l'arène, prenant soin d'éviter Yunguf qui se retourna pour le suivre ; il était déjà essoufflé et son équilibre était incertain. Peut-être la peur était-elle responsable de sa tension musculaire visible. Pourquoi un guerrier de cette qualité avait-il donc peur ? Il y avait sûrement à cela une autre raison que le danger de perdre la vie sur le pré.

Matt ne se battait que contraint et forcé. Toute mort d'homme, toute blessure infligée de sa main servait le jeu des berserkers. Mais il serait encore

plus préjudiciable de se faire battre. L'assistance murmurait déjà. La répugnance que lui faisait éprouver ce duel s'était certainement remarquée. Cette fois encore, son comportement n'était pas celui qu'aurait eu Ay. Il fallait qu'il soit victorieux – et le plus tôt serait le mieux – mais sans tuer son rival si possible.

Yunguf lançait un nouvel assaut. Quand il fut à sa portée, Matt leva son épée et son bouclier. L'attaque fut mieux calculée mais elle échoua encore. Le pseudo-Ay chercha à faire glisser sa lame le long du bouclier de Yunguf afin de lui trancher les muscles scapulaires du bras droit. Avec toute la puissance de son élan, le corps de son adversaire se tordit violemment, découvrant sa poitrine, et l'épée de Matt s'enfonça entre ses côtes supérieures.

La blessure n'était pas profonde et Yunguf ne s'arrêta pas pour autant. Mais le coup suivant fut faible et lent. Matt l'évita en s'effaçant, puis il se fendit et glissa son pied derrière le genou de Yunguf tout en repoussant celui-ci à l'aide de son bouclier.

Yunguf tomba comme un arbre abattu. Matt écrasa sous son pied la main qui tenait l'épée, la pointe de son arme ensanglantée au-dessus de la gorge de l'homme à terre.

— Me concédez-vous... la victoire... et l'enjeu de... ce duel ?

Matt se rendait compte qu'il haletait. La respiration de Yunguf était sifflante et rauque.

— Je me rends, se hâta de répondre ce dernier d'une voix étranglée.

Ce n'était pas le moment de tergiverser.

Matt recula avec lassitude, se demandant de quoi Ay se servait habituellement pour essuyer son épée souillée de sang. Harl se chargea de cet office et en profita pour reprocher vertement à son maître son attitude hésitante au début de la rencontre. Ses amis étaient accourus porter assistance à Yunguf, et le blessé put se redresser sur son séant sans trop de difficulté. Au moins Matt n'avait-il pas tué.

Il se tourna vers la princesse et son père... et se figea. Alix et Gordobuc contemplaient avec effroi quelque chose qui gisait à terre, abandonné.

La robe de Nomis éclatait de blancheur au soleil. Le mage n'était nulle part en vue. S'il avait dépouillé sa robe blanche, cela voulait dire qu'il était en train de revêtir sa tunique noire.

Quelqu'un toussa derrière Matt. Il se retourna. La bouche de Yunguf était rouge de sang.

Le dragon de métal, presque entièrement enfoui dans la vase, était immobile. Tout autour de lui palpitait obscurément la vie des grands fonds marins. Elle n'avait rien à craindre car le berserker évitait maintenant de tuer quoi que ce soit. En effet, en tranchant ne serait-ce qu'une ligne de vie végétale et non-historique, il eût risqué de fournir un indice aux ordinateurs des Modernes, aussi implacables que les berserkers eux-mêmes, et de révéler ainsi le repaire du dragon.

Ce dernier était toujours sous la direction de la flotte berserker assiégeant la planète à l'époque des Modernes. Par le truchement d'une batterie d'ordinateurs, l'équivalent des écrans-sentinelles, les berserkers avaient assisté à l'extraction du navire d'Ay et de son équipage, puis à son retour, et ils avaient enregistré la présence d'une ligne de vie surnuméraire.

Les intentions des Modernes étaient tout à fait évidentes pour les berserkers rompus à la théorie comme à la pratique des appâts. Mais une doublure viable d'Ay était un appât qu'ils ne pouvaient se permettre de traiter par le mépris. Il fallait frapper encore en se servant du dragon ou de son arsenal de dispositifs auxiliaires.

Cette fois, cependant, l'opération devait être

plus subtile. Il importait de ne pas tuer Matt afin de ne pas créer un enchaînement de causes et d'effets susceptibles de conduire au dragon. Les ordinateurs berserkers déterminèrent la solution idéale : capturer Matt vivant et le garder prisonnier jusqu'à ce que s'effondrent les colonnes de l'histoire de Sirgol.

Tapi dans sa cachette, le dragon n'en maintenait pas moins en alerte tout un réseau de perceptions infra-électroniques ténues et, parmi les choses qu'il captait ainsi, il y avait maintenant un homme en robe noire qui, debout sur un pilier rocheux, à quelque trois kilomètres du repaire, prononçait sans fin des incantations rythmées. De cette donnée, les banques mémorielles du berserker déduisirent que ce personnage était en train d'essayer d'appeler des puissances surnaturelles à son aide.

Et il capta aussi le nom d'Ay.

Le soleil de l'après-midi donnait à plein et Nomis, debout sur le rocher, continuait ses incantations. C'était dans l'obscurité que l'on psalmodiait le mieux les formules les plus chargées de maléfices, mais sa haine et sa peur avaient acquis une telle densité qu'elles semblaient projeter leurs propres ténèbres autour du sorcier et Nomis n'était pas capable d'attendre le coucher du soleil.

Les oiseaux de mer planaient et piaillaient dans le vent. Et la voix acide et pénétrante du mage s'élevait :

*Démons ou ténèbres, levez-vous et marchez !
Habillez-vous d'os et faites-les marcher !
Ossements des hommes morts,
A travers goémons et limons,
Mettez-vous en marche et venez à moi
Pour me confier le secret de mort de mon ennemi !*

Il y avait d'autres choses, beaucoup d'autres choses à dire pour cajoler et contraindre les noires et humides créatures à l'affût dans les profondeurs, guettant les noyés, attendant que des ossements frais tombent dans l'abysse, attendant de jeunes et souples cadavres dont les démons se paraient comme d'atours pour leurs orgies sous-marines sans fin. Les noires et humides créatures des profondeurs possédaient tout le savoir de la mort, y compris la façon dont celle d'Ay pourrait être accomplie puisque Yunguf n'avait pas réussi à le tuer en dépit de toutes les menaces surnaturelles que Nomis avait prodiguées à ce lourdaud.

Le sorcier brandissait au-dessus de sa tête des doigts de noyés, ses bras frêles tremblaient. Il s'inclina très bas, les yeux clos pour nier le soleil sans interrompre sa mélopée. Cette fois, le sortilège jouerait. Sa haine, aujourd'hui, était semblable à un aimant capable d'attirer les plus maléfiques des créatures.

Quand il arriva au point de l'incantation où il pouvait marquer une pause, Nomis rouvrit les yeux. Était-ce bien une autre voix qu'il avait entendue au milieu du fracas du ressac ? L'épuisement de la surexcitation faisait battre son cœur sous sa robe noire.

Un oiseau poussa son cri. Et, à nouveau, il perçut comme un crissement presque noyé dans le tumulte du vent et des vagues qui se brisaient sur les récifs. Cela venait d'en bas, de la paroi ravinée de la falaise que dominait l'entablement où il se tenait, au-dessus de la mer.

Nomis avait renoncé à tendre l'oreille et avait repris son incantation quand le bruit recommença. Beaucoup plus près du sommet de la falaise. Cette fois, c'était un crépitement de pierres qui dégringolaient, détachées par un pied ou une main. Et c'était un son si banal que, sur le moment, il chassa toute préoccupation d'ordre surnaturel de l'esprit las du mage qui se dit seulement avec colère que quelqu'un allait découvrir sa retraite.

Une fissure s'ouvrait sur la paroi de la falaise conduisant jusqu'à la corniche. Il y eut un grincement : un pied avait broyé un fragment de rocher.

Et d'un seul coup l'univers de Nomis fut secoué, non plus par le doute mais par une preuve qui mettait définitivement fin au doute rongeur. La première vision qu'il eut de l'ascensionniste fut une calotte crânienne de noyé, miroitante, à laquelle était encore collée une petite algue. Puis le visiteur, aux mouvements vifs et agiles, lui apparut dans son intégralité. Il avait forme humaine mais il était plus maigre qu'un être vivant, quoique plus étoffé cependant qu'un squelette. Les squelettes des noyés devaient certainement changer d'apparence quand un démon les possédait – et celui-ci semblait être fait

de métal plutôt que d'os.

Lorsque la créature démoniaque eut totalement émergé de la crevasse, elle s'immobilisa. Elle était encore plus grande que Nomis de sorte que, pour le regarder, elle inclina un peu sa tête cadavérique montée sur un cou cylindrique. Le mage dut faire un effort de volonté pour soutenir le regard de ses yeux ressemblant à des bijoux ternis. Une goutte d'eau scintillante tomba du doigt décharné du démon. Ce ne fut qu'au moment où l'apparition fit un pas dans sa direction que Nomis songea à renforcer le cercle protecteur à la craie, accompagnant ce rite d'un geste magique et d'un charme prononcé à voix basse.

Il se rappela enfin qu'il convenait, pour que la conjuration réussisse, d'enchaîner l'apparition par un sortilège.

— Tu me guideras et me serviras désormais jusqu'à ce que je te libère. Et tu vas me dire pour commencer comment mettre à mort mon ennemi.

Les mâchoires étincelantes de la créature ne bougèrent pas, mais une voix tremblotante tomba du carré noir, vestige d'une ancienne bouche :

— Ton ennemi est Ay. Il a abordé aujourd'hui même sur ce rivage.

— Oui ! Oui ! Et le secret de sa mort ?

Même si le berserker n'intervenait pas directement, le seul fait d'organiser la mort d'Ay laisserait une trace de causalité sur les écrans des Modernes.

— Tu amèneras ton ennemi ici-même, vivant, et tu me le donneras. Dès lors, tu ne le reverras jamais plus. En échange, je t'aiderai à obtenir ce

que tu désires.

Le cerveau de Nomis se mit à fonctionner fiévreusement. Toute sa vie ou presque, il s'était préparé à saisir une occasion pareille si jamais elle se présentait ; il n'allait pas la laisser échapper maintenant ! Ainsi le démon voulait laisser la vie sauve à Ay. Cela signifiait qu'il y avait un lien magique d'une importance capitale entre celui-ci et l'habitant des gouffres sous-marins. Il n'était pas étonnant qu'Ay ait bénéficié d'une aide de cette nature au cours de ses vagabondages de par les mers, compte tenu du nombre des hommes qu'il avait expédiés au royaume des poissons et de la protection surnaturelle dont il semblait jouir.

— Que représente Ay pour toi, démon ?

La voix de Nomis était rauque et assurée.

— Il est mon ennemi.

Cela manquait de vraisemblance ! Le mage faillit s'esclaffer. Il comprenait à présent que c'était à son corps et à son âme à lui que le démon en voulait. Mais les cercles de craie et les charmes étaient là pour le protéger et il n'avait pas peur. La créature infernale était venue pour sauver Ay. Mais Nomis se garderait bien de lui laisser deviner qu'il avait percé ses intentions. Pour le moment, tout du moins.

— Ecoute, fils du limon ! Je ferai ce que tu demandes. A minuit, je t'apporterai ton ennemi enchaîné et intact. — Les possibilités de profit que Nomis entrevoyait étaient si énormes qu'il ne fallait prendre aucun risque. — Maintenant, disparais et reviens à minuit, prêt à m'accorder tout ce que j'exigerai !

Le soir venu, Matt et Alix se promenèrent sur le chemin de ronde, en haut des remparts, contemplant les étoiles qui se levaient. Les dames de compagnie de la princesse, cachées dans les encoignures, étaient invisibles.

Matt était visiblement soucieux et la jeune fille renonça vite à ses efforts pour entretenir la conversation ; cessant de parler de petits riens, elle lui demanda carrément :

— Seigneur, est-ce que je vous plais ?

Matt s'arrêta et se tourna vers elle.

— Vous me plaisez fort, en vérité. — Il ne mentait pas. — Si mes pensées vous désertent, c'est qu'elles y sont forcées.

Elle lui sourit légèrement. Les Modernes ne l'auraient pas trouvée belle mais, pendant toute son existence, Matt avait discerné la beauté féminine à travers les brûlures du soleil, l'odeur du feu de bois, la rudesse. Et il découvrait encore la beauté de cette jeune fille rencontrée sur un monde nouveau – le troisième...

— Puis-je connaître le problème qui éloigne vos pensées de moi, seigneur ?

— Il y a tout d'abord celui de l'homme que j'ai blessé. C'est un mauvais début.

— Ce souci est tout à votre honneur. Je suis

heureuse de vous savoir plus longanime que je n'avais été conduite à le penser.

Alix lui sourit à nouveau. Sans nul doute, elle comprenait que l'inquiétude de son compagnon concernant Yunguf avait des raisons politiques, encore qu'elle ne pouvait évidemment pas pressentir l'ampleur de ces mobiles. Elle se mit à parler des choses qu'elle pourrait faire, des gens qu'elle pourrait voir afin de contribuer à réconcilier la nouvelle maison d'Ay et la maison de Yung. Et Matt, en la regardant, se disait qu'il pourrait être roi si elle était sa reine. Il ne serait pas Ay. Il savait maintenant, comme les Modernes le savaient certainement, qu'un homme ne peut pas vivre réellement la vie d'un autre. Mais, sous le couvert d'Ay, il serait peut-être suffisamment roi pour rendre service au monde.

Il interrompit Alix :

— Et moi, demoiselle... est-ce que je vous plais ?

Cette fois, les yeux merveilleux de la princesse ne cillèrent pas ; ils restèrent rivés aux siens, et la lumière qui brillait dans ses prunelles était une chaude promesse. Au même moment, comme si quelque instinct les avait averties, les duègnes surgirent pour annoncer au couple que les limites de la décence interdisaient de prolonger l'entretien davantage.

— Eh bien, séparons-nous jusqu'à demain, dit Matt en effleurant brièvement la main de la princesse ainsi que le lui permettait l'étiquette en usage à la cour.

— Jusqu'à demain, seigneur.

Mais avant de disparaître avec ses femmes, Alix se retourna pour adresser un dernier regard à son prétendant.

Demain et dix mille autres demains ! songea Matt. Il ôta un instant son casque et se frotta le crâne. Le communicateur était toujours muet. Le mieux serait certainement d'appeler les Modernes pour leur signaler ce qui s'était produit.

Cependant, il recoiffa son casque (Ay ne s'en serait pas séparé, il l'aurait gardé comme une pièce d'uniforme) et descendit dans la chambre du donjon où l'on avait couché Yunguf ainsi que l'avait ordonné le chirurgien de la cour. Deux des parents du blessé montaient la garde à l'intérieur et Matt hésita. Mais ils le prièrent d'entrer avec la plus grande courtoisie. Apparemment, personne de la maison de Yung ne lui gardait rancune d'avoir été le vainqueur.

Yunguf était pâle, comme rapetissé, et il respirait avec difficulté en gargouillant. Quand il se contorsionna sur sa paillasse pour cracher du sang, son pansement glissa et des bulles d'air jaillirent de sa blessure au rythme de son souffle. A la question de Matt qui s'enquérât de son état, il répondit dans un murmure qu'il était mourant. Mais il n'en manifestait pas la moindre peur. Il voulut encore dire quelque chose à son vainqueur mais il n'en eut pas la force.

— Seigneur Ay, fit alors un de ses parents, je crois que mon cousin veut vous dire que son défi procédait d'un mensonge et que, par conséquent, il se savait vaincu par avance.

L'homme sur la paillasse hocha la tête.

— Aussi... — Voyant le geste inquiet de son autre parent, le cousin s'interrompt ; puis, les mots s'entrechoquant dans sa hâte, il reprit : — Je crois que Yunguf désire vous prévenir que des aimes plus subtiles que des épées sont dressées contre vous.

Matt acquiesça :

— J'ai vu la robe blanche abandonnée sur le sol.

— Eh bien, vous voilà averti. Puisse votre nouveau dieu vous protéger quand votre épée ne vous sera plus d'aucun secours.

Un oiseau de mer cria dans la nuit et Yunguf tourna la tête vers l'étroite fenêtre. La peur se lisait à nouveau dans ses yeux.

Matt souhaita le bonsoir à tous et regagna la terrasse. Là, il serait seul car la garde du château était toute symbolique. L'obscurité était totale. Il inspira profondément et, pour la première fois, il actionna le communicateur en appuyant d'une certaine manière sur l'ailette droite de son casque.

— Ici les O.D.T.

La voix précise du chef des Opérations du Temps était à peine un murmure mais, en l'entendant, Matt eut l'impression que le château, que la nuit qui l'enveloppait, que tout prenait un caractère irréel. La réalité, c'était une forteresse souterraine tapie comme une araignée au centre d'une toile fantastique faite de machines et de faisceaux d'énergie. D'une voix qui lui parut venir d'outre-tombe, il rendit compte du duel et de la disparition de Nomis, sans oublier la menace implicite de la robe blanche.

— Oui, nous avons noté un affaiblissement de la ligne de vie de Yunguf. Il va... — Une boucle-paradoxe censura quelques mots du discours, puis la liaison fut rétablie : — Mais rien de vital.

Le chef des O.D.T. pensait naturellement : rien de vital pour la continuité historique. Il enchaîna :

— Avez-vous vu le dragon ?

— Non. — La lune éclairait une mer d'huile jusqu'à l'horizon lointain. — Pourquoi insistez-vous tellement sur ce point ?

La voix imperceptible parut vaciller.

— Pourquoi ? Mais parce que c'est important !

— Et la tâche que je dois accomplir ici ? Faire le travail d'Ay ? N'est-il pas important que les choses se passent bien ?

Son correspondant marqua un temps d'arrêt avant de répondre :

— Vous vous en tirez aussi bien que nous l'escomptions, Matt. Oui, rudement bien, d'après ce que nous montrent les écrans. Nous vous préviendrons de toute modification nécessaire pour vous rapprocher au mieux de la ligne de vie d'Ay. Je vous le répète, ce qui est arrivé à Yunguf n'est pas vital. En revanche, il est vital que vous repériez le dragon.

— Comptez sur moi, je m'y emploierai.

La liaison terminée, Matt décida de rendre visite aux compagnons d'armes d'Ay qui avaient été logés dans une sorte de salle de garde construite à même l'épais rempart du château. Dans ce dessein il emprunta l'escalier extérieur pour descendre.

Il était si profondément plongé dans ses

pensées qu'il ne remarqua pas, une fois arrivé en bas des marches, que l'obscurité qui régnait dans la cour était anormale ; pas plus qu'il ne remarqua la poterne entrouverte et non gardée. Quelque chose bougea à côté de lui, le mettant en alerte. Mais il était trop tard : avant qu'il n'eût le temps de dégainer, des hommes se jetèrent sur lui, l'écrasant sous leur poids. Et avant qu'il ne se résigne à faire bon marché de l'orgueil d'Ay en appelant au secours, on lui enveloppa la tête dans un morceau d'étoffe serré à l'étouffer.

— Pouvez-vous m'accorder une minute, mon général ? C'est important.

Le patron des O.D.T. leva la tête avec irritation mais il s'apaisa à la vue de Derron et de ce qu'il portait.

— Entrez, major. Que se passe-t-il ?

Derron tenait sous son bras un objet muni d'ailettes.

— Il s'agit de ce casque, mon général. C'est celui dont Matt s'est débarrassé avant son départ. Des gens des communications sont venus me trouver aujourd'hui. Il paraît que l'émetteur produit un bruit de fond en permanence.

Le chef des O.D.T. attendait la suite non sans quelque impatience. Derron poursuivit :

— Ce signal interfère avec un autre identique émanant du second casque, celui que porte Matt. Quel que soit celui des deux casques qu'il aurait pris, le résultat aurait été le même : un signal dont la source est très facile à localiser pour un berserker. Et le berserker a dû penser qu'on lui

tendait un piège puisqu'il n'a pas réagi et n'a pas encore tué Matt.

La voix de Derron restait posée et ne trahissait pas sa colère, malgré sa gorge serrée.

— Ainsi, ce que nous sommes en train de faire vous choque, Odegard, c'est bien ça ?

Le général sentait la grogne le gagner, mais elle n'exprimait aucun sentiment de culpabilité. On aurait dit seulement que la lourdeur d'esprit de son subordonné l'excédait. Il alluma l'écran de son bureau et régla la sélection.

— Jetez un coup d'œil là-dessus, reprit-il. C'est la situation actuelle de la section critique de la ligne de vie d'Ay.

Derron avait été assez souvent officier de garde pour savoir déchiffrer un écran. Il y avait près de vingt-quatre heures qu'il n'avait pas regardé la ligne de vie d'Ay, et ce qu'il vit ne fit que confirmer les appréhensions que ses précédentes observations avaient suscitées en lui.

— Mauvais, ça, monsieur. Il s'éloigne de la trace.

— Matt nous fait gagner un peu de temps et c'est tout ce que nous lui demandons. Comprenez-vous enfin pourquoi nous voulons que le dragon le tue ? Je vous rappelle que des millions d'êtres sont morts pour *rien* au cours de cette guerre.

— Oui, c'est clair. La victoire est exclue si nous ne localisons pas le focal du dragon.

Il sentait sa colère monter, prête à l'étouffer, précisément parce qu'il ne pouvait pas y donner libre cours. Dans ses mains qui ne pouvaient s'empêcher de trembler, il contempla le casque

comme si c'était une pièce archéologique qu'il venait d'exhumer.

— Matt n'a jamais été autre chose qu'un appât, n'est-ce pas ?

— Pas exactement, major. — La voix du chef des O.D.T. s'était radoucie. — Quand vous avez émis la suggestion que l'on pourrait se servir de lui, nous étions en tout cas certains d'une chose : qu'il ne reviendrait pas vivant. Mais la première simulation à grande échelle qu'ont faite les ordinateurs nous a montré comment les choses devaient se passer. Vous avez tout à fait raison : en plaçant un transmetteur dans son casque, nous avons rendu le piège un peu trop voyant. A l'heure qu'il est, Matt risque infiniment moins que nous de la part des berserkers.

Et il haussa les épaules avec lassitude.

Matt reprit péniblement conscience. Le tampon d'étoffe crasseuse enfoncé dans sa bouche l'empêchait de tousser. Il avait mal à la tête comme si on l'avait drogué. Les cahots qui le secouaient lui donnaient la nausée. Quand ses idées se furent un peu éclaircies, il comprit qu'il était couché en travers de l'échine d'un des animaux bossus. Naturellement, il avait perdu son casque en cours de route et il ne sentait pas le tiraillement de son épée à sa ceinture.

Ses ravisseurs, au nombre de six ou huit, étaient à pied. Ils guidaient la bête le long d'un chemin étroit et sinueux. L'obscurité était épaisse. Ils regardaient fréquemment derrière eux et échangeaient de temps en temps quelques mots à voix basse.

— ... Je crois qu'il y en a deux qui nous suivent. En tout cas, ils nous suivaient tout à l'heure, entendit Matt.

Il vérifia la solidité des cordes qui lui entravaient les poignets et les chevilles. Elles étaient bien serrées. Tournant la tête, il nota que le chemin serpentait à travers un paysage d'aiguilles de pierre déchiquetées et d'éperons rocheux. D'après ce qu'il savait des environs de Blanium, il jugea que la piste suivait le littoral.

Et il n'éprouva aucune surprise quand il constata que l'un de ses ravisseurs, celui qui ouvrait la marche, était grand, efflanqué et vêtu d'une robe noire. L'épée qui se balançait à son côté ressemblait fort à la sienne : Nomis s'était accaparé ce symbole de la royauté.

Le chemin se faisait de plus en plus accidenté. L'escorte finit par atteindre une étroite crête rocheuse flanquée de part et d'autre d'une profonde crevasse, et il fallut abandonner la bête de somme. Nomis lança un ordre et deux ou trois hommes se mirent en devoir de soulever Matt. Il essaya de feindre l'évanouissement, mais le mage s'approcha, souleva ses paupières et le regarda d'un air entendu et narquois.

— Il est réveillé. Déliez ses chevilles mais vérifiez que les liens des bras sont bien solides.

Les hommes s'exécutèrent. Ils s'interrompaient souvent pour observer avec inquiétude autour d'eux et tressaillaient au moindre bruit. Ils semblaient avoir presque aussi peur de Nomis et de ce qui les attendait au terme du voyage que de leurs poursuivants.

Le groupe gravit l'étroite arête en file indienne. Matt, dont les poings étaient toujours entravés, avait été placé au milieu de la file. Puis il fallut ramper à quatre pattes le long d'un interminable et tortueux passage, presque un tunnel, qui s'enfonçait entre deux hautes murailles rocheuses. Seul Nomis, qui marchait en tête, semblait connaître le chemin. On entendait maintenant le bruit du ressac.

Un nuage cachait la lune lorsque, finalement,

Matt et ses geôliers prirent pied sur une petite corniche. Nomis vit immédiatement la silhouette immobile, rigide comme une statue, qui attendait. D'un geste vif, il tira l'épée du fourreau. On poussa Matt vers lui. D'une main, le sorcier empoigna son prisonnier par les cheveux, et il posa la lame nue sur sa gorge.

Le nuage qui dissimulait la lune se déchira et les hommes de l'escorte virent alors à leur tour la créature qui les observait. Aussitôt, oisillons bizarres se précipitant derrière l'aile protectrice d'un grand oiseau noir étique, ils se regroupèrent derrière Nomis, non sans s'assurer au préalable qu'ils se trouvaient à l'intérieur du diagramme tracé à la craie. Seuls le bruissement du vent, le fracas du ressac et le soudain bredouillement de terreur de l'un des hommes brisèrent le silence.

Nomis, l'épée toujours posée sur la gorge de Matt, détacha le bâillon qui dissimulait le visage du captif et demanda au berserker :

— Fils du limon, cet homme est-il vraiment ton ennemi ? En ce cas, dois-je l'égorger ?

Ceux qui le commandaient auraient pu ordonner à l'être de métal de charger pour délivrer le prisonnier – et nul être humain n'eût égalé sa vitesse. Mais le tranchant de l'épée était appuyé sur la jugulaire de Matt et les berserkers n'allaient pas prendre le risque de mettre la vie de l'otage en danger.

Le démon répondit :

— Je te donnerai la puissance, la richesse, les plaisirs de la chair et la vie éternelle. Mais il faut que tu me livres cet homme vivant.

La certitude du triomphe arracha un gémissement de plaisir à Nomis. Derrière lui, ses séides terrifiés se serraient les uns contre les autres.

— Je veux Alix, chuchota-t-il.

Humilier la princesse dans son orgueil serait plus délectable que de disposer de son corps juvénile. En cet instant où tous ses désirs pouvaient être exaucés, le mage se rappelait un vieux souvenir, le rire moqueur d'une enfant qui l'avait brûlé comme un fer rouge.

— Je te la donnerai quand tu m'auras remis cet homme vivant, répondit solennellement le démon menteur.

Sous le coup de l'extase qui l'habitait à l'heure de son triomphe, Nomis frissonna et l'épée frémit. Matt était prêt. Ses poignets étaient ligotés, mais il pouvait néanmoins bouger les bras. Bandant tous ses muscles, il s'arracha à l'étreinte du mage. Son coude s'enfonça dans les côtes du vieillard qui tomba à la renverse tandis que l'épée filait à travers les airs en tournoyant.

A cette vue, la panique s'empara de l'escorte. Les hommes bondirent sur leurs pieds, se dispersèrent puis convergèrent vers la seule issue possible : l'étroit sentier par lequel ils étaient arrivés. Matt s'était rué en avant, tête baissée. D'un coup de pied, il envoya au loin l'épée retombée à terre et la rejoignit d'un saut grâce au surplus d'efficacité dont les Modernes avaient doté ses nerfs et ses muscles.

Le berserker avait été retardé dans son action parce qu'il importait de ne pas écraser les hommes

qui se trouvaient sur son chemin, mais, au moment où il parvenait au sentier, Matt sentit une main plus dure qu'une main de chair s'abattre sur son épaule, empoignant l'étoffe de son vêtement. Le tissu se déchira. Alors Matt sauta et se laissa tomber en chute libre dans l'étroit boyau. Derrière lui, les hommes qui se heurtaient ou entraient en collision avec le berserker poussaient des hurlements.

L'atterrissage fut brutal mais, en dépit des contusions et des coupures, Matt n'avait pas réellement mal. Le passage était si étroit qu'il ne pouvait manquer de retrouver l'épée qu'il avait projetée au loin d'un coup de pied. Il tâtonna, la sentit et la saisit à même la lame sans souci de s'entailler les doigts. Cela fait, il se redressa et continua de descendre. Il trébucha et tomba à nouveau, se blessant au genou. Mais il avait gagné une sérieuse avance sur le groupe terrifié qui bloquait le boyau derrière lui. Certains des fuyards s'étaient probablement rompu quelques os dans leur chute et plus ou moins estropiés, immobilisant ceux qui étaient encore valides et les empêchant de passer. Ils hurleraient et se déchireraient dans l'obscurité, pris d'une terreur aveugle quand ils sentiraient la poigne du berserker se refermer sur les uns et les autres pour retrouver celui qu'il cherchait et se frayer sa voie sans blesser personne.

Matt posa l'épée verticalement devant lui et frotta les cordes qui lui ligotaient les poignets sur son fil. Il avait réussi à trancher ses liens quand il entendit les pas lourds de la machine qui grinçaient sur les pierres.

Ça y est ! Ça y est ! On le tient, maintenant ! »

C'était la jubilation du chasseur, aussi vieille que l'humanité elle-même, qui s'exprimait à grand bruit aux Opérations du Temps. Sur les écrans des ordinateurs se tressaient les linéaments d'une toile d'araignée dont le centre était le repaire du dragon. Les informations nécessaires pour définir ce réseau étaient fournies par des lignes de vies humaines altérées et endommagées. Apparemment, le berserker se battait avec des hommes dans un espace confiné. Mais il n'avait pas encore tué. Et son focal n'était toujours pas localisé.

— Encore un peu... un tout petit peu, supplia le chef des O.D.T., les yeux rivés sur les écrans.

Il fallait que le sang coule...

Mais son attente restait vaine.

Matt battait en retraite en boitillant. Il émergea hors du boyau. La lune brillait et, maintenant, il pouvait voir.

Le berserker le suivait sans se hâter. A présent, il était sûr de lui. Matt s'adossa à l'étroite crête rocheuse bordée de crevasses béantes trop profondes pour que le clair de lune se glisse dans leurs ténèbres. Il étreignit fermement le pommeau

de son épée entre ses doigts ensanglantés. Le berserker, presque aussi maigre qu'un squelette, pâle sous la lune, avançait avec circonspection. Il ne voulait pas que sa proie tombe dans le gouffre. Il guettait l'instant précis où il s'élancerait pour la capturer, tel un athlète se saisissant d'un bambin égaré sur la chaussée.

Quand la machine chargea, Matt pointa son épée dans l'axe de l'étroit passage et il eut juste le temps de raidir son bras. Une fraction de seconde plus tôt, trois mètres cinquante le séparaient du berserker ; maintenant, le monstre était sur lui, exécutant un moulinet du bras pour repousser ce qui n'était à ses yeux qu'une banale épée... Et quatre doigts d'acier voltigèrent à travers les airs, tels des poissons d'argent miroitant au clair de lune. La lame monomoléculaire n'avait même pas frêmi.

Emporté par son élan dont la force d'inertie était grande, la machine poursuivit sur sa lancée et, avant de pouvoir s'arrêter, s'embrocha sur l'épée tendue. Alors, le mécanisme délicat qu'abritait son torse ne fut plus qu'un poids mort. Le choc fut terrible et Matt perdit l'équilibre. Mais il parvint à se cramponner au rocher et vit le berserker passer au-dessus de lui en vol plané, culbuter avec une lenteur infinie et plonger dans l'abîme. L'épée plantée dans son buste était déjà portée au rouge tant était intense le brasier interne qu'elle avait allumé.

Le démon disparut à la vue de Matt. Les échos de plus en plus lointains du métal broyé montèrent de la crevasse. Il commença de gravir la crête à

quatre pattes, puis il se mit debout et continua sa route. Bientôt il atteignit l'endroit où le sentier s'élargissait.

Matt était dans un triste état mais il pouvait encore se déplacer. S'efforçant de rester dans l'ombre, il contourna en boitant la bête de somme qui attendait flegmatiquement. Il n'avait pas fait douze pas que les deux hommes que Nomis avait postés en sentinelles émergèrent de l'obscurité et se jetèrent sur lui. Matt tomba quand ils tordirent sa jambe blessée.

— Vous feriez mieux de me lâcher et de prendre la fuite, lança-t-il à ses agresseurs. Le diable vient chercher votre maître.

Ils se tournèrent dans la direction du lointain tumulte et ce fut leur perte. Ce n'était pas un démon qui fondit sur eux mais les deux guerriers que Matt avait vu arriver au pas de course de la direction du château, la hache et l'épée au poing. Le métal sonna contre le métal. Très vite, les cris étranglés se turent.

— Cette jambe abîmée, est-ce la plus grave de vos blessures, seigneur ? demanda Harl avec inquiétude en se penchant sur Matt.

— Oui. Je m'en sors assez bien.

— Alors, on va massacrer les autres, murmura Torla sur un ton sinistre.

Matt réfléchit rapidement.

— Non. Pas tout de suite, en tout cas. Nomis a évoqué une créature marine... qui est sortie de la mer.

Torla, prêtant l'oreille aux plaintes lointaines, frissonna.

— Eh bien, allons-nous-en !

— Pouvez-vous tenir debout, seigneur ? Bien... vous n'avez qu'à vous appuyer sur moi. — Harl sortit un objet de sous ses vêtements. — Voici votre casque. On l'a trouvé près de la porte. C'est ce qui nous a mis sur la piste.

Harl et Torla pensèrent peut-être que c'était à cause de sa jambe douloureuse que Matt fut si lent à tendre le bras vers le casque. Harl l'avait transporté comme s'il se fût agi d'une simple coquille de métal. Mais quand Matt le coiffa à la manière d'une couronne, il était lourd au point de le broyer.

Le dragon s'agita dans la vase des grands fonds. Le signal-appât de l'unité de vie que les Modernes avaient envoyée pour remplacer Ay était maintenant très près du rivage. Si on pouvait la capturer sans détériorer d'autres lignes de vie, la victoire pour les berserkers serait assurée. Pourchasser cette unité à l'intérieur des terres déterminerait trop de modifications, d'autant que le dragon avait perdu son dispositif auxiliaire. Mais les chances de capturer l'unité de vie sur le rivage étaient trop bonnes, et on ne pouvait pas laisser échapper une occasion pareille. Un épais nuage de boue obscurcit les eaux quand le dragon, s'arrachant de la vase, commença de monter vers la surface.

Matt, soutenu par deux hommes vigoureux, pouvait avancer d'un bon pas sur le chemin accidenté menant à Blanium. Non pas qu'il fût

indispensable de se hâter : Nomis et ses séides ne s'étaient certainement pas lancés à sa poursuite ; si le mage avait survécu, son influence, de toute façon, devait être détruite.

Et le dragon ? Il avait tout fait pour capturer sa victime saine et sauve. Matt frissonna. Il devait se cacher au fond de la mer. Et à moins que Matt aille au bord de l'eau lui faire signe, il n'allait se lancer à sa poursuite. A n'importe quel moment il aurait pu pénétrer à l'intérieur des terres et le tuer ; ni les paysans, ni les années, ni les murs de Blanium ne l'auraient arrêté.

— Comment avez-vous réussi à vous échapper, seigneur ?

— Je te le dirai plus tard. Pour l'instant, j'ai besoin de réfléchir.

Arrangez-vous pour que le dragon vous pourchasse, avait dit le chef des O.D.T. Nous ferons tout pour vous ramener à temps. Jusqu'à présent, rien n'avait été fait en ce sens. Un roi doit être prêt à faire don de sa vie, avait dit le commandeur planétaire dans les profondeurs de son abri à l'épreuve des missiles. Si le berserker avait eu l'intention de le tuer, Matt serait mort. Son épée ne lui aurait été d'aucune aide. Il en savait assez sur les berserkers pour n'en pas douter.

Les Modernes se battaient pour sauver la tribu des hommes, c'était vrai, mais Matt n'était qu'un instrument, une simple machine de guerre. Les Modernes lui avaient sauvé la vie, puis ils lui avaient ordonné de s'emparer de l'éclair dans l'œil du lion de pierre...

Le voile, soudain, se déchira et, intuitivement,

les bribes de connaissance concernant les écrans, les missiles, les lignes de vie, les brèches temporelles que Matt avait acquises s'articulèrent et s'intégrèrent aux événements qui s'étaient déroulés depuis son arrivée. Bien sûr ! Les Modernes avaient voulu que les berserkers le tuent. Et les berserkers le savaient : ils désiraient le capturer vivant.

Cette perspective lugubre occupait toujours ses pensées quand le communicateur de son casque grésilla faiblement. Matt, très en colère, n'y prêta aucune attention. Il eut envie d'arracher son casque et de le jeter ; il se dit que, lorsqu'il serait près de la mer ou passerait à proximité d'une crevasse, il se débarrasserait de lui et de ces voix mensongères.

Cependant, il serra l'épaule de ses compagnons pour qu'ils s'arrêtent.

— J'ai besoin de m'isoler un moment, mes amis. Pour réfléchir et... pour prier.

Harl et Torla échangèrent un regard. Ils devaient trouver étrange cette requête formulée en un moment pareil. Mais il s'était passé suffisamment de choses étranges au cours de la journée pour que leur roi ait besoin de méditer.

— Vous n'avez pas d'armes, dit Harl en plissant le front.

— Il n'y a pas d'ennemis dans les parages. Mais, si tu veux, laisse-moi ta dague. J'ai besoin de quelques instants de solitude.

Harl et Torla se plièrent à la volonté de Matt, ce qui ne les empêcha pas de jeter de fréquents coups d'œil dans sa direction. Il était leur roi et ils

l'aimaient. Matt eut un sourire empreint de satisfaction en songeant qu'il aurait ces deux braves à ses côtés pendant bien des années encore. Les Modernes ne pourraient user de représailles s'il refusait de faire désormais la chasse au dragon. Ils n'oseraient pas lui faire réintégrer l'avenir alors qu'il vivrait l'existence d'Ay. Ce serait, faute de mieux, le meilleur moyen d'assurer la sauvegarde du monde. Qu'ils n'espèrent rien de plus !

Il s'assit sur un rocher, ôta son casque et, le tenant devant lui, fit pivoter l'aile droite. La voix ténue du chef des O.D.T. s'éleva en contrepoint au murmure du ressac.

— ... Matt, répondez-moi. C'est urgent.

— Je suis là. Que voulez-vous ?

— Où êtes-vous ? Que se passe-t-il ?

— Je suis en route. Pour rejoindre ma fiancée et mon royaume.

Il y eut un silence, puis :

— Prendre la place d'Ay ne sera peut-être pas assez, Matt.

— Vraiment ? Pour moi, ce sera assez. J'ai été à la chasse au démon et il ne reste plus rien de votre épée. Je pense donc que je vais renoncer à traquer un dragon qui semble tout à fait disposé à me laisser la vie sauve.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chasse au démon ?

Matt expliqua ce qui s'était passé. Il devina la consternation de son interlocuteur. Les Modernes n'avaient pas pensé que l'ennemi essaierait de le faire tout simplement prisonnier.

Le chef des O.D.T. reprit :

— Matt, vous ne pouvez pas le laisser vous capturer vivant. Mais, au point où en sont les choses, éviter de vous faire capturer n'est pas suffisant. L'opération consistant à vous substituer à Ay ne suffira pas.

— Pourquoi donc l'ennemi veut-il m'arrêter ?

— Parce que vous faites gagner un peu de temps. Le dessein des berserkers est d'éliminer les dernières chances qui nous restent et d'en finir rapidement avec nous. Je ne peux vous demander qu'une seule chose : débusquer ce satané dragon et vous faire poursuivre par lui afin de provoquer un changement.

— Et s'il m'attrape ?

Nouveau silence... Matt perçut un murmure, puis une autre voix retentit, familière :

— Matt... ici Derron. On cherche une façon de vous dire que vous devez mourir. De faire en sorte que le berserker vous tue ou de vous tuer vous-même s'il vous capture. De vous tuer parce qu'il vous aura capturé. Il faut que vous mouriez d'une manière ou d'une autre en vous arrangeant pour qu'il soit cause de votre mort. C'est l'objectif que l'on poursuit depuis le début. Désolé, Matt. Je ne savais pas que ce serait comme cela, au départ.

Le chef des O.D.T. reprit la parole :

— Matt, vous pouvez couper la communication et retourner à votre fiancée et à votre royaume, comme vous le disiez tout à l'heure. Mais si vous le faites, le monde qui vous entoure se désagrègera lentement. Il se désagrègera de l'intérieur à votre insu, devenant de moins en moins probable. Et ici, nous mourrons tous. Après vous, le chaos

s'installera du vivant de vos enfants. Voilà l'héritage que vous leur laisserez !

— Vous mentez !

Matt avait crié ces mots parce qu'il savait que le chef des O.D.T. ne mentait pas. Peut-être mentait-il à propos de tel ou tel fait mais, quand il parlait de ce qui était nécessaire pour gagner la guerre, il disait la vérité.

— C'est encore moi, Matt... Derron. Ce que vous venez d'entendre est la vérité. Je ne sais que vous dire de plus.

— Inutile de me dire quoi que ce soit de plus, mon ami ! répliqua Matt avec amertume.

Il fit pivoter l'ailette du casque, réduisant les voix au silence, et le recoiffa. Il se leva. Harl et Torla s'avancèrent vers lui. Dans leur souci de veiller sur sa sécurité, ils étaient restés dans les parages et ils avaient probablement surpris quelques bribes de ses prières dans une langue étrange.

Quand ils l'eurent rejoint, il dit d'un ton tranquille :

— Ma jambe me fait mal. Je crois que je marcherais plus facilement si nous longions le rivage.

Il savait que c'était sous les eaux qu'habitait le dragon.

Encadré par ses amis, il marcha vers la grève et le grondement du ressac. Il avançait lentement car sa jambe, qui s'était ankylosée pendant le temps où il était resté assis, lui faisait effectivement plus mal. Il ne songeait à rien car le temps de la réflexion était passé. Jadis, longtemps auparavant,

il avait fait sortir l'homme de pierre de la fosse du prédateur fouisseur. Vingt mille années s'étaient écoulées depuis, et c'était comme s'il en portait le poids. Plus tard, il avait vu la tribu des hommes rayonner à travers l'espace et le temps. Il avait eu connaissance des esprits de la vie. Il avait été roi et une princesse l'avait regardé avec amour.

Il n'éprouva nulle surprise en voyant un rocher se mouvoir soudain, se transformer en une gueule de cauchemar portée par un cou sinueux, épais comme un pilier et qui s'élevait au milieu des embruns orpaillés du clair de lune. Le gigantesque corps du dragon émergea des flots et le monstre se rua à une allure vertigineuse vers les trois hommes.

— J'ai la dague, dit Matt à ses compagnons. Et, pour l'heure, vous vous servirez plus utilement que moi de l'épée et de la hache.

Ce n'était ni Harl ni Torla qui intéressait le dragon et, n'importe comment, il eût été outrageant – et parfaitement vain – de leur ordonner de fuir.

La tête du dragon, plantée sur un cou de la taille d'un tronc d'arbre et capable d'engloutir un homme et de le conserver sain et sauf, se tendit vers Matt qui dissimula la dague dans sa main, la lame plaquée derrière le poignet, pointe en haut. La hache et l'épée de ses amis voltigeaient futillement. Matt était très fatigué et, en un sens, ces mâchoires larges comme un cercueil et, il le remarqua, dépourvues de dents, étaient les bienvenues. Au moment où elles se refermèrent doucement sur lui, il appuya la pointe de la dague

contre son cœur...

— Il l'a tué !

Le chef des O.D.T. avait prononcé ces mots avec incrédulité et sa voix n'était qu'un murmure. Puis il les répéta de toute la force de ses poumons :

— Il l'a tué ! Il l'a tué !

Les autres chasseurs, jusque-là pétrifiés devant leurs écrans et partageant avec les ordinateurs la conviction montante que l'on allait à l'échec, se précipitèrent soudain. Sur les plaques d'observation, les linéaments de la toile d'araignée se tendaient comme un nœud qu'on serre, dessinant la cible verdâtre, solide, qu'il était impossible de manquer.

Dans la profonde caverne baptisée Deuxième Stade des Opérations, des longerons métalliques sortirent un missile de son berceau tandis qu'un cercle argenté et scintillant naissait sous l'objet. Un déclic, une secousse, et les longerons lâchèrent leur fardeau. Le missile tomba et s'évanouit.

Derron avait déjà vu se refermer une brèche temporelle, un focal atteint de plein fouet, et il comprenait à merveille que c'était à une victoire qu'il assistait. Sur les écrans, les mouvements tourbillonnaires de changement qui environnaient Ay se désintégraient et ce qui était ondulation commençait à devenir rigidité. L'Histoire regagnait impétueusement son lit familial. Seule l'unique ligne de vie catalytique était tranchée. Il fallait scruter avec attention les écrans pour distinguer ce mince détail.

Les tronçons déchiquetés de cette ligne de vie ne laissaient pas de place au doute. Néanmoins, Derron tendit la main pour actionner son communicateur et il appela le Troisième Stade des Opérations.

— Alf ? Dites-moi, j'aimerais que vous me disiez dans quel état il est... Oui, tout de suite... merci.

Il attendit la réponse, les yeux las de fixer les écrans qu'il ne voyait pas. Autour de lui, on commençait à célébrer l'événement et la discipline s'effiloçait.

— Derron ?

D'une voix lente, Alf annonça qu'un couteau était fiché dans le cœur de Matt et se perdit en conjectures pour tenter d'expliquer comment l'émissaire s'était arrangé pour mourir de cette façon. Son cerveau, ajouta-t-il, était resté trop longtemps privé d'oxygène pour que la chirurgie puisse dorénavant être d'aucun secours.

Derron coupa la communication. Il était las. Les chasseurs victorieux étaient en train de décapiter des cigares et l'un d'eux demandait joyeusement que l'on serve du grog. Un peu plus tard, le chef des O.D.T. fit son apparition en personne. Il tenait un verre à la main mais il était silencieux. Il ne sourit même pas quand il s'arrêta devant Derron.

— C'était un type bien, Odegard. Le meilleur, naturellement. Je ne connais pas beaucoup de gens qui auraient été capables de faire le millième de ce qu'il a fait. En vivant ou en mourant...

Le commandant leva solennellement son verre

comme pour porter un toast en hommage à la ligne rompue qui se dessinait en vert sur l'écran. Par la suite, bien sûr, des monuments et des cérémonies rendraient hommage au sacrifié de façon plus élaborée. Mais cela serait sans valeur aux yeux de Derron Odegard.

— En vérité, dit-il, je ne me soucie guère de ce qui peut arriver au monde, sauf pour ce qui est d'une personne ici ou là.

Le chef des Opérations n'entendit peut-être pas car le tumulte de la fête était de plus en plus bruyant.

— Vous avez accompli une tâche nécessaire, major, et vous l'avez bien exécutée de bout en bout. Les Opérations du Temps vont prendre une importance accrue, et nous aurons besoin de gens compétents aux points névralgiques. Je compte vous proposer pour une nouvelle promotion...

Les bras levés, sa barbe grise et sa robe noire claquant dans le vent, Nomis persistait dans l'entreprise maléfique à laquelle il se consacrait depuis trois jours sur son rocher secret. Pourtant, il ne parvenait pas à échapper à la conviction que tous ses efforts en vue de détruire Ay seraient vains.

En haut des remparts, Alix, la main en visière pour protéger ses yeux pers de l'éblouissant soleil du matin, scrutait le large dans l'espoir de distinguer une voile ou un mât. Elle attendait en tremblant légèrement d'apercevoir son futur seigneur et maître.

Harl savait que les falaises du Queensland se

dressaient droit devant, bien qu'elles fussent encore à un jour de mer. Fronçant le sourcil, il tourna la tête à bâbord, encore que rien ne brisât la ligne d'horizon hormis les lointaines rafales d'un grain qui s'annonçait. Ses traits se rassérénèrent : il songeait que, sous sa tente, le jeune Ay préparait sans aucun doute ses plans en vue de la bataille qui ne manquerait pas de s'engager.

TROISIÈME PARTIE

FRÈRE ASSASSIN

1

L'homme aux pieds nus, vêtu d'une bure grise, atteignit le sommet de la côte et fit une pause pour regarder la campagne qui s'étendait devant lui. Dans cette direction, la route pavée qu'il suivait était presque rectiligne sous un ciel lourd de nuages. Elle franchissait un mamelon après l'autre, traversait de petits bois aux arbres rabougris et des champs à l'abandon. Cette route avait été pavée à l'époque du Grand Empire Continental et bien peu de choses au monde avaient résisté autant qu'elle aux siècles qui s'étaient écoulés depuis cette lointaine période de l'Histoire.

D'où se tenait le moine, la route paraissait se diriger vers une tour qui se dressait à quelques lieues de distance. C'était une spirale élancée et solitaire, grise et indistincte sous la terne clarté du jour. Elle s'élevait au-dessus d'un bâtiment pour l'instant invisible. Le moine marchait en direction de ce temple depuis déjà une demi-journée, mais le but qu'il s'était fixé se trouvait encore bien plus loin.

L'homme, de taille moyenne, possédait un corps sec et nerveux. Son aspect semblait être sans grand rapport avec son âge, qu'on pouvait situer entre vingt et quarante ans. Son visage à la barbe rare trahissait à présent sa lassitude, et sa robe de

bure grisâtre était tachetée de boue encore plus grise. Le long des talus bordant la route, les champs étaient recouverts d'une couche de fange qui lui arrivait aux chevilles et ils ne donnaient pas l'impression d'avoir été labourés ou semés ce printemps, pas plus que le précédent.

— Ô Très Saint, je Te remercie à nouveau d'avoir placé sous mes pas une route pavée sur une si grande partie de mon voyage, murmura le moine alors qu'il repartait.

Ses pieds étaient balafrés et durcis comme des bottes de marche usagées.

A l'exception de la spire lointaine, l'unique trace de présence humaine dans ce paysage peu engageant était l'amas de pierres d'un mur bas en ruine situé sur le côté de la route, plus loin sur son chemin. Si les pierres s'étaient effondrées récemment, les murs eux-mêmes étaient très vieux et ils avaient peut-être appartenu à un caravansérail ou à un poste militaire, au moment de la grandeur de l'Empire. Mais le mois ou la semaine précédents, une nouvelle guerre avait réduit un bâtiment de plus à l'état de pierraille. Ce qui restait de la bâtisse donnait l'impression de devoir bientôt s'enfoncer dans la boue sans laisser de traces, avant même que l'herbe printanière pût commencer à pousser sur ses ruines.

Dès qu'il eut atteint les vestiges du mur, le moine s'y assit afin de se reposer de la fatigue de son long voyage et de contempler avec une vague tristesse la scène de désolation qui l'entourait. Au bout d'un moment, comme un homme qui éprouverait des difficultés à rester inactif, il se

pencha et prit une des pierres dans ses mains maigres mais puissantes. Il l'examina d'un regard qui aurait pu être celui d'un maître maçon, puis il la replaça adroitement dans une brèche du mur. Il se rassit pour étudier le résultat.

Un appel lointain lui fit relever la tête et regarder la route. Une silhouette solitaire, vêtue d'un habit similaire au sien, se hâtait vers lui en agitant les bras afin d'attirer son attention.

Un vague sourire se dessina sur le visage émacié du premier moine à l'idée d'avoir de la compagnie. Il retourna le geste de salut et attendit, sans plus penser à jouer au bâtisseur. Bientôt il se leva.

La silhouette qui approchait se révéla finalement appartenir à un homme de poids moyen, presque corpulent, qui avait été récemment rasé de très près.

— Gloire au Très Saint, révérend frère ! haleta l'inconnu dès qu'il fut à une distance qui permettait de communiquer.

— Gloire au Très Saint.

La voix du moine barbu était chaleureuse mais sans timbre particulier. Le nouveau venu, un homme d'une trentaine d'années, s'assit à son tour sur le muret, s'essuya le visage, souffla et demanda avec impatience :

— Es-tu, ainsi que je le crois, frère Jovann d'Ernard ?

— Tel est en effet mon nom.

— Que le Très Saint soit loué ! s'exclama le plus corpulent en effectuant un signe de coin et en faisant rouler ses yeux vers le ciel. Mon nom est

Saile, frère. Que le Très Saint soit loué, ai-je dit...

— Ainsi soit-il.

— ... car, par Ses voies mystérieuses, Il a guidé mes pas jusqu'à toi ! Et bien d'autres suivront, frère Jovann, des hommes arrivent des quatre coins du monde car la renommée de tes vertus héroïques s'est répandue au loin, jusqu'aux terres de Mosnar, c'est tout au moins ce qu'on m'a dit, et même jusqu'aux territoires de l'Infidèle. Et ici, dans ton propre pays... en cet instant même, dans les villages isolés de ces collines reculées, certains paysans les plus arriérés sont au courant de ton passage.

— Je crains en effet que mes nombreuses fautes ne soient pas ignorées dans cette contrée, car j'ai vu le jour non loin d'ici.

— Ah, frère Jovann, tu es bien trop modeste. Pendant que je surmontais d'innombrables difficultés pour tenter d'arriver à tes côtés, j'ai entendu répéter maintes et maintes fois le récit de tes très saint exploits.

Frère Jovann, à présent visiblement préoccupé, se rassit sur le muret.

— Et pourquoi as-tu surmonté d'innombrables difficultés, selon tes propres paroles, pour venir me rejoindre ?

— Ahhh... — Quels efforts cela m'a coûté ! disait le hochement de tête de frère Saile. — La flamme de ma détermination s'est allumée voici des mois, lorsque j'ai appris de source digne de foi, par des témoins oculaires qui se trouvaient avec toi dans les rangs de l'armée du Fidèle, comment tu as osé traverser le champ de bataille jusqu'aux

lignes ennemies et pénétrer sous la tente de l'archi-Infidèle en personne pour lui prêcher la vérité du Temple Sacré.

— Et comment ma tentative de conversion a lamentablement échoué, répondit Jovann en hochant tristement la tête. Tu as bien fait de me rappeler mon échec, car je suis faible face au péché d'orgueil.

— Ah... — Saile avait perdu le fil de son discours mais il le retrouva très vite. — C'est, comme je te l'ai dit, après avoir appris cet exploit, frère Jovann, qu'est né mon plus humble souhait, mon désir le plus pur et le plus dévorant. Je voulais te trouver, être parmi les premiers à rejoindre ton ordre.

Les sourcils de Saile se soulevèrent, interrogatifs. Il reprit :

— Ainsi, c'est vrai... tu es vraiment en chemin vers la capitale de l'Empire afin de demander à notre très saint vicaire Nabur l'autorisation de fonder un nouvel ordre monastique ?

Les yeux du moine émacié se portèrent sur la spire lointaine.

— Autrefois, mon frère, Dieu m'a appelé pour reconstruire des temples effondrés avec des pierres et des briques... Maintenant, ainsi que tu le dis, il m'a appelé pour les rebâtir avec des hommes.

Il reporta son attention sur frère Saile. Il souriait.

— Quant à ton désir de devenir un membre du nouvel ordre lorsqu'il aura été fondé, je ne puis encore rien te dire. Mais si tu choisis de marcher à mon côté jusqu'à la Cité sainte, je serai heureux

d'avoir ta compagne.

Saile bondit sur ses pieds et se mit à faire maintes révérences.

— C'est moi qui suis le plus heureux et le plus honoré, frère Jovann !

Saile poursuivit ses remerciements alors qu'ils marchaient côte à côte. Il venait de faire un exposé relativement long sur la perspective désagréable de nouvelles pluies et il discourait sur le problème qui se posait à deux moines mendiants dans cette contrée apparemment inhabitée – c'est-à-dire comment pouvaient-ils espérer obtenir leur prochain repas – lorsque son attention fut distraite.

Un coche qui suivait la même route qu'eux les rattrapait rapidement. Le véhicule n'avait pas d'ornements mais il semblait de bonne fabrication. A en juger par son aspect, il devait appartenir à quelque noble ou prélat de rang moyen ou inférieur. L'ouïe des deux moines leur fournit un avertissement suffisant pour qu'ils s'écartent. Quatre bêtes de trait agiles tiraient à vive allure le coche dont les roues résonnaient sur le pavage.

Lorsque le coche passa en grondant, les yeux de frère Jovann furent attirés par le visage d'un voyageur assis dans le sens de la marche et par son épaule qui dépassait légèrement d'une fenêtre. Pour autant qu'il pouvait en juger, cet homme bien en chair était vêtu avec élégance. Il était âgé et portait une barbe grise bien que ses cheveux coupés courts fussent toujours aussi roux que dans sa jeunesse. Sa bouche lippue était légèrement tordue, comme pour cracher ou invectiver.

— Ils auraient pu nous offrir un passage,

marmonna avec mécontentement frère Saile qui regardait le coche disparaître dans le lointain. Il y avait un tas de places libres. Il ne contenait pas plus de deux passagers, n'est-ce pas ?

Frère Jovann secoua la tête. Il n'avait pas vu si d'autres personnes se trouvaient à bord du coche. Son attention avait été captivée par les yeux du vieil homme, qui n'avait probablement même pas vu les deux moines. Ces yeux, rivés en direction de la Cité sainte, à une cinquantaine de lieues et plus, étaient limpides, clairs et dominateurs. Mais ils étaient également emplis de terreur.

2

Lorsque Derron Odegard quitta la petite fête donnée en l'honneur de leur victoire, dans le service des Opérations du Temps, il n'avait aucune idée précise du lieu vers lequel il se rendait. Ce ne fut que lorsqu'il approcha du centre hospitalier qu'il prit conscience que ses pas le conduisaient vers Lisa. Oui, il ferait mieux de l'affronter immédiatement et de se débarrasser sans plus attendre de cette pénible démarche.

Au dortoir des élèves de l'école d'infirmières, il apprit que Lisa avait déménagé la veille après avoir été autorisée à interrompre son apprentissage. Pendant qu'elle subirait des tests et qu'on chercherait un autre travail pouvant lui convenir, elle partageait une chambre avec une autre fille dans un couloir populaire, à un niveau supérieur.

Une fois arrivé là, ce fut la compagne de chambre de Lisa qui vint lui ouvrir la porte. Etant donné que la fille en question avait entamé un long processus de soins à sa chevelure, elle rentra dans la pièce et feignit de ne pas les entendre.

Lisa devait avoir lu la nouvelle sur le visage de Derron. Ses propres traits se figèrent comme ceux d'un masque et elle demeura juste dans l'entrebâillement de la porte, l'obligeant à rester

dans l'étroit couloir où il était constamment bousculé par les passants, curieux ou indifférents.

— C'est Matt, lui dit-il.

Comme il n'obtenait aucune réaction, il ajouta :

— Oh, nous avons remporté la victoire et les berserkers ont été arrêtés. Mais il a donné sa vie pour nous. Il est mort.

Aussi fier et dur qu'un bouclier, son masque-visage se releva légèrement vers lui.

— Naturellement. Il a effectué le travail que vous lui avez donné. Je savais qu'il irait jusqu'au bout.

— Comprenez-moi, Lisa. Lorsque je suis allé le trouver pour le convaincre, je croyais qu'il avait des chances de s'en tirer. De bonnes chances.

Elle n'avait pas la force de garder levé son bouclier, et Derron ressentit une sorte de soulagement lorsqu'il vit son visage commencer à s'animer et entendit sa voix se briser.

— Je... je savais que vous alliez le tuer.

— Mon Dieu, Lisa... ce n'était absolument pas mon intention.

Il devait empêcher ses mains de se tendre vers elle.

Elle était vaincue et un chagrin de femme l'engloutissait lentement. Elle s'appuya contre le montant de la porte, les mains cachées derrière le dos.

— Et maintenant... il est... trop tard pour faire quelque chose.

— Les médecins ont essayé... mais non, rien. Et les Opérations du Temps ne peuvent remonter dans le passé pour essayer de sauver Matt. Si nous

tentions quoi que ce soit pour le tirer de là, à présent, nous bouleverserions le monde.

— Il valait bien plus que cette sale planète !

Derron murmura quelques banalités et s'avança pour essayer de la réconforter. La porte lui claqua au visage.

Naturellement, si Lisa avait été la femme de sa vie, il ne se serait pas retiré si rapidement, se dit-il quelques jours plus tard alors qu'il restait assis, seul, dans son petit bureau personnel du niveau des Opérations du Temps. Il serait resté et l'aurait convaincue de lui rouvrir ; ou bien il aurait enfoncé la porte. Seul un battant de plastique l'avait séparé d'elle.

Mais, naturellement, la femme de sa vie se trouvait depuis un an et plus de l'autre côté des portes de la mort. Et aucun humain n'aurait pu les enfoncer celles-là. Il fallait se contenter de demeurer devant elles et de se lamenter, jusqu'au jour où l'on se découvrait capable de s'en détourner.

Derron resta assis à fixer le néant durant un certain temps, avant de remarquer une enveloppe à l'aspect officiel qu'un messenger avait dû poser sur son petit bureau. Le pli clos et épais lui était adressé. Après l'avoir fixé avec apathie durant un moment, il le prit et l'ouvrit.

A l'intérieur se trouvait la notification officielle de sa dernière promotion, au rang de lieutenant-colonel. « ...*Eu égard à vos récents états de service exceptionnels dans le service des Opérations du Temps, et dans l'attente que vous poursuiviez...* » Un

jeu de galons correspondants était joint à l'envoi.

Il garda les galons dans sa main, comme s'il les avait oubliés, et resta assis un moment de plus. Il fixait un objet – un ancien heaume orné d'ailes – qui reposait tel un trophée au sommet de la petite bibliothèque, de l'autre côté de la pièce. Il était toujours plongé dans sa contemplation lorsque le signal d'alarme se fit entendre dans tout le service et le poussa à se lever par réflexe. Un instant plus tard, il était hors de son bureau et se dirigeait vers la salle de réunion.

Des retardataires se hâtaient de prendre place lorsqu'un des officiers généraux, un chef de groupe des O.D.T., monta sur l'estrade et commença son exposé.

— Le troisième assaut auquel nous nous attendions vient de commencer, messieurs. Que les berserkers remportent une victoire ou connaissent une défaite, ce sera la dernière attaque qu'ils pourront porter à l'extérieur de notre temps actuel. Elle nous fournira l'ultime repère dont nous avons besoin pour localiser leur zone de regroupement, à vingt et un millénaires d'ici.

On put entendre quelques manifestations de satisfaction.

— Je vous suggère de ne pas vous réjouir si vite. Cette troisième attaque laisse prévoir la mise en œuvre d'une nouvelle tactique de la part de l'ennemi, une manœuvre subtile et redoutable.

Le général dévoila, comme à l'accoutumée, des cartes et des modèles assemblés à la hâte.

— Comme lors de l'offensive précédente, celle-ci est dirigée contre un unique individu et, à

nouveau, nous n'avons pas le moindre doute quant à l'identité de celui que les berserkers ont pris pour cible. Son nom est Vincent Vincenzo.

La révélation de ce nom provoqua un murmure, une vague de respect, de surprise et d'inquiétude. Quelle qu'eût été la composition de l'assistance, à condition naturellement qu'elle se fût tenue sur Sirgol, la réaction aurait été similaire. Même les personnes les plus ignares avaient entendu parler de Vincenzo bien que cet homme fût mort depuis trois siècles et n'eût jamais été à la tête d'une nation, qu'il n'eût pas donné naissance à une religion ni levé la moindre armée.

L'attention de Derron s'éveilla brusquement et il se redressa sur son siège. Son apathie se dissipait. Lors des études historiques qu'il avait faites avant-guerre, il s'était spécialisé dans l'époque de Vincenzo... et les lieux où il avait vécu étaient également étrangement liés à son chagrin personnel.

Sur l'estrade, le général poursuivait son discours en termes d'homme d'affaires :

— La vie de Vincenzo entre dans la catégorie des existences les plus importantes, auxquelles nous accordons une protection continue sur toute leur durée effective. Naturellement, cela ne signifie pas qu'un berserker ne peut s'approcher de lui. Mais si un seul essaye de nuire à Vincenzo, ou même à toute personne se trouvant dans un rayon de trois kilomètres autour de lui, nous aurons ses coordonnées en deux secondes et nous annulerons son intervention. Ce serait la même chose s'ils tentaient d'enlever ou de capturer Vincenzo en

personne.

» Cette protection spéciale commence en fait à l'époque de ses grands-parents et se poursuit durant toute sa vie jusqu'à l'achèvement de son dernier travail important, à l'âge de soixante-dix huit ans. Et nous pouvons estimer que l'ennemi doit connaître l'existence de cette protection. C'est la raison pour laquelle je vous ai déclaré que, cette fois, les plans des berserkers sont certainement très subtils.

Après avoir expliqué les détails de leur protection contre toute attaque directe, le général aborda un autre aspect du problème :

— Chronologiquement, l'infiltration ennemie ne s'est produite qu'une dizaine de jours avant l'ouverture du célèbre procès de Vincenzo intenté par les Défenseurs de la Foi. J'estime peu probable que ce soit une simple coïncidence. Supposons, par exemple, qu'un berserker parvienne à changer le cours du procès et à obtenir un verdict de peine capitale. Si les Défenseurs de la Foi décidaient de livrer Vincenzo au bûcher, le rôle joué par le berserker serait trop indirect pour que nous puissions trouver la moindre indication permettant de découvrir ses coordonnées.

» Et n'oubliez pas qu'une sentence de mort n'est pas indispensable pour que l'ennemi obtienne le résultat escompté. Lors de son procès, Vincenzo avait soixante-dix ans. S'il était simplement torturé ou jeté dans un cachot, les probabilités pour qu'il meure seraient très élevées.

Un général, assis au premier rang, leva la main.

— N'a-t-il pas, historiquement, été soumis à un

tel traitement ?

— Non. C'est une idée largement répandue. Mais Vincenzo n'a pas passé un seul jour en prison. Pendant son procès, il est resté chez un ambassadeur de ses amis. Après son abjuration, il a passé les quelques années qui lui restaient à vivre en résidence surveillée, dans une demeure où il avait un certain bien-être matériel. Là, il a perdu progressivement la vue, en raison du vieillissement... et il a également érigé les fondations de la dynamique moderne. Est-il utile de rappeler que c'est de ces travaux que notre science actuelle et notre survie dépendent le plus ? Ne vous y trompez pas, les dernières années de la vie de Vincenzo, celles qui ont suivi son jugement, sont pour nous d'un intérêt vital.

Au premier rang, le général qui avait posé la question s'agita sur son siège.

— Comment diable une machine pourrait-elle influencer le verdict d'une cour ecclésiastique ?

L'officier instructeur ne put que secouer la tête et fixer les diagrammes d'un œil sinistre.

— A vrai dire, nous manquons toujours d'hypothèses à ce sujet. Nous doutons que l'ennemi essaye à nouveau de tenir le rôle d'un être surnaturel, après l'échec de sa dernière tentative dans ce domaine. Mais un aspect du problème ne doit surtout pas nous échapper. Un seul appareil est engagé dans cette offensive et il peut être de petite taille. Celle d'un être humain, par exemple. Ce qui nous fait irrémédiablement penser à un androïde.

L'orateur s'interrompt et fit courir son regard

sur l'assistance.

— Oh oui, je sais. Les berserkers n'ont jamais, nulle part, été capables de fabriquer un androïde pouvant se faire passer pour un humain. Cependant, nous ne pouvons nous permettre de déclarer catégoriquement qu'ils n'y sont pas parvenus depuis.

Une discussion s'engagea sur les ripostes possibles. Un arsenal complet était maintenu opérationnel au Deuxième Stade, prêt à être lancé dans le passé. Mais personne ne pouvait encore savoir quelle arme serait utile.

L'officier instructeur repoussa ses diagrammes.

— Ce qui est clair, c'est que cette attaque doit avoir lieu dans une bande temporelle qui nous est accessible. Nous avons naturellement l'intention d'y placer nos hommes comme principal moyen de défense. Leur travail consistera à surveiller de loin Vincenzo. Il nous faut des personnes capables de remarquer toute déviation historique significative lorsqu'elle se produira. Ceux choisis pour cette mission devront connaître sur le bout des doigts cette période, en plus d'une bonne expérience des Opérations du Temps.

Tout en écoutant, Derron abaissa le regard vers les nouveaux galons qu'il tenait toujours à la main. Puis il se décida à les fixer sur son uniforme.

3

Sur la route, à environ une demi-lieue de l'endroit où ils s'étaient rencontrés, frère Jovann et frère Saile atteignirent le sommet d'une côte et découvrirent qu'ils étaient sur le point de rattraper le coche qui les avait dépassés peu de temps auparavant. Les bêtes de trait avaient été débarrassées de leurs harnais et paissaient non loin du véhicule abandonné par ses occupants. Il était arrêté à côté de la grille rompue d'une haute muraille tapie sous des toits d'ardoise, au pied de la colline suivante.

Au sommet de cette éminence se dressait le déjà célèbre temple-cathédrale d'Oibbog, dont la plupart des murs de pierre étaient de construction trop récente pour être recouverts de mousse ou porter les cicatrices de l'agression des éléments. Il dressait sa spire à présent démesurée vers le ciel bas, et cette flèche gracieuse paraissait flotter loin au-dessus des angoisses et des efforts humains.

Après avoir longé le monastère aux grilles brisées érigé au pied de la colline, l'ancienne route obliquait sur la gauche pour aller à la rencontre d'un pont. Ou plutôt de ses vestiges. De l'endroit où se trouvaient à présent les deux moines, ils pouvaient constater que toutes les travées avaient disparu, avec les quatre ou six piliers qui les

avaient soutenues. Le torrent qui les avait emportées était toujours déchaîné et des troncs d'arbre en guise de fourche taraudaient les piles encore debout. Le courant, dont le volume avait été plusieurs fois multiplié, dévastait les berges sur les deux rives.

De l'autre côté du torrent, au-delà d'un autre vestige du pont, la cité fortifiée d'Oibbog était assise sur sa hauteur défensive. On distinguait la foule dans les rues. A l'intérieur des portes de la ville qui s'ouvraient sur l'avenue de l'Empire, d'autres coches et bêtes de trait attendaient la fin de cette halte sur la route de la Cité sainte.

Frère Jovann observa les nuages lourds qui se regroupaient toujours dans le ciel de façon menaçante. Le torrent fuyait ces nuages, tel un grand serpent terrifié et enflé, fouetté et aiguillonné par les éclairs lointains. Un serpent qui avait rompu ses liens et les traînait derrière lui.

— Frère torrent ne nous laissera pas franchir son cours, ce soir.

Lorsqu'il entendit cette personnification, frère Saile tourna la tête avec lenteur et prudence, comme s'il se demandait s'il devait en rire. Mais, avant qu'il eût pris une décision, la pluie se mit à tomber à verse et ce fut comme s'ils se trouvaient sous une cataracte. Les deux moines relevèrent les pans de leurs robes et se mirent à courir. Jovann était pieds nus et les sandales de Saile claquaient ; ils allaient rejoindre les occupants du coche dans l'abri, quel qu'il soit, que pourrait leur offrir ce monastère apparemment abandonné.

A cinquante lieues de là, dans ce qui avait été

la capitale de l'Empire disparu et qui était à présent la Cité sainte du Temple fortifié, cette même journée était chaude et étouffante. Seule la colère de Nabur, huitième du nom et quatre-vingt unième successeur des vicaires du Très Saint, provoquait des déplacements d'air dans ses luxueux appartements privés.

Cette colère avait mis quelque temps à s'accumuler, pensa Belam, le Défenseur de la Foi qui, en magnifique robe pourpre, attendait dans une gravité silencieuse qu'elle se dissipât. Elle s'était accumulée et avait été contenue jusqu'au moment où elle pourrait être extériorisée sans danger, libérée dans les oreilles discrètes d'un ami et confident digne de confiance.

La tirade interminable du vicaire contre ses adversaires théologiques et militaires resta en suspens en plein milieu d'une phrase. Nabur avait été distrait et ses allées et venues interrompues par un crissement sourd accompagné par les cris des hommes de peine. Le vicaire se rendit jusqu'à un balcon pour regarder dans la cour. Un peu plus tôt, Belam avait vu les ouvriers commencer à décharger de gros blocs de marbre d'un convoi de chariots. Ce même jour, un sculpteur en renom devait choisir un de ces blocs et commencer à œuvrer sur le buste de Nabur.

Quelle importance si chacun de ses quatre-vingts prédécesseurs avait préféré laisser à la postérité le soin de pourvoir à leur glorification matérielle ?

Le vicaire se détourna brusquement du balcon et les plis de sa simple robe blanche voltigèrent

autour de lui. Il surprit l'expression de Belam.

D'une voix irritée de ténor qui avait durant les quarante dernières années eu le même timbre que celle d'un vieillard, le vicaire déclara :

— Lorsque la statue sera terminée, nous la ferons placer dans le plus grand parc de la cité, afin que la majesté de notre fonction et de notre personne soit encore grandie aux yeux du peuple.

— Oui, mon vicaire.

Belam avait répondu avec calme. Il était un Défenseur de la Foi et un prince du Temple depuis des décennies. Il avait vu les vicaires s'asseoir sur le trône puis disparaître, et il ne se laissait pas facilement impressionner par leurs sautes d'humeur.

Nabur éprouva le besoin de se justifier.

— Belam, il est indispensable que notre respect soit renforcé. Les infidèles et les hérétiques déchirent le monde qui nous a été confié par le Seigneur !

La dernière phrase avait jailli brusquement : un cri du cœur.

— Mon vicaire, j'ai ferme espérance que nos prières et nos années triompheront.

— Triompheront ? — Le vicaire vint vers lui à grands pas en arborant une grimace sarcastique. — Naturellement ! Un jour. Avant la fin des temps ! Mais pour l'instant, Belam, pour l'instant, notre saint Temple est à terre, il souffre et il saigne, et nous...

La voix du vicaire s'affaiblit temporairement et devint presque inaudible.

— Il nous faut porter de nombreux fardeaux.

Nombreux et pesants, Belam. On ne peut en avoir conscience tant que l'on ne s'est pas assis sur notre trône.

Belam s'inclina dans une révérence sincère et silencieuse.

Le vicaire s'éloigna de nouveau, sa robe lui battant les mollets. Cette fois, il avait un but. Sur sa table de travail encombrée il prit d'une main tremblante un opusculé déjà abîmé à force d'avoir été manipulé et froissé, comme s'il avait été roulé en boule et jeté sur le sol à une ou deux reprises.

Belam connaissait la nature de ce pamphlet. Un élément qui, pensait-il avec sa froideur coutumière de théologien, avait contribué à la colère de ce jour, pour ne pas dire qu'il l'avait provoquée à lui seul. Bien petite épine, comparée aux autres. Mais elle avait piqué Nabur dans la partie la plus sensible de sa vanité.

Le vicaire agitait la brochure dans sa direction.

— En raison de votre absence, Belam, l'opportunité ne s'est pas présentée de parler de ceci... de cette abomination, ce coup de poignard dans le dos de la part de messire Vincenzo ! Ce prétendu *Dialogue sur le mouvement des marées* ! L'avez-vous lu ?

— Je...

— La marée n'a servi que de prétexte à ce misérable. Dans ce pamphlet, son but est d'exposer une fois de plus ses divagations hérétiques. Il s'obstine à vouloir réduire le monde solide sur lequel nous nous trouvons à un simple point de l'univers, à vouloir nous envoyer tourner autour du soleil. Mais même cela ne lui suffit pas. Non, c'est

encore insuffisant pour cet homme !

A présent réellement intrigué, Belam fronça les sourcils.

— Quoi d'autre, mon vicaire ?

Nabur s'avança vers lui dans un accès de colère, comme si le coupable n'était autre que le Défenseur de la Foi.

— Quoi d'autre ? Nous allons vous le dire. Ce pamphlet est présenté sous forme d'un débat entre trois personnes. Et Vincenzo, son auteur, a eu l'intention, à travers l'un de ces trois interlocuteurs imaginaires – celui qui défend les concepts traditionnels et qui est en conséquence décrit comme, je cite : « un simple d'esprit », situé « au-dessous du niveau de l'intelligence humaine » —, de nous représenter !

— Mon vicaire !

Nabur hocha la tête avec énergie.

— Oh oui ! Certaines de nos paroles ont été placées dans la bouche de ce simplet, ainsi qu'il le nomme !

Belam secouait dubitativement la tête.

— Vincenzo n'a jamais fait preuve de modération dans ses querelles, qui ont été nombreuses. Nombreuses ? Non, je dirais plutôt ininterrompues. Mais je suis persuadé qu'il n'a pas eu l'intention, ni dans ce pamphlet ni autrement, d'être irrévérencieux tant envers votre personne qu'envers votre saint Office.

— Nous savons parfaitement quelles étaient ses intentions !

Le vicaire Nabur avait presque hurlé ces paroles. Puis l'homme le plus révérend dans le monde

(sans doute également le plus haï et très probablement le plus écrasé par le fardeau que représentait ce qu'il considérait être la mission que lui avait confiée le Seigneur) gémit sans retenue avant de se laisser choir dans un fauteuil, tel un enfant gâté.

Son arrogance subsistait, comme toujours, mais son attitude boudeuse disparut vite. Il avait extériorisé sa profonde irritation ; à présent, son calme et son intelligence reprenaient leurs droits.

— Belam.

— Mon vicaire ?

— Avez-vous eu le temps d'étudier ce pamphlet, lors de votre voyage peut-être ? Nous savons qu'il a été distribué dans tout le pays.

Belam inclina gravement la tête.

— En ce cas, faites-nous part de votre opinion réfléchie.

— Je suis un théologien, mon vicaire, et non un philosophe. En conséquence, j'ai demandé conseil aux astronomes et autres hommes de science, et mon opinion à ce sujet a été généralement confirmée. C'est-à-dire que les arguments au sujet des marées que Vincenzo expose dans cette brochure ne prouvent absolument rien en ce qui concerne les soi-disant mouvements des corps célestes et qu'ils manquent même de précision en ce qui concerne les marées elles-mêmes.

— Il nous croit stupide au point de nous laisser éblouir par de brillantes paroles. Il pense que nous accepterons la logique de pacotille qu'il nous propose et que nous ne sommes même pas

capables de comprendre lorsqu'on se moque de nous !

Le vicaire se leva, resta debout un moment, soupira puis regagna son siège avec lassitude.

Belam décida de ne pas tenir compte de l'hypothèse, à laquelle il ne croyait pas pour l'instant, selon laquelle Vincenzo avait voulu écrire une farce sacrilège. Le véritable enjeu était suffisamment important.

— Ainsi que mon vicaire s'en souvient peut-être, j'ai eu l'occasion, voici quelques années, d'adresser un courrier à Vincenzo au sujet de ses spéculations sur un univers dont le centre serait le soleil. A cette époque, de même qu'à présent, une telle théorie m'avait inquiété en qualité de Défenseur de la Foi.

— Nous nous en souvenons parfaitement. Ha ! hum... En fait, nous avons fait convoquer messire Vincenzo afin qu'il soit jugé pour avoir violé dans ce pamphlet vos injonctions de l'époque... Belam, en quels termes était rédigée votre mise en garde, déjà ?

Belam réfléchit un moment puis répondit avec calme et précision.

— Je lui ai écrit, premièrement, que les mathématiciens sont libres de calculer et publier tout ce qu'ils désirent au sujet des apparitions célestes ou tout autre phénomène naturel... à condition qu'ils présentent leurs travaux comme relevant strictement du domaine de la simple hypothèse.

» Deuxièmement, qu'il est tout différent d'affirmer que le soleil se trouve *en fait* au centre

de l'univers. Que notre globe *en fait* tourne sur lui-même, d'ouest en est, chaque jour, tout en effectuant une révolution autour du soleil chaque année. Que de telles déclarations doivent être considérées comme extrêmement dangereuses. En effet, sans être catégoriquement hérétiques, elles risquent de mettre la foi en péril car elles contredisent les Saintes Ecritures.

— Votre mémoire, Belam, est plus qu'excellente. Quand lui avez-vous écrit cette lettre ?

— Il y a quinze ans, mon vicaire, répondit Belam qui arbora un court instant un sourire ironique. Mais je dois avouer que j'ai relu ce matin la copie qui se trouve dans nos archives.

Il avait à nouveau retrouvé tout son sérieux.

— En troisième et dernier lieu, j'ai écrit à Vincento que s'il pouvait nous apporter la preuve que le soleil se trouve au centre de l'univers, nous serions contraints de réviser notre interprétation des passages des Saintes Ecritures qui semblent être en contradiction. Par le passé, il nous est déjà arrivé de modifier notre interprétation des Ecritures, par exemple en ce qui concerne la rotondité du monde. Mais qu'en l'absence de toute preuve, il ne faut pas faire fi du poids de l'autorité et de l'opinion traditionnelle.

Nabur l'écoutait attentivement.

— Il nous semble, Belam, que votre écrit était irréprochable, comme à l'accoutumée.

— Merci, mon vicaire.

Une expression de satisfaction mêlée de colère apparut sur les traits du vicaire.

— Avec cette brochure, Vincenzo a violé vos ordres ! Le personnage par la bouche duquel il a exprimé ses opinions personnelles n'apporte aucune preuve convaincante, ou tout au moins rien qui puisse être assimilé par de simples mortels tels que nous. Et cependant il prétend – et il s'étend sur ce sujet – que notre globe tourne sur lui-même, juste sous nos pieds. Il avait indubitablement l'intention de persuader les lecteurs que telle est la vérité !

Le vicaire se leva dans un geste dramatique.

— Puis, à la dernière page, *notre* réponse – que nous avons souvent exprimée comme un moyen de parvenir à un compromis sur des questions philosophiques délicates – *notre* réponse selon laquelle Dieu peut créer librement tout ce qu'il désire dans l'univers sans être lié à des lois scientifiques... *notre* réponse est citée par le simple d'esprit qui fait continuellement fausse route, elle est citée comme « venant d'une personne de grand savoir et de grande sagesse, au-dessus des contradictions ». Après quoi les autres personnes présentes se déclarent pieusement réduites au silence et décident de clore le débat et d'aller prendre des rafraîchissements. On ne peut s'empêcher de se les imaginer, elles et l'auteur du pamphlet, riant sous cape !

Tandis que le vicaire s'efforçait de recouvrer son calme et de reprendre sa respiration, le silence régna dans ses appartements, uniquement rompu par les cris et les rires des ouvriers. Que faisaient-ils déjà, là-dehors ? Ah oui, les blocs de marbre. Belam adressa une brève prière à Dieu, afin de ne

plus jamais devoir ordonner de dresser un bûcher pour un hérétique.

Lorsque Nabur s'adressa à nouveau à lui, ce fut sur un ton plus pondéré.

— A présent, Belam, si l'on fait abstraction de cette thèse sur les marées que l'ensemble du monde scientifique semble trouver peu concluante, supposez-vous qu'il puisse exister quelque part une preuve que le monde tourne sur lui-même, ainsi que l'affirme Vincenzo ? Quelque chose qu'il pourrait présenter lors de son procès pour... en interrompre le cours ?

Belam se redressa légèrement mais de façon malgré tout perceptible.

— Mon vicaire, nous allons naturellement mener avec zèle le procès de Vincenzo, comme celui de tout autre accusé, afin de voir triompher la vérité. Cependant Vincenzo pourra assurer sa propre défense...

— Naturellement, naturellement ! l'interrompt Nabur.

Il fit un geste vif de la main pour indiquer que le sujet était clos, le même geste que faisait le vicaire lorsqu'un autre homme aurait dû lui présenter des excuses. Mais il attendait toujours une réponse et, après avoir examiné pensivement le sol, Belam commença ce qu'on aurait appelé, quelques siècles plus tard, un exposé sur le fond du problème.

— Mon vicaire, je m'efforce depuis des années de me tenir au courant des pensées des astronomes. Je crains que bon nombre d'entre eux, tant ecclésiastiques que séculiers, ne soient

devenus les ennemis de messire Vincenzo. Il prend plaisir à faire passer ses pairs pour des imbéciles, chose qu'il réussit à merveille. Il a eu le front de réclamer la paternité de tout ce que ces nouveaux appareils, les télescopes, ont permis de découvrir dans les cieux. Tout homme arrogant et querelleur est déjà difficile à supporter, mais c'est encore pire lorsqu'il a souvent raison.

Belam leva un regard pénétrant vers Nabur, mais le vicaire ne semblait pas estimer que cette remarque pouvait également s'appliquer à quelqu'un d'autre que Vincenzo.

— Mon vicaire, n'est-il pas vrai que votre attention a été attirée sur cet opuscule par un prêtre astronome que Vincenzo a offensé et sur lequel il a eu le dessus lors d'une quelconque discussion ?

Bien que Belam connût un grand nombre d'hommes de ce genre, il ne faisait qu'émettre des suppositions.

— Hum... c'est possible, Belam, c'est possible. Mais les écrits injurieux de Vincenzo sont bien réels, même s'ils sont portés à notre connaissance par désir de lui nuire.

A présent les deux hommes avaient repris leurs déambulations. Ils faisaient des pas mesurés de vieillards et empruntaient parfois le circuit de l'autre, comme des planètes à l'orbite perturbée.

— Si j'ai soulevé cette question, c'est pour démontrer à quel point il est difficile, dans cette affaire, d'obtenir un témoignage impartial de la part des autres chercheurs, expliqua finalement le Défenseur de la Foi. J'estime peu probable qu'ils se

précipitent pour témoigner en faveur de Vincenzo. Cependant je suis persuadé que la plupart des astronomes effectuent leurs calculs en se basant sur la supposition mathématique que les planètes, ou tout du moins certaines d'entre elles, tournent autour du soleil. Naturellement, cette idée n'est pas de Vincenzo, pas plus que celle selon laquelle notre globe ne serait qu'une planète parmi tant d'autres. Il semble que ces suppositions rendent la mécanique des mouvements célestes plus élégante et un peu plus satisfaisante pour les chercheurs. Cela permet de réduire considérablement le nombre d'épicycles à inclure dans les orbites pour arriver à un mouvement circulaire...

— Certes, certes, Vincenzo apporte de l'élégance à la mécanique. Mais ne dévions pas du sujet. Peut-il disposer d'une *preuve*, mathématique ou non ? Un élément probant de n'importe quelle nature ?

— Je pencherais pour le contraire.

— Ah !

Nabur cessa de marcher et fit face à Belam, presque en souriant.

— Si Vincenzo disposait de preuves en sa faveur, ajouta le Défenseur de la Foi, je crois qu'il les aurait citées dans cet ouvrage. Alors qu'il existe des preuves solides contre lui.

Belam fit un geste de ses mains d'érudit aux doigts fragiles, incertaines sur le plan de la technicité mais capables de saisir avec fermeté tout ce qu'elles devaient agripper.

— Il me semble que si notre globe effectuait un voyage annuel autour du soleil, la position relative

des étoiles à mouvement régulier devrait paraître se modifier d'un mois à l'autre alors que nous nous approcherions de certaines constellations ou que nous nous en éloignerions. Et cependant aucun déplacement de cette sorte ne peut être observé.

Le vicaire hochait la tête, visiblement satisfait.

Belam haussa les épaules avant de faire remarquer :

— Il serait naturellement possible de répondre que ces étoiles se trouvent simplement trop loin de nous pour qu'il soit possible de mesurer un tel déplacement. Vincenzo aura toujours des arguments à nous présenter, s'il désire les utiliser... et je crains qu'aucun astronome ne réussisse à prouver qu'il a tort, ainsi que bon nombre d'entre eux aimeraient pouvoir y parvenir. Non, je pense que nous devons admettre que l'aspect du ciel serait semblable, même si nous tournions autour du soleil.

— C'est suffisant pour que tout homme raisonnable puisse se prononcer.

— Exactement, mon vicaire. Ainsi que je l'ai écrit à Vincenzo, dans les domaines où nous manquons de certitudes, nous n'avons aucune excuse pour renier la tradition et substituer des hypothèses hasardeuses aux enseignements des Saintes Ecritures.

La voix de Belam se faisait graduellement plus forte et atteignait la puissance qu'elle aurait devant la cour ecclésiastique.

— Nous qui appartenons au Temple, nous nous sommes solennellement engagés devant Dieu à défendre la vérité révélée par les Ecritures. Et, mon

vicair, ce que j'ai écrit à Vincent il y a quinze ans est toujours valable de nos jours... On ne m'a jamais apporté la preuve que le monde sur lequel nous nous trouvons se déplace et, en conséquence, je ne puis croire qu'une telle preuve ou qu'un tel mouvement puissent exister !

Le vicair avait regagné son siège. Son expression s'adoucit lorsqu'il leva les mains puis les abattit avec décision sur les bras de son fauteuil de travail surchargé d'ornements.

— En ce cas, nous décidons que vous et les autres Défenseurs de la Foi devez maintenir son procès.

Au début de sa phrase, Nabur avait parlé comme à regret, mais alors qu'il prononçait ces paroles sa colère était graduellement revenue, quoique moins véhémence qu'auparavant.

— Nous ne doutons pas qu'il puisse être condamné pour avoir passé outre vos injonctions. Mais comprenez, nous ne désirons pas que notre fils dans l'erreur soit condamné à une lourde peine.

Belam s'inclina pour traduire son approbation et sa reconnaissance.

— Par charité, ajouta Nabur, nous affirmons qu'il n'avait pas l'intention d'attaquer la Foi ou de nuire à notre personne. Cet homme est simplement un obstiné qui manque de mesure. Et également de gratitude et d'humilité ! Il faut lui apprendre qu'il *ne peut pas* s'ériger comme juge suprême, tant en matière de choses temporelles que spirituelles... N'a-t-il pas autrefois essayé de vous donner une leçon de théologie ?

Belam inclina une fois de plus la tête en signe d'assentiment, alors même qu'il se mettait en garde contre tout ressentiment personnel qui pourrait le faire jubiler de l'humiliation prochaine de Vincento.

Mais Nabur revenait encore sur le sujet.

— Ah, que nous pourrions maudire cet homme ! Par le passé, nous avons personnellement été parmi les premiers à le combler d'éloges pour ses découvertes. Nous lui avons octroyé des heures et des heures d'audience privée. Nous lui avons accordé une amitié dont nous n'avons jamais gratifié les princes ! Autrefois, avant de monter sur ce trône, nous avons même écrit un libelle à sa louange ! Et à présent, voyez comme nous sommes récompensés !

— Je comprends, mon vicaire.

Je constate que vous avez demandé à être envoyé à une date particulière, colonel Odegard. » Le colonel Lukas avait prononcé ces paroles sans ôter son cigare de la bouche, tout en employant une formule officielle. A l'occasion, cet homme était une relation de bar de Derron, ce qui risquait de lui rendre la tâche difficile pour trouver un juste équilibre dans le rôle de psychologue qu'il tenait aujourd'hui. S'il avait été un ami proche de Derron, il se serait probablement récusé pour son examen d'admission. Mais quel amis proches avait encore Derron parmi les vivants ? Il y avait Chan Amling... Un ancien camarade de cours ? Oui. Un ami intime ? Non. En fait, il n'avait aucun ami.

Lukas le regardait.

— Oui, c'est exact, répondit Derron un peu tardivement.

Le colonel fit passer son cigare d'un coin à l'autre de sa touche.

— Les deux journées que Vincenzo a passées à proximité de la ville d'Oibbog, lorsqu'il s'est rendu dans la Cité sainte pour y être jugé et qu'il a dû attendre la décrue de ce torrent pour pouvoir le franchir. Avez-vous des raisons particulières pour vouloir obtenir cette affectation ?

Oh oui, ce n'étaient pas les raisons qui

manquaient. Il ne les avait jamais exprimées en paroles cependant, même intérieurement, et il n'avait pas l'intention de le faire à présent.

— Tout simplement parce que je connais très bien cet endroit. J'y ai autrefois séjourné. C'est un de ces lieux qui ne changent guère en trois ou quatre siècles.

La ville et la cathédrale d'Oibbog, comme tous les autres sites de la planète, appartenaient désormais au passé. Ce qui avait poussé Derron à présenter sa candidature, c'était qu'il y avait séjourné *avec elle*. Il se sentait se raidir au bord de son fauteuil et essaya de se détendre un peu.

Le colonel Lukas l'épiait à travers la fumée de son cigare tout en déplaçant avec incertitude les documents disposés sur son bureau. Puis il lança une de ses questions piège.

— Avez-vous une raison particulière pour vous être porté volontaire ?

Cette demande fit immédiatement apparaître l'image de Matt et d'Ay dans l'esprit de Derron, deux silhouettes qui se fondaient progressivement pour ne plus faire qu'un unique personnage royal alors qu'elles reculaient dans le temps. Cette image héroïque semblait grandir régulièrement avec la distance, à la façon dont, par le passé, à la surface de la planète, une montagne semblait parfois s'enfler alors qu'on s'en éloignait.

Mais ce n'était pas le genre de raison à donner, tout au moins sans paraître brusquement bien trop noble et désintéressé.

Derron s'obligea à se laisser aller dans son fauteuil.

— Eh bien, ainsi que je vous l'ai dit, je connais très bien cette période. Je pense pouvoir effectuer du bon travail. Comme tout le monde, je veux gagner la guerre — Il exprimait de nobles sentiments, après tout. Mieux valait adopter le ton de la plaisanterie. — Je désire le prestige, sans doute. La réussite, la promotion. Est-ce que j'ai déjà prononcé le mot juste ?

— Lequel est le bon ? demanda Lukas qui haussa les épaules avec découragement. Je ne sais même pas pourquoi on me demande de poser cette question... Pourquoi veut-on être un de nos agents ?

Il réordonna ses papiers en une pile irréprochable.

— A présent, colonel, il reste un dernier point que je voudrais aborder avant de prendre une décision à votre sujet. C'est la question de votre position sur le plan religieux.

— Je ne suis pas croyant.

— Quelle est votre opinion, en ce qui concerne la religion ?

— Eh bien, franchement, j'estime que les dieux et les temples sont une excellente chose pour les gens à qui il faut un soutien. Jusqu'à présent, je n'ai pas éprouvé le besoin d'y avoir recours.

Du calme. Du calme...

— Je vois. J'estime que c'est un aspect psychologique important qu'il fallait aborder, parce qu'il existe des dangers inhérents au fait d'envoyer au temps de Vincenzo quiconque est susceptible de ferveur idéologique. (Lukas lui adressa un geste d'excuse.) En tant qu'historien,

vous savez mieux que moi à quel point l'air était saturé de dogmes et de doctrines alors. La controverse religieuse et philosophique semble avoir drainé toute l'énergie de cette époque.

— Oui, répondit Derron en hochant la tête. Je comprends ce que vous voulez dire. Vous ne voulez pas de fanatiques d'aucun bord. Eh bien, je ne suis pas ce qu'on appelle un athée militant. Ma conscience me permettra de tenir tout rôle qu'il me sera utile de jouer.

Peut-être donnait-il trop d'explications, parlait-il trop, mais il devait faire cette mise au point. Il fallait qu'on lui permît de partir.

— Je puis être un moine enragé et cracher sur Vincenzo, s'il le faut.

— On ne vous en demande pas tant. Très bien, Derron. Vous êtes accepté.

Il essaya de ne pas trop laisser paraître son soulagement.

Les Opérations décidèrent qu'il serait plus convaincant dans la peau d'un érudit en voyage. On lui donna un nom : Valzay, et l'on commença de lui forger une identité qui n'avait jamais historiquement existé. Il était censé venir de Mosnar, un pays éloigné de celui de Vincenzo mais dans sa majeure partie fidèle au Temple sacré. Valzay était un de ces intellectuels itinérants qui, à l'époque de Vincenzo, avaient erré de partout, un peu comme des vaches sacrées, franchissant librement les frontières politiques et de langage, passant d'une université ou d'un riche mécène à l'autre.

Derron et une douzaine d'autres volontaires sélectionnés, pour la plupart de sexe masculin, commencèrent aussitôt leur préparation. Ils effectueraient leur mission individuellement ou par deux et devraient maintenir Vincenzo sous une surveillance pratiquement constante durant les jours, à présent doublement critiques, qui avaient précédé son procès et durant ce dernier. Chaque agent ou chaque équipe resterait sur ce travail pendant un ou deux jours puis serait relevé. Chan Amling, à présent capitaine, fut désigné pour servir de coéquipier à Derron. Ils ne travailleraient guère ensemble mais se relayeraient pour protéger Vincenzo. Amling jouerait le rôle d'un des moines errants qui avaient été assez nombreux à l'époque de Vincenzo et pour la plupart seulement vaguement disciplinés.

Le programme de préparation fut accéléré et durci. Il commençait par l'implantation chirurgicale d'émetteurs-récepteurs dans la mâchoire et le crâne pour permettre à chaque agent de rester en contact avec les Opérations sans devoir parler à voix basse ou porter quoi que ce soit d'aussi volumineux qu'un casque.

Ils devaient apprendre la langue et les manières de l'époque, acquérir une certaine connaissance des événements survenus pendant cette période et effacer de leur mémoire tout ce qui s'était produit dans son avenir immédiat. Ils devaient maîtriser les techniques de communication et du maniement d'armes... et tout cela en quelques jours.

Alors qu'il était épuisé et concentré sur sa tâche, Derron nota presque sans surprise que Lisa

travaillait à présent aux O.D.T., qu'elle était une de ces filles à la voix calme qui retransmettaient les ordres et les informations aux sentinelles individuelles et pouvaient faire de même pour les opérateurs d'unités-esclaves ou pour des agents vivants lorsqu'ils étaient engagés dans la bataille.

Il ne disposait plus que de très courts moments de liberté, à présent, et il n'éprouvait pas le besoin de les utiliser pour lui parler. De savoir qu'il allait retourner à Oibbog effaçait presque tout le reste de son esprit. Il se sentait comme un homme sur le point de se rendre à un rendez-vous avec son véritable amour, les êtres de chair et de sang qui l'entouraient, Lisa incluse, n'étaient plus pour lui que des ombres, et encore, alors que le passé mort ressuscitait graduellement.

Puis un jour où Amling et lui étaient assis sur des sièges pliants A côté du Troisième Stade, se reposant entre deux cours de comportement, Lisa passa devant eux et s'arrêta.

— Derron, je voulais vous souhaiter bonne chance.

— Merci. Prenez un siège, si ça vous tente.

C'était le cas. Amling se découvrit le brusque besoin d'aller se dégourdir les jambes et s'éloigna d'un pas nonchalant.

— Derron, je n'aurais jamais dû vous accuser d'avoir tué Matt, dit-elle. Je sais que vous ne vouliez pas sa mort, que vous avez été aussi affligé que moi par sa disparition. Vous n'êtes pas responsable de ce qui lui est arrivé.

Elle parlait comme si elle avait perdu un ami parmi tant d'autres durant la guerre. Pas comme

quelqu'un dont la vie avait été détruite en même temps que celle de l'être aimé.

— Je venais juste de surmonter mes propres problèmes, vous le savez, mais cela ne constitue pas une excuse à mes paroles. J'aurais dû mieux vous connaître. Je regrette vraiment.

— Ce n'est pas grave.

Derron s'agita inconfortablement sur son siège, désolé qu'elle fût à tel point tourmentée à ce sujet.

— En vérité, c'est... Lisa, je croyais que vous et moi pourrions connaître... quelque chose. Pas tout ce qui peut exister entre un homme et une femme, je suppose, mais malgré tout une expérience enrichissante.

Elle détourna les yeux et un léger froncement de sourcils plissa son front.

— J'ai éprouvé à peu près la même chose pour Matt. Mais un tel sentiment ne pourra jamais me suffire.

— Eh bien, j'ai déjà essayé, autrefois, ajouta-t-il en hâte. Et j'y suis toujours plongé jusqu'au cou, comme vous avez dû le remarquer. Je regrette, mais je dois y aller.

Il se leva de son siège et se dirigea rapidement vers Amling et les autres qui ne l'attendaient pas encore.

Lorsque vint le jour du largage, les costumiers vêtirent Derron d'un ensemble déjà porté mais en bon état, qui convenait à merveille à un gentilhomme érudit ayant connu une certaine réussite lors de ses voyages loin de chez lui. Dans son havresac ils placèrent une réserve de vivres

ainsi qu'une flasque d'eau-de-vie. Dans sa bourse ils mirent une somme raisonnable en pièces de l'époque, argent et or, et également une fausse lettre de crédit d'une banque de la capitale de l'Empire. Ils espéraient qu'il n'aurait pas besoin de beaucoup d'argent, et rien ne devait l'entraîner à moins de cinquante lieues de la Cité sainte. Mais il fallait prévoir toute éventualité.

On remit à Chan Amling une bure de moine élimée et souillée, presque rien d'autre. Il fallait que tout corresponde à son rôle de mendiant. Il demanda, en plaisantant à demi, l'autorisation d'emporter une paire de dés, faisant valoir qu'il ne serait pas le premier moine de l'histoire à prendre la route ainsi équipé. Mais le commandement des O.D.T. objecta que pareils objets faisaient rarement partie des bagages des religieux, même à l'époque de Vincento, et sa demande fut rejetée.

Derron et Chan avaient suspendu à leur cou des coins de bois de facture grossière. Ils différaient dans les détails, mais chacun d'eux était suffisamment gros pour abriter un émetteur-récepteur miniaturisé. De plus, leur laideur et leur aspect bon marché ne tenteraient pas les voleurs. Si l'un des contemporains de Vincento éprouvait le besoin de demander à Derron pourquoi il portait une telle horreur autour du cou, le colonel devait répondre que c'était un présent de sa femme.

De l'arsenal rassemblé au Troisième Stade, Odegard et Amling reçurent des bâtons de voyageurs. S'ils étaient, eux aussi, différents dans la forme, c'étaient des armes bien plus efficaces que n'aurait pu le laisser supposer leur aspect.

Tous les agents étaient munis de bâtons ou d'autres armes d'apparence inoffensive. Ils seraient lâchés à un intervalle d'une demi-minute l'un de l'autre, temps actuel, mais ils arriveraient naturellement en des lieux différents, à des journées d'écart.

Leur préparation à cette mission avait été trop accélérée et trop individualisée pour qu'ils pussent se connaître vraiment. Mais durant les dernières minutes qui précédèrent leur départ, comme un groupe d'hommes déguisés pour un carnaval, ils se souhaitèrent mutuellement bonne chance et bonne chasse au berserker, et une atmosphère de chaude camaraderie régna au Troisième Stade.

Derron la sentit. Il lui vint à l'esprit qu'il avait à présent à nouveau des amis parmi les vivants. La file se forma méthodiquement et il y prit place avec calme. Il regardait devant lui la capuche grise qui couvrait la tête de Chan Amling.

Lequel se tourna légèrement.

— Je parie à deux contre un que je tombe dans une mare, avec de la boue jusqu'aux hanches, lui murmura-t-il. Loin de cette satanée route, en tout cas.

— Pas de pari, répondit machinalement Derron alors que commençait le compte à rebours.

La file avançait rapidement et une silhouette après l'autre disparaissait brusquement de son champ de vision. Amling fit une dernière remarque que Derron ne put comprendre ; puis il se volatilisa.

Le tour de Derron était venu. Il fit un grand pas vers le cercle de transfert temporel et y posa son

pied botté.

Il était au sein de l'obscurité et percevait une sensation qui ne laissait aucune place au doute, qui ne pouvait s'oublier : celle qu'engendrait le fait de se trouver à l'air libre.

A l'exception du léger murmure de la brise et d'une pluie fine et pénétrante, il était immergé dans un silence sans écho, une grande solitude au sein de laquelle sa matérialisation devait être passée inaperçue. Parfait.

— Révérend frère ? demanda-t-il à voix basse aux ténèbres, dans la langue de Vincenzo, bien entendu.

Il n'obtint pas de réponse. Amling pouvait fort bien avoir atterri dans un bournier, loin de la route. Il avait un don pour gagner tous ses paris.

Alors que les yeux de Derron s'accoutumaient progressivement à la pénombre, il découvrit que la surface dure sous ses bottes semblait effectivement appartenir à la grande route de l'Empire qui traversait Oibbog. Cela signifiait que les O.D.T. avaient placé mi moins la moitié de l'équipe dans le mille. Il restait à découvrir s'ils avaient fait aussi bien sur le plan temporel, quoique la pluie et l'obscurité fussent des indices rassurants.

Derron essaya de joindre les Opérations pour une vérification de routine, mais le système de

communication semblait totalement inopérant. Une sorte de boucle-paradoxe devait empêcher la liaison. De telles perturbations se produisaient de temps en temps. Il n'y avait rien à faire, hormis espérer que cela ne serait que temporaire.

Il attendit Amling durant quelques minutes, comme convenu, et en profita pour ouvrir l'extrémité de son bâton et consulter la boussole qui y était dissimulée. Lorsqu'il sut quelle direction il devrait prendre, il appela à nouveau le révérend frère, sans obtenir de résultat, puis il entama sa longue marche. Ses bottes claquaient sur les pavés tandis que des éclairs illuminaient l'horizon à intervalles réguliers. Il aspirait avidement dans ses poumons l'air humide.

Il n'avait pas parcouru un très long chemin lorsque le récepteur placé derrière son oreille le fit tressaillir.

— ... Odegard, est-ce que vous me recevez ?
Colonel Odegard...

La voix masculine reflétait de l'ennui et de la lassitude.

— Ici le colonel Odegard. Je vous reçois.

— Colonel ! s'exclama l'homme avec excitation.

Il s'écarta du micro.

— Nous avons rétabli le contact ! dit-il avant de s'adresser de nouveau à Derron. Colonel, voilà plus de deux jours et trois nuits que vous êtes parti. Il s'est produit un glissement de temps.

— Compris, répondit Derron sans émettre le moindre son. Pour moi, environ cinq minutes se sont écoulées depuis mon arrivée. Je suis encore

sur la route et sous la pluie, dans la nuit. Toujours aucun contact avec Amling.

— Odegard, votre signal est brouillé sur les écrans, déclara une autre voix, celle du chef des O.D.T. Mais on dirait que vous êtes plus loin que prévu de la cathédrale, à environ une lieue. Il est possible que vous vous trouviez hors de la zone de sécurité, aussi rapprochez-vous de Vincenzo le plus rapidement possible.

Par « zone de sécurité », le chef des O.D.T. voulait naturellement indiquer la zone de protection contre toute attaque directe portée par un berserker, l'aire créée par l'intense concentration de sentinelles autour de la ligne de vie de Vincenzo.

— Nous venons de faire revenir l'équipe qui vous a précédé. Son rapport indique que tout va bien pour Vincenzo. Vous dites que vous n'avez pas encore vu Amling ?

— Exact.

Derron accéléra un peu le pas, bien qu'il dût frapper la route afin de ne pas s'en écarter et risquer de marcher dans la boue.

— Nous ne l'avons pas retrouvé, nous non plus. Nous ne parvenons pas à distinguer sa ligne de vie sur nos écrans. Mais c'est peut-être simplement un effet du glissement temporel et d'une boucle-paradoxe.

Des éclairs illuminèrent le ciel juste devant Derron. Ils lui montrèrent que la route qu'il suivait s'éloignait en ligne droite sur une certaine distance en direction de la spire de la cathédrale, qui se trouvait cependant plus loin que prévu. Derron

estima qu'il devait en être séparé par environ une lieue.

Il fit son rapport aux Opérations, mais il était intrigué par autre chose, plus proche, que les éclairs lui avaient également révélé : un objet pâle et luisant, allongé au centre de la route, sur une ligne ou une étroite tranchée qui semblait avoir été griffée ou creusée en travers du chemin.

— ... Je l'atteins. Ça ressemble...

C'était mou sous l'extrémité du bâton. Il attendit un éclair qui se produisit après quelques secondes.

— Inutile d'essayer encore de contacter Amling.

Le corps, entièrement nu, pouvait se trouver là depuis un jour, ou une heure. Derron resta au-dessus de lui pour décrire la situation de son mieux. Des voleurs humains avaient pu lui voler son bâton et même son coin pectoral, mais pourquoi lui auraient-ils subtilisé sa robe de moine ?

Il se pencha pour toucher la profonde entaille qui traversait la route, sous le cadavre. Aucun outil médiéval n'aurait pu découper une tranche aussi rectiligne dans la pierre. Il était probable qu'elle avait été creusée par le même membre cybernétique qui avait fait sauter l'arrière du crâne d'Amling.

— Opérations ? Je pense que le berserker a voulu jalonner la limite de la zone de sécurité à notre intention. Pour que nous sachions qu'il est au courant.

— Oui, oui, vous pouvez avoir raison, Odegard,

mais c'est à présent sans importance. Contentez-vous d'aller rejoindre le plus rapidement possible Vincenzo et de rester sur vos gardes.

Il s'était déjà remis en chemin. Il marchait à reculons et tenait son bâton comme un fusil, tous ses sens en alerte pour scruter la nuit pluvieuse qu'il venait de traverser. Non que cette vigilance pût d'ailleurs avoir la moindre utilité si l'ennemi était là et prêt à l'attaque.

Mais Derron ne fut pas agressé. Après une centaine de pas, il se tourna et se remit à marcher normalement, d'un pas à nouveau alerte. Le berserker avait tué au hasard, pour laisser une trace de son passage, comme un hors-la-loi humain qui voulait défier la justice. Puis il avait repris sa route afin d'aller accomplir sa véritable mission pour laquelle il se trouvait en ce lieu et en cette époque.

Le temps que Derron atteigne l'endroit où la route s'incurvait brusquement vers la gauche en direction du pont détruit, l'orage s'était éloigné au-delà de l'horizon. Il perçut plus qu'il ne vit la masse de la colline et de la cathédrale qui la surplombait. Mais, plus près de lui, à côté de la route, il put voir les hautes murailles du monastère, les pierres écroulées de ce qui avait été un portail voûté et les restes d'une grille brisée. Et, lorsqu'il fut juste devant cette grille, il distingua un coche dans le clos, certainement celui de Vincenzo, abandonné dans une grande flaque de boue. Depuis le cloître lui parvenaient le bruit d'une conversation lointaine et les grognements

des bêtes de trait. Derron ne fit qu'une brève pause avant de passer sous le portail et de traverser le clos détrempe en direction de ce qui semblait être l'entrée principale du grand bâtiment, une large bâtisse d'un seul étage.

Il n'essaya pas de marcher silencieusement, et un cri jaillit bientôt du seuil obscur.

— Qui va là ? Arrêtez-vous et déclinez votre identité !

La langue employée était une de celles que Derron s'était attendu à rencontrer. Il s'immobilisa aussitôt et répondit, alors que la clarté d'une lanterne se dirigeait vers lui :

— Je me nomme Valzay, de Mosnar, mathématicien et érudit. Si j'en crois le coche et les bêtes de trait que j'ai vus, vous devez être des gens honnêtes. Et je dois trouver un abri.

— Alors avancez, répondit la voix masculine qui l'avait défié.

Une porte grinça et la lanterne recula à l'intérieur du bâtiment.

Derron avançait lentement. Il tendait devant lui ses mains vides, à l'exception d'un bâton inoffensif. Lorsqu'il fut à l'abri de la pluie, on referma la porte derrière lui et la lanterne diffusa plus de lumière. Il découvrit qu'il se trouvait dans ce qui devait avoir été la salle commune du monastère. Devant lui se tenaient deux soldats, l'un armé d'un pistolet de facture grossière et l'autre d'une courte épée. A en juger par leurs uniformes disparates, ils appartenaient à l'une de ces compagnies de mercenaires dont le nombre croissait sans cesse dans cette contrée déchirée par les guerres.

Lorsqu'ils purent voir ses vêtements de gentilhomme, les manières des militaires se firent plus ou moins respectueuses.

— Eh bien, messire, que vous est-il arrivé pour que vous erriez à pied, seul dans la nuit ?

Derron se renfroigna et poussa un juron tout en tordant son manteau pour faire tomber l'eau qui l'imbibait. Il expliqua comment sa bête de trait ombrageuse, apeurée par les éclairs, avait pris la fuite avec son léger sulky. Ce maudit animal aurait mérité une bonne leçon ! S'il parvenait à le rattraper, dans la matinée, il découperait son cuir en fines lanières, ils pouvaient en être certains ! Avec colère il fit tomber l'eau qui s'était accumulée sur les larges rebords de son chapeau.

Derron avait un don et une habileté innée pour jouer la comédie lorsque c'était nécessaire, et il avait longuement répété ses répliques. Les soldats rirent et relâchèrent en grande partie leur vigilance. Ils éprouvaient le désir de parler. Il y avait, lui dirent-ils, bien assez de place pour un pensionnaire supplémentaire, étant donné que les moines propriétaires des lieux avaient déménagé depuis longtemps. Il était seulement dommage que ce ne fût pas une taverne avec des filles et de la bière, et que la réserve de bois fût peu abondante, mais le toit leur offrait une protection contre la pluie. Oui, ils appartenaient à une compagnie de mercenaires qui était à présent au service du Temple sacré. Leur capitaine, avec le gros des troupes, se trouvait à Oibbog, de l'autre côté du torrent.

— Si not'cap'taine doit s'contenter d'nous faire

des signes depuis l'aut'rive pendant deux jours, c'est pas nous qu'on s'en plaindra, pas vrai ?

En dépit de leur jovialité, ils faisaient cependant preuve d'une légère suspicion d'ordre professionnel envers Derron. Il aurait pu être l'éclaireur d'une bande de brigands bien organisée, et ils ne lui dirent pas combien d'hommes avaient été bloqués de ce côté du torrent lorsque le pont qu'ils gardaient s'était effondré. Derron s'abstint naturellement de se renseigner à ce sujet mais il estima qu'ils ne devaient guère être nombreux.

Pour répondre à une des questions que Derron avait estimé pouvoir poser, un des soldats lui dit :

— Non, personne à part le propriétaire du coche : un gentilhomme âgé, son serviteur et son cocher. Ainsi que deux moines. Y a un tas de cellules vides, et vous n'avez qu'à faire vot'choix. Elles sont toutes plus humides les unes que les autres.

Derron murmura des remerciements puis, aidé par la faible lueur de la lanterne, il suivit à tâtons un couloir voûté bordé de cellules sans portes. Il pénétra dans une de celles qui, lui avait-on indiqué, étaient inoccupées. Contre la paroi du fond se trouvait une banquette qui n'avait pas encore été démantelée pour faire du bois de chauffe. Derron s'y assit pour ôter ses bottes pleines d'eau, pendant que la lueur de la lanterne s'éloignait à nouveau dans le passage et disparaissait.

Après avoir ôté ses bottes et les avoir secouées pour les égoutter, il s'étendit sur le lit de bois. Il glissa son havresac sous sa tête après avoir sorti

des vêtements secs qu'il étala sur lui en guise de couverture. Il avait posé son bâton à portée de sa main. Il n'avait pas encore l'impression d'être parvenu à ses fins et d'être revenu à Oibbog. La mort d'Amling lui paraissait quelque peu irréaliste. Il était également difficile d'admettre que Vincent Vincenzo se trouvait en chair et en os à quelques mètres de lui, que l'un des fondateurs du monde moderne puisse être l'auteur des ronflements qui à présent résonnaient faiblement dans le couloir.

Allongé sur sa couche, Derron adressa un bref rapport aux Opérations. Il les informa de ce qui s'était passé jusqu'alors puis, extrêmement las, il glissa vers le sommeil. Le bruit de la pluie le l'xjrçait et il ne pourrait pas voir Vincenzo avant le matin. Pendant que sa conscience s'engourdissait, il trouva un peu étrange de ne pas se sentir préoccupé par sa mission ou par la raison de son désir de revenir en ces lieux. Il ne songeait ni à son voyage impensable dans le temps, ni à la mort d'Amling, ni à la menace que représentait le berserker. Il ne percevait que le bruit de la pluie qui diminuait et la fraîcheur de l'atmosphère d'une pureté extraordinaire qui l'entourait. C'était le thème de la résurrection...

Il fut arraché à son sommeil par une pulsation derrière son oreille droite. Après avoir légèrement sursauté, il fut pleinement éveillé et colla l'amulette en forme de coin sous son menton.

— Odegard, nous commençons à pouvoir interpréter une partie des lignes qui apparaissent sur nos écrans. Nous avons dénombré quatorze existences à l'intérieur ou à proximité du

monastère. L'une d'elles est naturellement la vôtre, une autre appartient à Vincenzo. Une troisième semble être celle d'un enfant dans sa période prénatale. Vous savez quelle est leur apparence... une succession de points et de tirets.

Derron changea légèrement de position sur le lit de bois qui craqua. Il ressentait une impression bizarre de confort et de bien-être ; il entendait les dernières gouttes de pluie tomber au-dehors.

— Voyons, dit-il silencieusement. Moi, Vincenzo, ses deux serviteurs et les deux soldats que j'ai rencontrés. Ça fait six personnes. Les mercenaires m'ont dit qu'il y avait également deux moines. Au total huit humains, ce qui nous laisse encore six existences inconnues. Sans doute quatre autres militaires et une fille à soldats qui porte en elle une petite ligne pointillée non désirée. Attendez une minute... ce soldat m'a dit qu'il n'y avait pas de filles. Quoi qu'il en soit, je suppose que vous raisonnez ainsi : une des personnes que je rencontrerai ici n'a pas de ligne de vie susceptible d'apparaître sur vos écrans... ce qui signifie qu'il ou elle serait notre androïde berserker hypothétique.

— Oui, c'est en effet notre opinion.

— Demain je pourrai les compter et... attendre la suite.

Dans le rectangle obscur du seuil de la cellule de Derron, une forme à la noirceur moins prononcée se déplaça avec prudence. La silhouette d'un moine encapuchonné, sans visage dans la nuit, fit un demi-pas dans la cellule avant de s'immobiliser brusquement.

Derron se figea. Il se souvenait de la bure qu'on avait subtilisée au cadavre d'Amling. Sa main se dirigea vers son bâton pour le saisir fermement. Mais il n'oserait pas utiliser son arme sans être vraiment certain de l'identité de l'inconnu. Même ainsi, d'aussi près, le moine pourrait lui arracher le bâton des mains et le briser avant qu'il ne parvienne à le mettre en joue...

Quelques secondes seulement s'étaient écoulées depuis que le moine était entré. A présent il murmurait des paroles incompréhensibles. Peut-être s'excusait-il de s'être trompé de cellule. Et, au bout de quelques secondes encore, il disparut au sein de l'obscurité sans faire plus de bruit que lors de sa venue.

Derron restait appuyé sur le coude. Il serrait toujours son arme inutile. Il informa les O.D.T. de ce qui venait de se produire.

— Il n'oserait pas vous tuer en ce lieu, ne l'oubliez pas. Soyez sûr de son identité avant de tirer.

— Compris.

Il se rallongea lentement. Mais son impression de bien-être avait disparu en même temps que la dernière goutte de pluie, et il savait que la résurrection était un leurre.

Vincento fut éveillé par le contact d'une main et se retrouva dans l'obscurité, couché dans la paille humide, entouré de murs de pierre nue, et il connut un instant de terreur. Le pire s'était déjà produit et il gisait dans un cachot des Défenseurs de la Foi. Sa terreur grandit encore lorsqu'il vit le moine sans visage se pencher sur lui. Il pouvait le distinguer grâce à la clarté lunaire qui filtrait à présent par la petite fenêtre. De toute évidence la pluie avait cessé...

La pluie... Naturellement, il était encore en route vers la Cité sainte et son procès n'avait pas commencé ! L'intensité de son soulagement fut telle que Vincenzo accepta presque sans ressentiment d'avoir été réveillé.

— Que voulez-vous ? murmura-t-il en s'asseyant au bord de la banquette et en tirant sa couverture de voyage autour de ses épaules.

Will, son serviteur, continuait de dormir : une forme indistincte pelotonnée sur le sol.

Il était impossible de voir le visage encapuchonné et la voix du visiteur était un murmure sépulcral.

— Messire Vincenzo, il faut que vous montiez seul jusqu'à la cathédrale, demain matin. A la croisée du transept, vous recevrez de bonnes

nouvelles de vos amis haut placés.

Il essaya de trouver un sens à ces paroles. Était-il possible que Nabur, ou peut-être Belam, ait voulu le rassurer et lui transmettre secrètement un message de clémence ? C'était possible. Mais il était plus probable qu'il s'agissait d'une fourberie de Défenseurs de la Foi. Un homme convoqué pour être jugé n'était pas censé parler de son procès à quiconque.

— Ce seront d'excellentes nouvelles, messire Vincenzo. Venez seul et veuillez attendre, si l'on ne vient pas vous trouver immédiatement. A la croisée du transept. Et n'essayez pas de découvrir quel est mon nom ni mon visage.

Vincenzo resta silencieux, fermement décidé à ne pas se compromettre. A présent qu'il avait retransmis son message, son étrange visiteur disparut dans la nuit.

Lorsque Vincenzo fut éveillé la deuxième fois, il faisait un rêve agréable. Il était de retour dans sa villa, sur la propriété mise à sa disposition par le sénat de sa ville, en sécurité dans son propre lit avec le corps de sa maîtresse, chaud et réconfortant, à son côté. En vérité, elle était partie depuis quelque temps (les femmes n'avaient plus pour lui une grande signification) mais la propriété était toujours là. Si seulement ils pouvaient le laisser la regagner en paix !

Cette fois, il avait été réveillé par un contact d'une espèce différente... la caresse sur son visage d'un rayon de soleil matinal qui pénétrait dans sa cellule par l'étroite fenêtre sise de l'autre côté du

couloir. Alors qu'il restait allongé à se remémorer avec curiosité l'étrange visite qu'il avait reçue dans la nuit pour s'assurer que cela n'avait pas été également un rêve, le rayon de soleil s'éloigna lentement de son visage. Et, immédiatement, le mouvement le transforma en un pendule d'or à la torture subtile qui chassa toute autre pensée de son esprit.

Le pendule qu'il devait affronter était celui du choix. Son esprit pouvait balancer d'un côté – *tic* – et aller à la rencontre de la honte apportée par la vérité reniée, par son orgueil foulé aux pieds, par toute l'humiliation due à une abjuration. Puis ses pensées balançaient dans l'autre direction – *tac* – et affrontaient l'agonie des brodequins, du chevalet, ou la lente destruction de son être au fond d'un cachot souterrain.

Moins d'une douzaine d'années s'étaient écoulées depuis que les Défenseurs de la Foi avaient brûlé vif Onadroig sur la grand-place de la Cité sainte. Naturellement, Onadroig n'était pas un homme de science mais plutôt un poète et un philosophe. A cette époque, tous les savants avaient estimé qu'il devait également être un illuminé, un fanatique qui avait préféré affronter les flammes plutôt que de renoncer à ses théories. Et quelles théories ! Il avait cru que le Très Saint n'était rien de plus qu'un magicien, que le prince des démons serait un jour sauvé, qu'il existait un nombre infini de mondes et que même les étoiles étaient peuplées.

Rien, tant dans les Ecritures que dans la nature, ne pouvait apporter la moindre justification à ces

idées absurdes... et Belam ainsi que les autres Défenseurs de la Foi avaient essayé, infatigablement mais inutilement, de faire changer Onadroig d'avis durant les sept années d'emprisonnement qui avaient précédé sa montée au bûcher en tant qu'hérétique irrécupérable.

Pour Vincento, la torture physique n'était qu'une menace lointaine. Il faudrait qu'il fasse preuve, comme n'importe lequel des lettrés en renom, d'une obstination délibérée et prolongée avant que les Défenseurs n'emploient de telles méthodes. Mais cette menace resterait cependant suspendue au-dessus de sa tête. Lors de son jugement, il serait officiellement menacé de la torture, peut-être même le conduirait-on dans la salle aux instruments. Le rituel, rien de plus. Mais il n'était pas impossible que cela devienne bien plus. Ils lui diraient, avec un regret sincère, qu'un accusé qui refusait catégoriquement de céder à la simple persuasion les contraignait à prendre des mesures sévères, pour le bien de son âme immortelle et la protection de la Foi.

Et ainsi... cette liberté de choix n'était-elle qu'illusoire. Il n'avait d'autre possibilité que d'abjurer. Il devrait laisser le soleil se déplacer ainsi qu'ils en avaient décidé. Le laisser tourner autour du globe dans une folle spirale annuelle pour satisfaire ces imbéciles bornés qui croyaient avoir découvert tous les mystères de l'univers dans quelques pages poussiéreuses des saintes Ecritures.

Vincento, allongé sur le dos, leva une main striée de veines noueuses pour se protéger contre l'agression du soleil. Mais ce n'était pas la main

d'un homme qui pourrait arrêter son mouvement. Il se gaussait de lui en métamorphosant la chair de ces vieux doigts en cire translucide.

Sur le sol, Will s'étira paresseusement dans le cocon de sa couverture. Vincenzo lui aboya de se lever et l'envoya réveiller à son tour son cocher, Rudd, qui avait dormi auprès des bêtes... Rudd, afin qu'il aille voir quel était le niveau du torrent et Will afin qu'il prépare le thé et aille chercher des vivres dans le coche. Vincenzo avait fort heureusement pensé à se munir de provisions abondantes.

Une fois seul, il commença la lente opération humiliante qui consistait à déplier ses vieux os et à les apprêter à subir les épreuves que leur imposerait ce nouveau jour. Depuis quelques années sa santé laissait à désirer et, à présent, chaque matinée commençait par une prudente mise à l'épreuve de ses capacités. Non, il n'était pas malade, mais vieux, tout simplement. Et c'était exact : il avait peur.

Le temps que Will revienne pour l'informer qu'un feu et du thé chaud l'attendaient dans la grande salle commune du monastère, Vincenzo était prêt à sortir de sa cellule. Lorsqu'il entra dans la grande pièce, il découvrit avec une certaine surprise qu'un autre voyageur était arrivé durant la nuit. Il s'agissait d'un jeune homme qui se présenta sous le nom de Valzay et qui déclarait venir du lointain pays de Mosnar.

Valzay se targuait modestement de posséder une certaine érudition. A ces mots, Vincenzo l'étudia plus attentivement. Mais, chose

surprenante, ce jeune homme restait à sa place et semblait même éprouver pour Vincenzo un respect authentique bien que contenu, et il murmurait que dans son lointain pays d'origine les découvertes de Vincenzo étaient connues et glorifiées.

Vincenzo accepta ce compliment avec des hochements de tête satisfaits, tandis qu'il buvait son thé à petites gorgées et se demandait si ce jeune homme était le porteur de la bonne nouvelle qu'il était censé apprendre ce matin-là, dans la cathédrale. Était-il possible, après tout, que ce fût un message d'espoir de la part de Nabur ? Il se renfroga. Non, il s'interdisait de se bercer d'illusions sur la bonté d'un autre homme, comme un vassal, pas même lorsque l'homme en question était le vicaire du Très Saint en personne. Il se redressa. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas l'intention d'entamer immédiatement l'escalade de la colline.

Rudd vint l'informer que le torrent n'avait pas grossi depuis la veille mais que son niveau était toujours trop important pour qu'on puisse espérer le traverser à gué en cet endroit. On pourrait probablement le tenter sans danger dès le lendemain.

Aussi Vincenzo prit-il son temps pour terminer son thé et manger un peu de nourriture. Il dit à Rudd de porter des aliments aux deux moines, puis il alla se promener sous le soleil afin de réchauffer ses membres. S'il se présentait devant les juges avec du retard, de nombreuses personnes pourraient venir témoigner et en expliquer la raison. Que les Défenseurs de la Foi invectivent le

torrent, si ça leur chantait. Il ne faisait aucun doute que la nature se pliait à leurs ordres. Il était probable que les pierres du pont en ruine se remettraient d'elles-mêmes en place s'ils venaient à les menacer de les soumettre à la torture.

Mais non, il devait chasser ces pensées et apprendre l'humilité. Il appela Will et l'envoya chercher son écritoire dans le coche, puis il franchit la grille brisée et alla s'asseoir sous le soleil, seul à côté de la route. Un bloc de pierre lui servit de banc et un second de table. Il ferait aussi bien d'employer cette attente pour commencer à rédiger la déclaration d'abjuration qu'il présenterait durant son procès.

L'accusé n'était naturellement pas censé savoir pour quelle raison il avait été convoqué. Il était probable que les Défenseurs de la Foi lui demanderaient en premier lieu s'il avait ou non la moindre idée de la nature des accusations qui avaient été portées contre lui. Il était probable qu'une telle introduction provoquait parfois l'aveu de crimes insoupçonnés de la part des coupables, mais dans le cas de Vincenzo il ne pouvait y avoir que peu de doutes sur la raison de cette convocation. Quinze années s'étaient écoulées depuis que Belam lui avait envoyé cette mise en garde, que Vincenzo avait presque réussi à oublier depuis. Tant auparavant que par la suite, bien des chercheurs avaient parlé de la théorie héliocentrique en toute impunité et l'avaient utilisée pour la publication de leurs travaux. Mais lorsque la convocation des Défenseurs lui était parvenue, Vincenzo avait pris conscience qu'il

avait attaqué sans ménagements des hommes haut placés qui n'oubliaient jamais rien.

La première feuille qu'il sortit de son écritoire de voyage était justement la vieille lettre d'avertissement du Défenseur Belam. Involontairement, les yeux de Vincenzo se portèrent immédiatement sur les mots : « ...*Je crois qu'il n'existe aucune preuve aux mouvements de notre globe, étant donné qu'aucune ne m'a jamais été présentée...* »

Aucune preuve. Vincenzo s'essuya le front d'une main tremblante. A présent que la peur augmentait la limpidité de ses pensées, il pouvait se rendre compte que sa thèse sur les mouvements des marées et les taches solaires n'apportait effectivement pas le moindre soutien à la théorie de l'immobilité du soleil et du déplacement des planètes. La vérité lui était apparue avant même qu'il pût envisager de devoir le prouver. Il avait longuement observé le ciel à l'aide de télescopes et il avait longuement réfléchi à ce qu'il y avait vu. Avec le regard et l'esprit, il avait étudié le soleil, avait essayé d'atteindre les étoiles, les planètes et les comètes. La vérité avait alors jailli hors d'une porte intérieure, sous la forme d'une révélation.

Ceux qui le décriaient lui étaient naturellement de beaucoup inférieurs. Ils étaient stupides et aveugles dans leur refus ou dans leur incapacité d'admettre que ce qu'il leur présentait était la vérité. Et il savait cependant que ceux qui seraient ses juges étaient des logiciens relativement habiles lorsqu'ils étudiaient des sujets qui ne venaient pas bouleverser les règles officielles. Si seulement il

pouvait trouver une preuve tangible, simple et irréfutable, qu'il leur présenterait... Oh, que ne donnerait-il pas pour la découvrir ! Son cerveau était douloureux, ses poings se crispaient, ses entrailles se contractaient à cette pensée. S'il avait disposé d'une seule preuve pour étayer ses thèses, il aurait tout risqué, tout osé afin de confondre ses ennemis, afin de les humilier par cette vérité qu'ils niaient !

Mais, étant donné qu'il ne disposait en fait d'absolument rien pour soutenir son héroïque désir de lutter, celui-ci s'estompa bien vite. En vérité, il était vieux et effrayé, et il se rétracterait.

Il sortit lentement une plume, de l'encre et une feuille vierge. Tout aussi lentement, il commença le brouillon de son acte d'abjuration. De temps en temps, Vincenzo faisait une pause. Il restait assis sous le soleil, les yeux fermés, essayant de ne penser à rien.

Derron dénombra sept soldats autour du feu allumé pour le petit déjeuner. Il constata qu'ils s'empressaient tous d'accepter avec joie une gorgée d'eau-de-vie de sa flasque de voyage et qu'ils étaient relativement désireux de parler. Non, non, il n'y avait personne qu'il n'eût déjà rencontré dans le monastère ou la cathédrale, ou en tout autre lieu plus proche que la cité qui se dressait de l'autre côté du torrent. Personne dont ils connaissaient la présence.

Après s'être isolé dans les latrines, quelques minutes plus tard, Derron demanda sans mot dire :

— Opérations ?

— Ici les Opérations du Temps.

Il était possible que le commandant n'éprouvât jamais le besoin de dormir, mais Derron était quant à lui suffisamment las et nerveux pour se dispenser des politesses militaires.

— Effectuez un nouveau calcul des lignes de vie. Je viens d'en compter treize. Si vous n'en trouvez que douze, c'est qu'un de mes charmants compagnons a des engrenages en guise d'entrailles. Mais si vous arrivez à nouveau à quatorze, c'est soit qu'un habitant ou un déserteur se cache dans un recoin que je n'ai pas remarqué, soit que vous ne savez pas faire une addition. Je pense que cette

ligne pointillée doit provenir d'une mauvaise interprétation des informations retransmises sur vos écrans. J'estime peu probable qu'une des personnes présentes soit enceinte, étant donné qu'il n'y a que des hommes.

— Nous allons vérifier immédiatement. Vous savez à quel point l'interprétation des données peut être parfois trompeuse.

Le chef des O.D.T. donnait l'impression de vouloir s'excuser, ce qui, estima Derron, était plus inquiétant que s'il l'avait violemment rabroué. Cela signifiait que sa position en ce lieu était à présent considérée à tel point importante que les Opérations étaient prêtes à faire tout leur possible pour lui rendre la tâche plus aisée.

Les soldats, après avoir terminé leur collation matinale et vidé la flasque de Derron jusqu'à la dernière goutte, avaient pour la plupart trouvé un passe-temps plus sérieux. Rudd, le cocher de Vincenzo, emmena ses bêtes en quête d'un pâturage. Alors qu'il suivait les animaux et franchissait le portail, Derron repéra Vincenzo, paisiblement assis sur une pierre avec son écritoire. Bon !

Derron se souvint de sa bête de trait et de son sulky imaginaires ; il arbora une expression exaspérée et partit à grands pas le long de la route, en direction des vestiges du pont. Il scrutait les champs dans toutes les directions, comme pour chercher son bien qui était censé s'être volatilisé.

Les deux moines se tenaient près des ruines. A présent qu'ils avaient repoussé leurs capuches grises dans le dos, on pouvait voir leurs visages

banals. A en juger par leurs gestes et une ou deux paroles qui parvinrent à Derron, ils discutaient des méthodes qui pourraient être employées pour reconstruire l'ouvrage. Derron savait que d'ici un ou deux ans de nouvelles arches de pierre se dresseraient à nouveau en cet endroit et qu'elles résisteraient plus de trois siècles. Jusqu'au jour où un étudiant en histoire déjà diplômé le franchirait lors d'une promenade en compagnie de la fille qu'il aimait. Tous deux seraient enthousiasmés par la première vision de cette ancienne ville et de la célèbre cathédrale d'Oibbog... Le torrent serait alors très différent, moins impétueux, naturellement, et bordé d'arbres en nombre bien plus important. Alors que les pavés de l'ancienne route de l'Empire seraient toujours semblables...

— Que le Très Saint vous accorde une bonne journée, messire.

C'était la voix du plus corpulent des deux moines qui venait d'interrompre le cours de ses pensées vagabondes. Cette interruption était la bienvenue.

— Bonne journée à vous aussi, révérends frères. Le niveau du torrent augmente-t-il encore ?

On pouvait lire un amour infini sur le visage du plus mince des deux moines. Ses mains, toutes d'os et de tendons, soupesaient un petit morceau de maçonnerie, comme s'il avait l'intention d'entreprendre immédiatement la reconstruction du pont.

— Messire, le fleuve a entamé sa décrue. Le cours de votre vie doit-il vous conduire en amont ou en aval ?

Tout mensonge au sujet de la bête de trait et du sulky lui parut ennuyeux et sans objet.

— Voici une question à laquelle il serait difficile à tout homme de répondre.

Derron n'eut pas, pour l'instant, à affronter d'autres questions, car l'attention des deux moines était distraite par l'apparition de sept ou huit paysans. Ils étaient nu-pieds et sortaient de la boue et du lointain pour longer d'un pas lourd la rive du torrent en direction des ruines du pont. L'homme qui marchait en tête du petit groupe balançait fièrement un chapelet de poissons argentés de belle taille, frais au point de toujours frétiller.

A quelques pas de la route pavée, les paysans firent une halte. Ensemble ils s'inclinèrent pour la forme en direction de Derron. Celui-ci ne portait pas des habits assez beaux pour imposer le respect à quiconque et, de toute évidence, ce n'était pas lui que les paysans étaient venus voir.

L'homme qui portait les poissons s'adressa aux moines d'une voix tout d'abord basse mais dont le volume augmenta après qu'il eut été interrompu presque aussitôt. Quelques instants plus tard, ils se querellaient pour savoir qui devait parler le premier et qui avait le droit de disposer des poissons. Ils étaient venus proposer un marché. Les saints frères accepteraient-ils le plus gros et le plus frétilant des poissons de cette bonne pêche – de ma part ! Non, de la mienne ! Saints frères, c'était ma ligne ! – en échange de quelques prières ferventes chargées d'attirer l'attention du Seigneur sur la récolte à venir ?

Derron se détourna de ce qui se terminerait

certainement par une rixe. Il constata que Vincenzo était toujours seul, assis sur cette pierre. Ce fut alors que son regard se porta sur la cathédrale d'Oibbog baignée par la lumière du soleil et qu'il resta figé de surprise.

L'extrémité effilée de la spire centrale dressait son coin symbolique à quatre-vingts mètres au-dessus du sommet de la colline. Les pierres de la tour et des murs, de la voûte et des arcs-boutants fuyants étaient d'un magnifique gris clair, presque luisant sous le soleil matinal. Il savait qu'à l'intérieur les vitraux de verre teinté devaient être semblables à des flammes. Si le verre fragile et la spire avaient surgi de la poussière, *elle* devait également revivre, et revivre non loin de là, en un lieu où il pourrait la rejoindre. Sur l'instant, la réalité ressuscitée qui se dressait devant lui prenait plus de poids que toute logique. D'un moment à l'autre, sa voix allait l'appeler et il pourrait se pencher et caresser...

Un bruit d'éclaboussement s'éleva soudain. Le gros moine arborait une expression caricaturale de colère, de déception et de surprise alors que l'autre restait immobile, la main tendue au-dessus des flots. Un gros poisson bondissait hors de l'onde, bondissait à nouveau. Une des prises glissantes s'était de toute évidence échappée.

... Caresser sa peau chaude et vivante. A présent, il revoyait un détail qu'il avait oublié, la façon dont ses cheveux dansaient parfois dans le vent, avec la netteté d'une chose vue seulement une minute plus tôt.

Les pas de Derron l'éloignèrent des vestiges du

pont et le ramenèrent sur la route. Une partie de son esprit nota, ainsi qu'il en avait le devoir, que Vincenzo était toujours assis sous le soleil, solitaire. Mais Derron ne regagna pas le monastère. La grande cathédrale se dressait devant lui et il se mit à gravir la pente de la colline.

Frère Jovann regardait les paysans avec tristesse, alors même qu'il paraissait adresser ses paroles à la créature qui bondissait hors des flots.

— Frère poisson, je t'ai rendu la liberté non parce que nous n'avons pas besoin de nourriture, mais afin que tu puisses louer Dieu qui accorde tous les bienfaits... Il donne le poisson au pêcheur ou la liberté au poisson.

Avec chagrin Jovann secoua la tête à l'intention des agriculteurs.

— Nous, les hommes, nous oublions trop souvent de Le remercier lorsque cela Lui est dû. Nous gaspillons trop souvent notre énergie au lieu d'essayer d'aller au-devant de notre prochain.

Le poisson éclaboussa les flots, sauta et les éclaboussa de nouveau. Comme si la douleur provoquée par l'hameçon, le temps passé à l'air libre ou encore autre chose l'avait rendu fou.

Jovann abaissa le regard avec une nouvelle détresse vers cette agitation aquatique.

— Calme-toi, frère poisson. Il suffit ! Tu vis dans les flots et non dans cet air qui te torture. Loue le Seigneur et remercie-Le ainsi qu'une créature de ton espèce peut le faire !

Le poisson cessa aussitôt de bondir. Les dernières rides et l'écume furent emportées par le

courant.

Le silence régnait. Les mains de chaque paysan étaient levées pour former le signe de coin, et ils se lançaient de brefs regards : ils auraient sans doute préféré prendre leurs jambes à leur cou mais n'osaient pas passer à l'acte. Frère Saile restait bouche bée, aussi inexpressif que les poissons toujours captifs, et il portait son regard de Jovann au cours d'eau, du cours d'eau à Jovann.

Ce dernier lui fit signe de s'écarter et lui dit :

— Je désire rester seul durant une heure afin de me recueillir et implorer le Très Saint de me laver de la souillure de la colère et de l'orgueil. Egalement afin qu'il veille sur la récolte de ces pauvres gens. Fais de même, frère Saile.

Saile resta immobile, bouche béante, pendant que Jovann s'éloignait vers l'isolement, suivant la route en direction du monastère.

Tandis que Derron gravissait les marches qui montaient en serpentant sur le versant de la colline, l'impression irrationnelle de se trouver à proximité de l'être aimé s'estompa, le laissant avec l'amère certitude de sa perte définitive. Il lui vint à l'esprit qu'au temps de Vincenzo ses gènes étaient disséminés dans les chromosomes de peut-être deux milliers de ses ancêtres. Il savait se trouver plus près d'elle qu'il ne l'avait jamais été depuis sa mort, mais il savait également qu'il ne pourrait pas s'en approcher plus. La boucle-paradoxe temporelle l'empêcherait toujours de se rendre à une époque où il avait déjà vécu, celle à laquelle il se référait en parlant de sa propre jeunesse.

En vérité, il ne lui avait jamais pardonné d'être morte, de s'être laissé tuer avec les autres millions de victimes, d'avoir laissé perpétrer le crime du dépeuplement du monde. Peut-être était-ce afin de pouvoir lui accorder son pardon qu'il était revenu à Oibbog. En ce cas, se dit-il, fais-le. Fais ce qui est nécessaire et que tout soit terminé, aujourd'hui même. Mets un terme à cela, libère-toi une bonne fois pour toutes afin de pouvoir être utile à toi-même autant qu'à quelqu'un d'autre.

A présent ses pas l'avaient conduit au-dessus du toit du monastère. Lorsqu'il regarda derrière lui, il vit la vallée dévastée par l'inondation et bien plus belle dans sa beauté sauvage que dans ses souvenirs, bien qu'elle fût toujours semblable pour l'essentiel. Il passa devant un jeune arbre, dans une courbe de l'escalier, et il sut avec un serrement de cœur que dans trois siècles cette pousse fragile serait un tronc noueux et puissant, avec de lourdes branches qui feraient écran au soleil d'été. Il se tiendrait sous son ombre, avec *elle* à ses côtés, pour admirer cette vallée et choisir la colline – c'était celle-ci, oh ! Dieu, bien qu'aucun arbre n'y eût poussé – où ils feraient bâtir la maison dans laquelle grandiraient les deux enfants à qui ils avaient l'intention de donner le jour.

Il poursuivit son ascension car il savait que s'il devait s'arrêter à présent il ne parviendrait jamais à reprendre sa route, alors qu'il était indispensable d'aller jusqu'au bout. Finalement, son regard se porta sur les dalles du parvis, devant le porche de la cathédrale. La disposition des pierres, sur lesquelles sa bien-aimée et lui se tiendraient un

jour, était bien telle que dans ses souvenirs. Etant donné qu'il se trouvait en ce lieu, maintenant, son champ de vision limité par la pierre grise de la façade du bâtiment... alors, en raison de tout ce qu'il pouvait voir et entendre, la jeunesse et l'amour devaient toujours appartenir à la réalité, la guerre et le chagrin n'être rien de plus qu'un mauvais rêve éphémère.

Les haies avaient reverdi sous l'action conjuguée de la pluie et du soleil printanier. Mais il ne parvenait pas à entendre sa voix, non plus qu'il ne pourrait sentir à nouveau ses caresses, même s'il attendait en ce lieu jusqu'à s'effondrer d'épuisement. Durant un instant, il crut qu'il allait tomber ou s'agenouiller et prier, ou encore pleurer, parce que prendre conscience qu'elle lui était désormais inaccessible était un fardeau insoutenable. Alors, après avoir tant attendu, il put en accepter le poids.

Cette acceptation ne fut pas instantanée mais, dès que le processus fut entamé, il sut qu'il ne s'effondrerait pas. Sa vision était légèrement brouillée mais il ne pleurerait pas. Il allait simplement rester là et continuer de vivre.

Non, tout n'était pas encore terminé. Pour parfaire le processus d'adaptation de sa libération il lui restait à pénétrer à l'intérieur de l'église où il avait passé une matinée à l'aider à photographier les vitraux colorés. Il se souvenait avoir souhaité à haute voix que le prétendu créateur de l'univers sorte de sa cachette et fasse une apparition dans ce qui était censé être son temple. Parce que le jeune historien avait quelques questions à lui poser. Au

sujet du nombre d'injustices dans le monde.

La porte principale était munie de gonds aussi solides que dans ses souvenirs. Il se demanda un bref instant si une porte de bois, utilisée continuellement, pouvait résister trois siècles. C'était sans importance. Il la poussa et le grincement lui fut renvoyé par l'écho depuis l'intérieur caverneux du bâtiment. Ce ne fut qu'à cet instant qu'il lui vint à l'esprit que son bâton de voyageur, et donc son armement, était resté dans la cellule du monastère. Mais ce n'était pas bien grave, il n'avait pas à redouter une attaque directe du berserker en ce lieu.

Il entra et s'avança vers le centre de la nef. Seule une dizaine de mètres séparaient les deux rangées de piliers qui l'isolaient des ailes latérales, mais elle était démesurée dans ses autres dimensions. Elle avait quatre-vingt-dix mètres de long et ses clefs de voûte se trouvaient à trente mètres du sol. Il semblait y avoir suffisamment de place en ce lieu pour que Dieu et un berserker pussent s'y dissimuler en même temps, avec une abondance de recoins pour offrir une cachette à un déserteur ou à la femme enceinte dont la ligne de vie déconcertait les Opérations.

Le long du mur est, les vitraux de verre teinté flamboyaient. La fumée des cierges n'avait pas eu des siècles pour assombrir la voûte élevée. La majeure partie de la cathédrale avait été bâtie une génération plus tôt et, en fait, elle n'était pas encore totalement achevée lorsque cette dernière guerre avait provoqué la mobilisation des ouvriers ou les avait poussés à fuir. De nombreux

échafaudages entouraient encore les colonnes et s'accrochaient aux murs, ici et là, festonnés de cordes et de câbles abandonnés par les ouvriers, aussi immobiles que s'ils avaient été sculptés dans la pierre elle-même. La poussière se déposait lentement sur quelques outils laissés là où ils avaient été posés.

Soit par respect, soit en raison des craintes superstitieuses des combattants, ou encore par un simple effet du hasard, la guerre avait épargné ce lieu. Même les vitraux étaient toujours intacts, uniquement transpercés par les rayons du soleil qui venaient embraser la semi-pénombre de magnificence. Les larges voûtes qui donnaient accès aux chapelles latérales et la plus grande partie du dallage de la nef avaient moins d'un siècle. Le sol était toujours plat et pratiquement sans usure. Trois siècles et plus de passages imposeraient de le refaçonner selon les normes.

Comme Derron approchait du centre de la cathédrale, à la croisée du transept, un mouvement attira son regard. Un des moines, capuchon rabattu sur la tête alors qu'il se trouvait dans cette maison de Dieu, venait vers lui depuis une aile latérale.

Derron s'arrêta et hocha poliment la tête.

— Révérend frère ?

Puis il fut frappé par le fait qu'un des hommes qu'il avait laissés en bas, à côté du pont, ait pu le précéder en ce lieu. Il observa plus attentivement le moine et vit que le visage caché par le capuchon n'était pas tout à fait un visage. Et que les mains qui se tendaient pour le saisir, alors que l'inconnu se ruait sur lui, n'étaient pas faites de chair

véritable. A présent qu'elles étaient ouvertes, on pouvait voir leurs griffes d'acier.

Le plus maigre des deux moines suivait lentement la route en direction du pont, tête baissée. Il passa devant les grilles du monastère et Vincenzo crut, avec un certain soulagement, qu'il allait continuer droit devant lui, lorsqu'au dernier moment le moine parut prendre conscience de sa présence. Après une brève halte de surprise, il se tourna et vint vers lui.

Il s'arrêta à deux pas de Vincenzo. Son visage doux et souillé était souriant.

— Dieu t'accordera une récompense, Vincent, pour m'avoir donné de la nourriture ainsi qu'à mon compagnon de route.

— Dieu sait que j'ai besoin de ses faveurs, frère, répondit sèchement Vincenzo.

Il supposait que Rudd ou Will avaient dû apprendre son nom au moine. Chose étrange, il ne se sentait pas offensé par cette façon familière de s'adresser à lui. Le mendiant couvert de poussière qui se tenait devant lui semblait, comme un enfant, au-delà toute préoccupation de statut.

Mais Vincenzo restait sur ses gardes. Il était possible qu'il fût à la solde des Défenseurs.

Le moine regardait les papiers se trouvant devant Vincenzo comme s'il s'était agi de la blessure ouverte d'un ami.

— Vincent, pourquoi perds-tu ton esprit et ton âme dans ces luttes et ces altercations ? Leur résultat est sans importance, vraiment. Une seule chose compte, l'amour du Seigneur.

L'innocente sincérité de ces paroles chassa la suspicion de Vincenzo, et la provocation n'engendra rien de plus violent qu'un sourire.

— Il semble que vous ayez pris la peine de vous tenir au courant de mes affaires. Mais, révérend frère, que comprenez-vous vraiment de mes altercations et de leurs raisons ?

Le moine se recula avec un léger frisson de dégoût.

— Je ne les comprends pas et je ne souhaite d'ailleurs pas le faire. Ce n'est pas mon domaine.

— En ce cas, mon frère, veuillez me pardonner si je vous fais remarquer que vous ne devriez pas faire des sermons sur ce que vous ne comprenez pas. Que vous n'avez pas à contester mon droit de contester.

Le moine accepta cette réprimande si humblement que, durant un court instant, Vincenzo fut assailli par des remords. Et sur ce, leur altercation – si cet échange de paroles pouvait véritablement mériter ce terme – prit fin. Vincenzo avait remporté la victoire aussi facilement qu'un chevalier en armure opposé à un enfant.

Le moine ne se détourna que lorsqu'il eut levé les mains en un geste de bénédiction et murmuré quelques paroles qui n'étaient pas adressées à Vincenzo. Puis il s'éloigna lentement sur la route. Il parut hésiter et se demander s'il devait revenir sur ses pas, puis il poursuivit son chemin. Il vint à

l'esprit de Vincenzo qu'il avait une fois de plus eu le dessus dans une discussion et peut-être perdu autre chose, bien que ce fût, à ces occasions, une perte qu'il ne pouvait définir. Il faillit rappeler l'homme. Il ressentait le besoin d'essayer d'abattre le mur qui les séparait. Mais il se tut. Nous n'avons vraiment rien à nous dire, pensa-t-il.

Quoi qu'il en soit, à présent qu'il avait été interrompu dans la tâche humiliante représentée par la rédaction de son abjuration, il n'avait plus envie de la reprendre. Vincenzo appela Will, lui donna l'écritoire et les feuilles, puis dirigea nerveusement ses pas vers le haut de la colline, sous la douce clarté du soleil.

Maintenant qu'il y réfléchissait, il estimait que la rencontre organisée dans la cathédrale était vraisemblablement un piège tendu par les Défenseurs... ou plus probablement par un de ses ennemis, qu'il fût ecclésiastique ou séculier, qui devait désirer l'inciter à faire une déclaration ou un acte susceptible de le compromettre à la veille de son procès. Très bien, qu'il essaye. Vincenzo comprendrait où voulait en venir cet inconnu avant que cela n'aille bien loin. Il serait capable de retourner complètement la situation. Il redoutait les hommes plus puissants que lui mais il savait que personne ne pouvait le surpasser sur le plan de l'intelligence.

Il faisait preuve de patience envers ses vieilles jambes. Il les laissait se reposer le temps d'une inspiration tous les deux ou trois pas, ainsi le servirent-elles assez bien lors de son ascension. Après avoir fait une plus longue pause au sommet

des marches, il franchit la porte principale de la cathédrale et la referma derrière lui. Il espérait sincèrement que cette personne ne viendrait pas simplement l'assurer de sa sympathie. Un consolateur était toujours, au mieux, quelqu'un qui se délectait du malheur d'autrui et qui avait la prétention d'être l'égal, pour ne pas dire le supérieur, de celui qu'il prétendait vouloir réconforter. Pouah !

Vincento avançait dans la nef, un espace clos de murs de pierre trop vaste pour engendrer la moindre impression de claustrophobie. Sur sa droite et sur sa gauche, les piliers de soutènement de la voûte s'élevaient en rangées parallèles. La distance réduisait l'espace apparent qui séparait chacun d'eux du suivant. A une cinquantaine de pas devant lui, chaque rangée devenait aussi opaque qu'un mur. Peu importait où se trouvait l'observateur à l'intérieur de cet espace non cloisonné, la moitié de la cathédrale resterait toujours cachée à sa vue... plus de la moitié si l'on tenait compte du transept et des chapelles.

Lorsqu'il atteignit l'endroit prévu pour le rendez-vous, la croisée du transept, Vincento put regarder directement au-dessus de lui, sur près de soixante mètres, l'intérieur obscur de la grande spire centrale. Des échafaudages se dressaient même en ce lieu, rendus accessibles par des échelles qui reposaient sur la tribune, à son tour reliée au niveau du sol où se tenait Vincento par un escalier en hélice caché à l'intérieur des murs.

Dans ce temple, construit dans le style grandiose du passé, ne se trouvait aucun lustre.

Même s'il y en avait eu, l'absence totale de tout courant d'air les aurait empêchés de se balancer. Si, durant la jeunesse de Vincenzo, cette cathédrale avait été le lieu de culte de sa paroisse, il aurait dû se rendre ailleurs pour découvrir les lois pendulaires, et non les trouver un dimanche, pendant un sermon ennuyeux.

Un unique câble très long descendait du sommet de la spire, de l'intérieur de sa flèche obscure. Les yeux de Vincenzo suivirent le câble vers le bas, pour découvrir qu'il y avait malgré tout un pendule en ce lieu, tout au moins en puissance. Le poids était tiré de côté et retenu par un simple nœud coulant à l'un des quatre piliers de soutien, à l'angle de la croisée du transept.

Regarder de haut en bas, encore et encore, avait tendance à donner le vertige au vieil homme. Vincenzo se frotta le cou. Mais il y avait en ce lieu une atteinte à la logique qu'il ne pouvait ignorer. A quoi cet ancêtre de tous les pendules avait-il bien pu servir ?

Il estima possible que ce fût une sorte de bélier utilisé lorsqu'il avait fallu briser la pierre dure et le mortier, mais cette explication n'était guère satisfaisante. Et si cela n'avait servi que de fil à plomb, pourquoi d'un tel poids ? Quelques onces de plomb auraient permis d'obtenir le même résultat.

Quelles qu'aient été les intentions des bâtisseurs ou l'utilisation qu'ils lui avaient donné, c'était un pendule. La longe qui retenait le câble, avec son unique nœud, paraissait immatérielle. Vincenzo pinça la petite corde tendue entre ses

doigts, et le long câble vibra et oscilla. Le gros poids fut agité de petits soubresauts qui lui rappelèrent ceux d'un navire à l'amarre.

Les oscillations moururent rapidement et le silence de la cathédrale s'imposa à nouveau. La corde, le câble et le poids étaient aussi immobiles que les colonnes de pierre, dans l'atmosphère toujours grise. Le vaisseau-pendule était en cale sèche.

En ce cas, cap sur le large ! Mû par une impulsion, Vincenzo tira sur la corde de retenue et, avec une facilité déconcertante, le nœud se défit.

Eveillé en sursaut dans son repos, le poids sembla hésiter un instant. Même après qu'il eut indéniablement entamé son premier balancement, il se déplaçait si lentement que les yeux de Vincenzo se portèrent aussitôt vers les ombres qui régnaient dans la spire, pour découvrir s'il était possible qu'une simple longueur de corde pût tant le retarder.

On aurait pu calmement compter jusqu'à quatre avant que le poids n'atteigne le centre, le point inférieur de son mouvement pendulaire. Il frôla presque le sol puis dépassa ce centre dans une course régulière et rapide, avant de se mettre aussitôt à ralentir. Il fallait encore compter jusqu'à quatre avant qu'il n'atteigne l'extrémité de son arc lointain. Le poids fit alors une pause dont la durée était incalculable, sans vraiment toucher la colonne du coin opposé, puis il entama lentement sa trajectoire de retour.

Majestueusement, le poids allait d'avant en arrière. Il tendait le câble et décrivait un arc

parfait d'environ dix mètres de longueur. Les yeux de Vincenzo ne purent déceler le moindre fléchissement dans l'amplitude des six premiers balancements. Il supposa qu'un poids aussi lourd et si librement suspendu pourrait continuer d'osciller durant plusieurs heures ou même plusieurs jours.

Un instant ! Il y avait quelque chose d'étrange. Vincenzo suivit du regard le pendule durant un de ses mouvements. Puis il se pencha contre la colonne à laquelle il était attaché et, gardant la tête immobile, il observa la fin de la course du poids pendant une autre demi-douzaine de balancements.

Qu'était-il venu faire ici, déjà ? Ah oui, un inconnu devait lui parler.

Mais ce pendule... Il fronça les sourcils, secoua la tête et l'observa encore. Puis il commença à regarder autour de lui. Il devait vérifier une chose qu'il pensait avoir remarquée.

Des chevalets de sciage avaient été oubliés par les ouvriers. Il en tira deux à l'endroit désiré, afin que la planche qu'il posait sur eux soit allongée juste au-dessous de l'extrémité de l'arc parcouru par le pendule, perpendiculairement à sa trajectoire. Sous le poids, il avait remarqué une protubérance, une sorte de pointe. Quelle que fût son utilité originelle, elle conviendrait à merveille. Il posa une seconde planche sur la première et modifia légèrement la position de l'assemblage par une succession de déplacements minutieux. A chaque balancement, la pointe passait à présent à moins de trois centimètres de la planche supérieure.

Il pourrait faire des marques sur le bois... mais non, il y avait mieux. Il avait vu du sable quelque part. Oui, entassé dans un mélangeur, à côté de l'entrée de la première chapelle latérale. Le sable avait été rendu suffisamment humide par la longue emprise du temps pluvieux. Il en prit des poignées qu'il déversa sur la planche supérieure, sur plusieurs dizaines de centimètres dans le sens de la longueur. Il érigea un petit mur de quatre ou cinq centimètres de hauteur, juste assez tassé pour qu'il ne s'effondre pas. Puis, durant l'intervalle séparant deux passages du poids, il fit glisser cette planche légèrement en avant et amena son mur de sable sous la trajectoire du pendule.

Une expérience bien conçue, songea-t-il avec satisfaction. A son premier passage, la pointe entailla délicatement la petite barrière et fit rouler de minuscules grains de sable sur sa pente. Puis le poids tendit le câble au loin, grignotant lentement une autre frêle parcelle d'éternité.

Vincent empêcha ses yeux de ciller tandis qu'il observait le retour du pendule. Il retenait sa respiration et pouvait à présent entendre pour la première fois le léger sifflement fantomatique du pendule.

La pointe revint vers le mur de sable et creusa une nouvelle entaille, contiguë à la première. Puis le poids s'éloigna une fois de plus, dans un mouvement suffisamment large et régulier pour figurer le pouls majestueux de la cathédrale.

Seize secondes plus tard, la troisième entaille apparut, avec le même écart et dans la même direction que la seconde. En trois allées et venues,

le pendule avait dévié sur la largeur d'un demi-doigt. Ses yeux ne l'avaient pas trompé, un peu plus tôt. Le plan de balancement se déplaçait lentement et régulièrement dans le sens des aiguilles d'une horloge.

Cet effet pouvait-il être dû à la détorsion lente du câble ? Si c'était le cas, le phénomène s'inverserait bientôt, pensa Vincenzo, ou tout au moins varierait-il en amplitude. A nouveau il releva le regard vers les ombres, sans tenir compte de son cou douloureux.

S'il le pouvait, il pendrait un jour quelque part un autre pendule semblable et l'étudierait à loisir. Oui, s'il le pouvait. Même en supposant que sa santé le lui permette et que la prison lui fût épargnée, ce serait difficile. Les tours closes de cette hauteur étaient plutôt rares. Dans un autre grand temple ou dans une université, peut-être... mais il n'avait pas l'intention de s'abaisser à accepter une collaboration.

... Et en supposant à présent que la déviation latérale si troublante *ne soit pas due* à la détorsion du câble ? Il pensa pouvoir estimer que ce n'était pas le cas, un peu de la même manière qu'il avait, après l'étude, eu la certitude de la stabilité du soleil. Ce mouvement d'horloge avait quelque chose de trop naturel pour qu'on pût l'attribuer à une cause banale.

Déjà le petit mur de sable avait été rogné sur la largeur de deux doigts.

Il se demanda comment le câble était fixé au sommet de la spirale. Il lui aurait fallu posséder des jambes plus jeunes que les siennes pour

pouvoir aller s'en rendre compte, et Vincenzo partit les chercher. Il se retourna à plusieurs reprises dans la nef tout en s'éloignant. Il fronçait les sourcils face au pendule, de la même manière qu'il aurait fixé une étoile à l'apparition inattendue.

De tout cela, Derron n'avait pu voir que la partie supérieure du câble. Et encore n'avait-il pu le regarder que d'un œil, car son visage était plaqué avec force contre une planche de bois brut de la haute plate-forme sur laquelle il avait été emporté, sans plus de défense qu'un enfant, dans l'étreinte du berserker. Inhumainement immobile, l'être mécanique était à présent accroupi sur lui. Une main glaciale lui enserrait le cou et collait une partie de son manteau sur sa bouche comme bâillon. L'autre main lui tordait un bras, juste au seuil de la douleur.

De toute évidence cette machine n'avait pas l'intention de le tuer ou de le mutiler, pas en ce lieu. Cependant, sa captivité lui semblait durer plus qu'un laps de temps, un segment d'éternité, mesuré à l'aune de la régularité sans signification des mouvements du câble. A présent qu'il le retenait prisonnier, le berserker se contentait d'attendre, ce qui signifiait que Derron avait échoué dans sa mission. Il n'avait pas eu le temps d'informer les O.D.T. de sa situation. Le berserker avait immédiatement reconnu la véritable nature de son coin pectoral, arraché le symbole de bois de son cou et l'avait brisé comme une coquille de noix vide, écrasant le métal et les composants

électroniques entre ses doigts.

Peut-être la machine croyait-elle qu'il ne pouvait rien voir, dans la position où elle le maintenait. C'était presque vrai. Ce n'était que du coin de l'œil qu'il pouvait simplement apercevoir le câble métronome dont l'arc était réduit à cette hauteur, mais dont la lenteur trahissait sa longueur démesurée.

Finalement et pour la seconde fois depuis sa capture, la porte de la cathédrale se referma avec bruit, loin dans les profondeurs. Ce ne fut qu'à cet instant que l'éternité prit fin et que le berserker le lâcha.

Lentement et douloureusement, il souleva son corps engourdi de la plate-forme de bois. Il se massa la joue qui avait été écrasée contre les planches rugueuses, le bras qui avait été tordu, et se tourna vers son ennemi. Sous la capuche de moine il vit le joint d'une plaque métallique qui donnait l'impression de pouvoir s'ouvrir, glisser puis changer de forme. Il savait qu'il se trouvait probablement en face de la machine la plus complexe, la plus élaborée jamais construite par les berserkers. Pouvait-il y avoir à l'intérieur de ce crâne d'acier une peau synthétique capable de se refaçonner pour devenir un simulacre convaincant de visage humain ? Il était impossible de le dire et encore plus de deviner quelles identités cette créature était à même de prendre.

— Colonel Odegard, dit la machine d'une voix à la tonalité artificiellement neutre.

Surpris, Derron attendit la suite pendant que la chose qui lui faisait face sur la plate-forme restait

accroupie sur ses talons, bras ballants. Ses mains étaient aussi ambiguës que son visage. Pour l'instant, elles n'avaient rien d'humain, mais rien ne permettait de dire ce qu'elles pourraient devenir. Le reste du corps était caché sous la bure informe qui avait sans nul doute autrefois appartenu à Amling.

— Colonel Odegard, redoutez-vous le passage de la vie à la non-existence ?

Il ignorait quelles paroles il s'était attendu à entendre, mais certainement pas celles-ci.

— Si c'était le cas, quelle serait la différence ?

— C'est exact, répondit le berserker de sa voix plate. Il faut suivre sa programmation sans tenir compte du reste.

Alors que Derron essayait de trouver le sens de ces paroles, la machine bondit en avant avec précision et le saisit à nouveau. Il se débattit encore, ce qui, naturellement, fut totalement inutile. Le berserker arracha des bandes de son manteau ; l'épais tissu se déchira avec des sons réguliers. Il le bâillonna de nouveau à l'aide de ces bandes et lui attacha les mains et les pieds. Les liens de Derron étaient serrés, mais pas au point qu'il dût abandonner tout espoir de parvenir à se libérer. La machine n'allait pas commettre l'erreur de se rendre responsable d'une mort à l'intérieur de la zone de sécurité.

Après l'avoir ligoté, le berserker fit une pause. Il déplaçait sa tête encapuchonnée comme un homme attentif. Il sondait les environs avec des sens bien plus étendus que ceux des humains. Puis il descendit à l'échelle dans un silence complet. Il

se déplaçait moins comme un homme que comme un chat ou un singe.

Derron ne pouvait qu'essayer désespérément de se libérer. Il poussait des jurons étouffés derrière son bâillon.

Un deuxième groupe de paysans, venu d'un village situé plus haut dans les collines, suivait la route en direction de la cathédrale. Ce fut frère Saile qui les rencontra le premier. Lorsqu'ils apprirent qu'il n'était pas le saint et le faiseur de miracles dont toute la contrée parlait déjà, leur faible expression d'espoir disparut de leurs visage pour laisser place à une profonde angoisse.

— Dites-moi, que voulez-vous à frère Jovann ? demanda Saile sur un ton magistral en croisant les mains sur son ventre avec dignité.

Ils vociféraient piteusement, tous ensemble, et Saile dut leur ordonner sèchement de parler les uns après les autres afin qu'il pût comprendre leurs paroles. Il apprit alors que depuis plusieurs jours un énorme loup terrorisait leur petit village. La bête monstrueuse avait tué du bétail et avait même – ils le jurèrent ! — saccagé les récoltes. Les paysans parlaient à nouveau tous à la fois, et Saile crut entendre qu'un enfant avait été dévoré, ou qu'un pâtre était tombé et s'était cassé le bras en essayant de fuir le loup. De toute façon, les villageois étaient désespérés. Les hommes n'osaient plus aller travailler dans les champs. Ils étaient isolés et très pauvres, sans un puissant protecteur pour leur apporter une aide dans quelque domaine

que ce fût, hormis le Très Saint lui-même ! Et à présent saint Jovann, qui devait *faire quelque chose* ! Ils étaient complètement désespérés !

Frère Saile hocha la tête. Dans son attitude ils lurent de la sympathie et un certain manque d'empressement.

— Vous dites que votre village se trouve à plusieurs lieues de distance ? Dans les collines, oui. Eh bien... nous allons voir. J'intercéderai en votre faveur. Venez avec moi, je vais exposer votre cas à frère Jovann.

Accompagné par un Will troublé qui marchait maintenant à son côté, Vincenzo entra à nouveau dans la cathédrale et traversa la nef le plus vite qu'il était capable. En bas, au monastère, Rudd avait choisi cet instant pour l'ennuyer par des avertissements et des récriminations au sujet du manque de pâturage pour les bêtes de trait. Et lorsqu'il était parvenu à se débarrasser de lui, ses vieilles jambes usées avaient protesté à la perspective de gravir la colline une seconde fois, même avec l'assistance de Will. A présent, alors que Vincenzo se hâtait, la respiration sifflante, de revenir auprès de son pendule toujours en mouvement, plus d'une heure s'était écoulée depuis qu'il avait libéré le poids.

Durant quelques secondes, il se contenta d'observer dans un silence pensif ce qui s'était produit depuis son départ. Le petit rempart de sable avait été abattu par une succession continue d'entailles, jusqu'au moment où le plan rotatif du pendule l'avait laissé derrière lui. Ce plan avait à

présent oblique dans le sens des aiguilles d'une horloge sur dix ou douze degrés d'arc.

— Will, tu m'as aidé dans l'atelier. Maintenant, l'occasion se présente à nouveau de suivre mes instructions à la lettre.

— Bien, maître.

— Tout d'abord, je veux que tu montes là-haut. Il semble y avoir assez d'échelles et d'échafaudages pour que tu puisses arriver jusqu'au sommet. Je veux découvrir comment est fixé ce câble, ce qui le retient. Observe bien le système de fixation. Il faut que tu sois capable de m'en faire un croquis. Tu es habile en dessin.

— Bien, j'ai compris, messire. — Will leva la tête sans enthousiasme. — Mais ça fait une sacrée hauteur.

— Oui, oui, une pièce pour toi à ton retour. Une autre lorsque tu m'auras fait un croquis valable. Maintenant, prends ton temps et sers-toi de tes yeux. Et rappelle-toi de ne pas déranger le mouvement du câble.

Derron n'avait fait que peu de progrès dans sa tentative pour libérer ses poignets de leurs liens lorsqu'il entendit des pas moins assurés que ceux du berserker monter vers lui. Puis, entre les montants de l'échelle, le visage honnête de Will apparut, pour accuser une surprise peu surprenante.

— ... bandit ! cracha Derron lorsque ses mains eurent été libérées et qu'il pût arracher son bâillon. Il devait s'être caché quelque part là-dedans... Il m'a obligé à grimper jusqu'ici et m'a ligoté.

— Vous a volé, hein ? demanda Will avec

crainte. Un seulement ?

— Oui, un seulement. Euh... je n'avais sur moi rien de valeur. Il a seulement emporté mon coin pectoral.

— C'est effrayant. Un de ces rôdeurs solitaires, pas vrai ?

Etonné et compatissant, Will secouait la tête.

— Fait pas de doute qu'il vous aurait tranché la gorge, messire. Mais il a point voulu commettre un vrai sacrilège. Pensez qu'il est peut-être toujours par-là, autour ?

— Non, non. Je suis certain qu'il a pris la fuite. Il est loin, à présent.

Will secoua de nouveau la tête.

— Eh ben... Vous feriez mieux de vous dégourdir les membres avant de redescendre, messire. Je vais grimper plus haut, j'ai un petit travail à faire pour mon maître.

— Un travail ?

— Oui.

Will grimpait déjà ; il semblait avoir l'intention de monter droit dans la spire.

Toujours à quatre pattes, Derron regarda par-dessus le rebord de la plate-forme. Les cheveux roux de Vincenzo attiraient le regard sur sa minuscule silhouette, trente mètres plus bas. Le câble au mouvement mystérieux se terminait par un point, une boule qui se balançait avec régularité. Derron avait déjà vu un pendule de cette forme et de cette taille, quelque part. Il avait été utilisé pour prouver le...

Ses muscles se raidirent car il avait failli tomber de la plateforme. Derron venait de

comprendre ce qu’observait Vincenzo, ce que le vieillard avait sans nul doute étudié pendant que le berserker le gardait captif. Sur la vieille Terre, on avait baptisé cela le pendule de Foucault en l’honneur de son premier inventeur connu.

— Honorable Vincenzo !

Le vieillard se tourna avec surprise et ennui pour découvrir le jeune homme, ce Alzay ou Valzay, quel que fût son nom, qui se dirigeait rapidement vers lui, visiblement en émoi. Il venait de descendre le petit escalier en hélice dont Will avait entrepris l’escalade.

Valzay s’approchait d’un pas leste, comme pour lui apporter des nouvelles d’une importance capitale.

Mais lorsqu’il l’eut rejoint, il lui fit simplement un récit stupide au sujet d’un bandit. Les yeux de Valzay examinaient attentivement les tréteaux et les planches ainsi que le muret de sable, même alors qu’il débitait un flot de paroles irritées qui menaçaient d’embrouiller les pensées de Vincenzo.

Celui-ci l’interrompt.

— Jeune homme, je vous suggère d’aller plutôt faire votre récit aux soldats.

Puis il tourna le dos à l’intrus. Bien. Si ce n’était pas la détorsion du câble non plus que quelque caprice de la fixation, là-haut... alors qu’était-ce ? Sûrement pas la cathédrale qui tournait sur elle-même dans le sens contraire. Mais cependant... Il concentrait son esprit, il sondait des profondeurs inconnues...

— Je constate, messire Vincenzo, que vous avez

déjà découvert la petite surprise que je vous avais réservée.

Derron comprenait à présent très clairement quel était l'enjeu de la partie en cours, enjeu qui avait peut-être déjà été remporté. Mais il envisageait de tenter encore un coup de dés désespéré, et il décida de courir sa chance.

— Votre petite... surprise ?

La voix de Vincenzo devenait très circonspecte. Ses sourcils se froncèrent comme pour annoncer le tonnerre tandis qu'il se tournait lentement vers Derron.

— Alors c'est vous qui m'avez envoyé ce gremlin de moine m'éveiller en pleine nuit ?

Ce détail était une confirmation, s'il en était encore besoin, de ce que le berserker avait projeté.

— C'est moi qui ai organisé... ceci ! — Derron désigna le pendule avec une fierté de propriétaire. — Je dois confesser, messire, que je me trouve ici depuis plusieurs jours. Au début, en compagnie de quelques amis qui m'ont aidé à installer cela.

Derron improvisait un énorme mensonge qui ne pourrait résister au moindre examen. Mais s'il avait l'impact initial qu'il espérait lui donner, Vincenzo ne prendrait jamais la peine d'approfondir les choses.

Tandis qu'il expliquait au vieil homme sinistre et silencieux comment lui et ses aides imaginaires avaient installé le pendule, Derron se représenta le berserker à l'œuvre, tel un chat, un singe diabolique, préparant et montant le câble et le poids afin que...

— Vous avez devant vous, messire Vincenzo, la preuve formelle de la rotation du globe !

Les yeux du vieil homme cillèrent mais il ne manifesta pas de surprise véritable. Sans aucun doute le coup de dés désespéré avait été justifié. Il restait à voir s'il rapporterait plus de points que celui du berserker. Vincenzo était devenu une statue à la bouche tordue et aux yeux fixes.

— J'ai naturellement suivi votre exemple ainsi que celui de plusieurs de nos contemporains, ajouta Derron. J'ai protégé mes droits légitimes sur cette découverte alors que je la gardais toujours secrète afin d'effectuer des recherches plus approfondies. A cette fin, j'ai envoyé à plusieurs personnes de marque vivant en diverses parties du monde des messages codés sous forme d'anagrammes qui décrivent cette expérience.

» Mes intentions étaient, comme je l'ai déjà précisé, de garder encore le secret durant un certain temps. Mais lorsque j'ai appris vos... *difficultés* actuelles, j'ai estimé que je ne pouvais pas attendre sans rien faire.

Vincenzo n'avait pas encore bougé.

— Une preuve de la rotation de notre globe, avez-vous dit ?

Sa voix était blanche ; il attendait.

— Oh, pardonnez-moi ! Je ne pensais pas qu'une explication détaillée serait... hum... Voyez-vous, le plan du pendule ne peut pas pivoter, c'est donc notre globe qui pivote sous lui.

Derron hésita un bref instant. Il venait à l'esprit de Valzay que le cerveau du vieux Vincenzo avait très certainement perdu de sa vivacité, qu'il était

devenu un peu sénile. Derron arbora ce qu'il espérait être un sourire légèrement indulgent, et il ajouta, plus lentement et distinctement :

— Aux pôles de ce monde, l'appareil effectuerait un cercle complet de trois cent soixante degrés. A l'équateur, il semblerait ne pas dévier du tout.

Il accéléra graduellement le rythme de ses paroles pour débiter impitoyablement tous les détails. Il avait un avantage de trois siècles et demi d'évolution des connaissances.

— Entre ces extrêmes, le taux de rotation est proportionnel à la latitude. Ici, il est d'environ dix degrés par heure. Et, étant donné que nous nous trouvons dans l'hémisphère nord, la rotation apparente semble s'effectuer dans le sens des aiguilles d'une montre, alors que...

Des hauteurs, Will appela son maître :

— Il est monté de façon à se mouvoir librement en tous sens, mais rien ne peut influencer ses mouvements !

— Descends ! lui cria Vincenzo.

— J'dois l'étudier encore un moment, si vous voulez un croquis...

— Descends ! crachèrent les lèvres du vieil homme.

Derron poursuivait son attaque du mieux qu'il le pouvait ; il mettait à présent avec acharnement l'accent sur sa générosité.

— Mon seul souhait est naturellement de vous aider, messire. Je renonce à tout avantage personnel pour venir à votre secours. Par le passé, vous avez fait des découvertes importantes, et il

serait mal de vous abandonner. Je tiens ma lance à votre disposition. Je révélerai ma découverte et répéterai avec joie cette expérience devant les autorités de la Cité sainte afin que le monde entier soit témoin de...

— Il suffit ! Je n'ai pas besoin d'aide ! — Vincenzo avait prononcé ce dernier mot comme s'il s'agissait d'une parole obscène. — Ne vous mêlez pas de mes affaires ! Je vous interdis d'intervenir !

Le mépris et la rage du vieil homme grandirent sa silhouette. Derron se surprit à reculer physiquement... même alors qu'il comprenait qu'il avait gagné, que l'orgueil de Vincenzo était aussi grand que son génie.

L'éclat de fierté coléreuse fut de courte durée. Derron cessa de reculer et attendit en silence pendant que Vincenzo, qui s'affaissait à nouveau sous le fardeau des ans, de la lassitude et de la peur, lui lançait un regard haineux et se détournait. A présent, il n'utiliserait jamais la preuve de Foucault, pas plus qu'il n'y croirait, et il ne ferait pas la moindre recherche à ce sujet. Il chasserait tout cela de son esprit, s'il pouvait y parvenir. La mesquinerie et la jalousie qui conduisaient Vincenzo vers son procès et son humiliation n'existaient pas seulement chez les autres hommes mais également en lui.

Derron savait, grâce à l'Histoire, que lors de son jugement Vincenzo ne se contenterait pas d'abjurer, mais qu'il irait au devant des demandes et des désirs de ses juges. Il leur proposerait d'écrire une nouvelle brochure dans laquelle il

affirmerait que le soleil volait en cercle autour du monde des hommes.

Mon seul souhait est naturellement de vous aider, messire.

La silhouette de Vincenzo s'éloigna à pas lents jusqu'à l'extrémité de la nef, et la porte se referma derrière lui avec bruit. Epuisé, Derron s'appuya contre une colonne. Dans le silence il entendait à présent le sifflement répété et inlassable du pendule. Will arriva au bas de l'escalier pour le regarder sans comprendre, avant de se hâter de rejoindre son maître.

Maintenant, il pouvait oublier la tragédie de Vincenzo. La victoire et les espoirs authentiques étaient de puissants stimulants. Ils fournirent à Derron l'énergie suffisante pour sortir de la cathédrale par une porte latérale et descendre un escalier abrupt qui reliait directement l'édifice au monastère. Si le berserker n'avait pas également détruit l'émetteur-récepteur caché dans son bâton, il pourrait immédiatement retransmettre la nouvelle de sa victoire au monde moderne.

L'ennemi n'avait touché à rien dans sa cellule. Comme il se hâtait vers elle dans le passage voûté, les Opérations envoyèrent les pulsations d'un appel urgent derrière son oreille.

Frère Saile soufflait, bien qu'il n'eût pas fait le moindre effort pour hâter le pas. L'étroit sentier que suivaient les moines gravissait et descendait les collines. Il serpentait au sein de maigres buissons et de bois peu denses. Saile restait en arrière et, entre chaque expiration, il essayait de faire changer d'avis frère Jovann.

— Je pensais... que de dire quelques prières au village... serait suffisant. Ces paysans... ainsi que tu le sais... sont souvent un peu sots. Ils ont pu... exagérer... les déprédations commises par... ce soi-disant loup.

— Si c'est le cas, ma propre sottise de paysan ne risque pas de faire le moindre mal, répondit Jovann en poursuivant son chemin.

Ils se trouvaient à présent à des lieues de la cathédrale, profondément enfoncés dans le domaine supposé du loup. La peur avait poussé les suppliants et leurs guides à rebrousser chemin cinq cents mètres plus tôt.

— J'ai parlé d'eux trop durement, puisse le Très Saint me le pardonner.

Saile respira péniblement jusqu'au faite de la colline et reprit son souffle afin de pouvoir tenir un discours plus consistant durant la descente.

— Cependant, si cette bête a réellement

provoqué en quelques jours toutes les morts et les dommages qu'on lui attribue, ou même la moitié, il serait totalement insensé de nous en approcher, aussi désarmés que nous le sommes. Ce n'est pas que je doute un seul instant de l'impénétrable sagesse de la Providence, qui peut faire bondir de joie un poisson après que tu l'as libéré, ni que je doute de l'histoire qu'on raconte sur les gentils petits oiseaux qui viennent écouter tes sermons. Mais un loup, surtout un loup tel que celui-ci, représente une autre...

Frère Jovann ne paraissait pas l'écouter très attentivement. Il avait fait une brève halte pour suivre des yeux une colonne d'insectes nécrophages qui avaient croisé son chemin et qui venaient de disparaître sous des buissons. Puis il reprit son chemin, plus lentement, jusqu'au moment où une colonne similaire apparut un peu plus loin sur le sentier. Là, frère Jovann tourna de côté et pénétra avec bruit dans les taillis. Il guidait son compagnon vers l'endroit où les deux files d'insectes devaient, semblait-il, se rejoindre.

Son bâton à la main, Derron suivait ce parcours accidenté le plus rapidement possible. Il courait sur cinquante pas, marchait sur cinquante autres.

— Odegard ! avait crié le chef des O.D.T. Une autre ligne de vie aussi importante que celle de Vincenzo se trouve près de vous. Ou se trouvait. A présent, elle s'éloigne en compagnie d'un autre être vivant. Ils sont à une lieue de vous et vont sortir de la zone de sécurité. Il vous faut les rattraper et protéger cet homme. Le berserker va le tuer, s'il se trouve là-bas.

Et, naturellement, il devait s'y trouver. Soit il le poursuivait, soit il lui avait tendu une embuscade. L'attaque contre Vincenzo avait été portée avec une efficacité terrible, premier coup d'un affrontement exemplaire ; mais il fallait à présent s'attendre à recevoir un deuxième coup, celui qui ferait la décision. Et l'humanité ne s'y était pas préparée.

Il courait sur cinquante pas, marchait sur cinquante autres. Derron couvrait régulièrement le chemin que le poste de relèvement des Opérations lui avait indiqué. Il demanda :

— Qui dois-je chercher, au juste ?

Lorsqu'ils le lui apprirent, il se dit qu'il aurait dû deviner son nom, qu'il aurait dû comprendre dès le premier regard qu'il avait porté sur ce visage rayonnant d'amour.

Au centre du fourré avait eu lieu un véritable carnage. Il s'était produit des jours plus tôt, car trois branches brisées étaient à présent totalement mortes. Et bien que les insectes fussent toujours affairés parmi les os et les lambeaux de fourrure grise, il ne leur restait plus rien à faire disparaître.

— C'était vraiment un très gros loup, déclara pensivement frère Jovann qui se penchait pour ramasser un morceau de mâchoire.

L'os avait été brisé par un choc violent, mais ce fragment avait des dents d'une taille impressionnante.

— Très gros, certainement, approuva frère Saile bien qu'il sût fort peu de choses sur les loups.

Il ne désirait d'ailleurs pas accroître ses

connaissances en ce domaine et il regardait avec nervosité autour de lui. Les rayons du soleil de fin d'après-midi suivaient une trajectoire oblique et, pour Saile, la forêt était trop silencieuse pour ne pas cacher une menace.

Jovann réfléchissait à haute voix.

— Quelle sorte de créature a bien pu mettre un grand loup mâle dans un pareil état ? Comme moi lorsque, dans mon avidité, j'ai parfois rongé les os d'une volaille rôtie... Mais non, ils n'ont pas été rongés pour se nourrir. Seulement brisés et brisés à nouveau, comme par une créature plus féroce qu'aucun loup.

Le nom de frère Jovann symbolisait la douceur et l'amour pour les historiens modernes autant que les profanes, les sceptiques autant que les fidèles du temple orthodoxe qui le vénéraient comme un saint. De même que Vincenzo, Jovann était devenu un personnage au-dessus du commun, seulement à demi compris.

— Nous commençons à prendre conscience de l'importance de Jovann sur le plan matériel, annonça la voix du chef des O.D.T. dans la tête de Derron, toujours en train de courir. A présent que le passé de Vincenzo est stabilisé et que tous nos observateurs sont concentrés sur la zone dans laquelle vous vous trouvez, nous obtenons une meilleure ligne qu'auparavant. Historiquement, la vie de Jovann se poursuit encore sur quinze années, et durant toute cette période elle irradie un soutien à d'autres vies. Ce qu'on pourrait appeler « la B.A. quotidienne ». Ces lignes tendent

à leur tour à soutenir d'autres vies, et le processus se répercute sur toute l'Histoire. Notre meilleure estimation actuelle est que le traité de désarmement proposé trois siècles après la mort de Jovann ne sera pas signé et qu'une guerre nucléaire détruira notre civilisation dans les temps pré-modernes si la vie de saint Jovann prend fin l'année dans laquelle vous vous trouvez.

Le chef des O.D.T. fit une pause et une voix féminine déclara sur un ton énergique :

— Un nouveau rapport pour le colonel Odegard.

Derron marchait à nouveau. Il demanda :

— Lisa ?

Elle n'hésita qu'un court instant puis fit passer son travail avant tout.

— Colonel, la ligne de vie qui vous a été décrite plus tôt comme ayant un aspect embryonnaire sort de la zone de sécurité pour suivre les deux autres. Elle semble se déplacer très rapidement, plus vite qu'un homme ou une bête de somme. Nous ne pouvons trouver aucune explication à ce phénomène. Vous devez également obliquer de cinq degrés sur votre gauche.

— Compris.

Derron effectua la correction requise avec le plus de précision dont il pouvait faire preuve. Il quittait à présent les basses terres, et la diminution de la boue lui facilitait sa progression.

— Lisa ?

— Derron, laissez-moi continuer. J'ai dit que je ne m'occuperais strictement que de votre mission.

— Compris, faites.

Il estima qu'il avait dû faire cinquante pas et se remit à courir ; sa respiration se fit aussitôt haletante.

— Je voulais seulement vous dire... je voulais... que vous soyez la mère de mon enfant.

Il entendit un petit son très féminin. Mais lorsque la voix de Lisa lui parvint à nouveau intelligiblement, elle avait repris un timbre professionnel. Elle lui transmettait les corrections à apporter à son trajet.

Du coin de l'œil, frère Saile surprit le mouvement lointain de quelque chose qui courait vers eux à travers les arbres et les broussailles. Il se tourna et ferma les yeux à demi sous la clarté du soleil d'après-midi. Surpris par son calme relatif, il vit que leur quête du loup arrivait à son terme. Loup ? La chose qui approchait aurait pu être plus justement appelée monstre ou démon, mais il ne doutait pas que c'était la créature qui avait semé la terreur chez les paysans et qui venait maintenant dévorer les hommes qui avaient osé partir à sa recherche.

Cette créature de taille humaine, à l'aspect aussi redoutable qu'une guêpe d'argent, se trouvait encore à une centaine de mètres d'eux. Elle traversait la maigre forêt en une course silencieuse, féline, sur quatre pattes. Frère Saile comprit qu'il devrait à présent essayer de se sacrifier pour sauver son ami. Il devrait repousser frère Jovann en arrière et courir vers la chose afin de la distraire. Quelque chose en frère Saile le

poussait à un tel acte d'héroïsme, mais son corps et ses pieds étaient devenus de plomb et refusaient de se mouvoir. Il restait immobile comme une statue. Il tenta, faute de mieux, de pousser un cri d'avertissement, mais même sa gorge était paralysée par la peur. Il parvint malgré tout à saisir le bras de frère Jovann et à lui désigner le danger du doigt.

— Ah ! fit Jovann qui sortait d'une profonde rêverie et se tournait pour regarder.

A une vingtaine de pas, le monstre ralentit sa course et s'arrêta. Accroupi sur ses quatre pattes fines, il regardait les moines l'un après l'autre, comme pour décider lequel il préférerait. Les paysans qui avaient entrevu la créature avaient pu la baptiser loup. Des lambeaux de vêtements gris s'accrochaient à elle, ici et là, comme si elle avait été vêtue puis avait arraché ses habits, telle une bête. Nue, sans poil et asexuée, épouvantable et belle à la fois, elle glissa comme du vif-argent et se rapprocha en deux enjambées rapides des deux hommes. Puis elle redevint une statue silencieuse et accroupie.

— Par le saint Nom de Dieu, va... va-t-en ! murmura frère Saile entre ses mâchoires tremblantes. Ce n'est pas une créature naturelle. Va-t-en, frère Jovann !

Mais Jovann leva la main et fit le signe de l'éclisse face au monstre. Il semblait le bénir plutôt que l'exorciser.

— Frère loup, dit-il avec amour, il est vrai que tu ne ressembles à aucune bête que j'aie jamais vue, et j'ignore de quelle union terrestre tu es le

fruit. Mais il y a en toi l'esprit de la vie. Aussi n'oublie jamais que notre Père à tous t'a créé comme il a créé tous les êtres vivants et que nous sommes tous enfants du même Père.

Le loup bondit vers eux puis s'arrêta, bondit et s'arrêta encore. Il avança de quelques centimètres puis s'immobilisa et oscilla un bref instant. Dans sa gueule béante, Saile pensa discerner des crocs non seulement longs et acérés mais également agités d'un mouvement inquiétant, telles les dents d'une scie incroyable. Il émit finalement un son, et Saile pensa simultanément au tintement de lames d'épées et à un cri d'agonie humain.

Jovann s'agenouilla. Il faisait face au monstre, accroupi à la même hauteur que lui. Il étendit les bras comme pour l'embrasser. La chose bondit vers lui et devint indistincte en raison de sa vitesse, puis elle se figea, comme retenue par une laisse. Elle se trouvait toujours à six ou huit pas de l'homme agenouillé. Elle émit à nouveau un son, et Saile, sur le point de s'évanouir, crut entendre simultanément le craquement d'un chevalet de torture et le cri de sa victime.

La voix de Jovann n'avait aucun accent de peur et ne contenait que de la sévérité mêlée à tout son amour.

— Frère loup, tu as pillé et tué sans motif, comme un criminel, et tu mérites pour cela un châtiment ! Mais accepte à la place le pardon de tous les hommes à qui tu as nui. Viens, voici ma main. Au nom du Très Saint, viens vers moi et engage-toi à vivre en paix avec les hommes à partir de ce jour. Viens !

Derron, qui approchait au pas de course, titubant et épuisé, entendit tout d'abord le murmure d'un discours. Puis il vit la silhouette de frère Saile. Celui-ci était comme paralysé et regardait de côté une chose masquée à la vue de Derron par un bosquet. Derron s'arrêta. Il avait levé le bâton mais ne le pointait pas encore. Il savait maintenant que Saile n'était pas le berserker. Le rapport que les Opérations lui avaient transmis sur la ligne de vie embryonnaire concordait finalement dans l'esprit de Derron avec ce que le berserker lui avait dit à l'intérieur de la cathédrale et prenait une signification incroyable. Derron fit trois pas de côté afin de voir ce que Saile fixait bouche bée.

Il arriva juste à temps pour voir le loup berserker faire en hésitant les derniers pas qui le séparaient de Jovann. Pour voir le monstre lever une patte métallique... et ses griffes toucher avec douceur les mains tendues du moine agenouillé.

— Ainsi, j'avais vu juste, c'était devenu une créature vivante, dit Derron.

Sa tête reposait sur les genoux de Lisa et, s'il l'avait voulu, il aurait pu regarder au-delà de son visage le soleil artificiel et le feuillage authentique du parc souterrain.

— Et, en tant que tel, il était vulnérable à l'emprise de saint Jovann. A son amour... je suppose qu'il n'y a pas d'autres façons d'exprimer cela.

Lisa lui caressa le front et leva les sourcils en

manière d'interrogation. Derron se renfrogna, sur la défensive.

— Oh, il existe des explications rationnelles. La machine la plus complexe jamais construite par les berserkers, remontée sur vingt millénaires de rampe évolutive depuis leur zone de regroupement... était naturellement susceptible d'être influencée par un phénomène semblable à la vie. C'est tout au moins ce que nous estimons à présent. Jovann et quelques autres ont possédé un pouvoir surprenant sur les êtres vivants... Nous disposons d'une documentation très complète sur ces phénomènes, même si nous autres rationalistes ne pouvons les comprendre.

— J'ai relu l'histoire de saint Jovann et du loup, lui dit Lisa sans cesser de lui caresser le front. Il y est dit qu'après avoir été apprivoisé, la bête a terminé ses jours comme animal de compagnie, dans le village.

— Cela se réfère au loup originel... Je suppose que cette petite modification de l'Histoire n'a pas été suffisante pour changer la légende. Je pense que le plan du berserker consistait à tuer l'animal d'origine et à prendre sa place au moment où Jovann allait chercher à l'apprivoiser. S'il l'avait tué, tous auraient pensé qu'il n'avait été qu'un imposteur toute sa vie durant. Mais déchiqueter le loup véritable a été une chose irrationnelle, une réaction d'être vivant. Si nous avions su cela plus tôt, nous aurions pu deviner ce qui adviendrait à notre ennemi. Nous disposions également de deux petits indices... ces actes sans motivation, impensables de la part d'une machine. Et j'aurais

dû être le premier à m'en douter lorsqu'il a commencé à me parler du passage de la vie à la mort, dans la cathédrale. Quoi qu'il en soit, les Opérations se sont montrées moins confiantes que Jovann et ses biographes. Nous avons enfermé cette chose dans une cage du temps présent, avant que les hommes de science décident...

Derron dut faire une pause pour satisfaire le désir d'une jeune femme qui se penchait vers lui dans l'intention évidente de se faire embrasser.

— T'ai-je dit à quel point la campagne environnante semblait belle ? reprit-il un peu plus tard. Naturellement, la grande colline est réservée à la reconstruction de la cathédrale ; mais j'ai pensé que toi et moi devrions nous rendre dans un office de propriété foncière, tu sais, avant que ne commence la ruée de l'après-guerre, et nous faire inscrire pour une des autres collines...

Et Derron fut contraint de s'interrompre à nouveau.

Suite : LA PLANETE BERSERKER

Cet ouvrage a été imprimé
en septembre 1991
par l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de
la librairie l'Atalante
N°d'imprimeur : 2494

Dépôt légal : septembre.